Books printed for J. Nourſe.

1. THE ROYAL ENGLISH GRAMMAR. Containing what is neceſſary to the knowledge of the Engliſh tongue, laid down in a plain and familiar way, for the uſe of young gentlemen and ladies. To which are added, Leſſons for boys at ſchool, ſhewing the uſe of the parts of ſpeech, and the joining words together in a ſentence. By JAMES GREENWOOD, ſurmaſter of St. Paul's ſchool. The ſixth edition.

2. A SHORT AND COMPENDIOUS METHOD for the learning to ſpeak, read, and write the Engliſh and Spaniſh languages, in which each part of Speech is ſeparately treated of, after a new method, and a SYNTAX, ſuch as hitherto has never been publiſhed in any Grammar before this for the modern languages. Compoſed by PETER PINEDA, teacher of the Spaniſh languages in London. The third edition.

3. NEW AND FAMILIAR PHRASES AND DIALOGUES in French and Engliſh: which for the variety of natural and figurative expreſſions to be found in them, or all ſubjects in common life, will teach the idiom, be of great uſe in converſation, and the underſtanding of books. By CLAUDIUS ARNOUX. The fourth edition.

12518 b/b 7

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Derniére Edition revue, & corrigée.

AVEC DES FIGURES.

TOME PREMIER.

A LONDRES:
Chez J. Nourse Libraire dans le Strand.
M. DCC. LXI.

DECLARATION

DE L'AUTEUR.

COMME il y a des perſonnes qui ne ſçauroient lire, ſans faire des applications des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les Ouvrages, je déclare à ces Lecteurs malins, qu'ils auroient tort d'appliquer les portraits qui ſont dans le preſent Livre. J'en fais un aveu public : je ne me ſuis propoſé que de répreſenter la vie des hommes telle qu'elle eſt. A Dieu ne plaiſe que j'aie eu deſſein de déſigner quelqu'un en particulier. Qu'aucun Lecteur

teur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à d'autres, auſſi-bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phédre, il ſe fera connoître mal à propos. *Stultè nudabit animi conſcientiam.*

On voit en Caſtille, comme en France, des Médecins dont la méthode eſt de faire un peu trop ſaigner leurs malades. On voit partout les mêmes vices & les mêmes originaux. J'avouë que je n'ai pas toujours exactement ſuivi les mœurs Eſpagnoles ; & ceux qui ſçavent dans quel déſordre vivent les Comédiennes de Madrid, pourroient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture aſſez forte de leurs déreglemens : mais j'ai crû devoir les adoucir, pour les conformer à nos manieres.

GIL BLAS

AU LECTEUR.

AVANT que d'entendre l'Hiſtoire de ma vie, écoute, ami Lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux Ecoliers alloient enſemble de Penafiel à Salamanque. Se ſentant las & alterez, ils s'arrêtérent au bord d'une fontaine, qu'ils rencontrérent ſur leur chemin. Là, tandis qu'ils ſe délaſſoient, après s'être déſalterez, ils apperçurent par hazard auprès d'eux ſur une pierre à fleur de terre, quelques mots déja un peu effacez par le tems & par les pieds des Troupeaux, qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jettérent de l'eau ſur la pierre pour la laver, & ils lûrent ces paroles Caſtillanes : *Aqui eſtà encerrada el alma del Licenciado Pedro Garcias*, ICI EST ENFERME'E L'AME DU LICENCIE' PIERRE GARCIAS.

Le plus jeune des Ecoliers, qui étoit vif & étourdi, n'eut pas achevé de lire l'Inſcription, qu'il dit en riant de toute ſa force : *Rien n'eſt plus plaiſant ! Ici eſt enfermée l'ame ! ... Une ame enfermée ! ... Je voudrois ſçavoir quel Original a pû faire une ſi ridicule Epitaphe ?* En achevant

ces

ces paroles, il ſe leva pour s'en aller. Son Compagnon plus judicieux dit en lui-même : *Il y a là-deſſous quelque myſtere. Je veux demeurer ici pour l'éclaircir.* Celui ci laiſſa donc partir l'autre ; & ſans perdre de tems, ſe mit à creuſer avec ſon coûteau tout autour de la pierre. Il trouva deſſous une bourſe de cuire qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte ſur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin. SOIS MON HERITIER, TOI QUI AS EU ASSEZ D'ESPRIT POUR DE'MESLER LE SENS DE L'INSCRIPTION, ET FAIS UN MEILLEUR USAGE QUE MOI DE MON ARGENT. L'Ecolier ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, & reprit le chemin de Salamanque, avec l'ame du Licencié.

Qui que tu ſois, ami Lecteur, tu vas reſſembler à l'un ou à l'autre de ces deux Ecoliers. Si tu lis mes Avantures, ſans prendre garde aux inſtructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet Ouvrage : mais ſi tu le lis avec attention, tu y trouveras, ſuivant le précepte d'Horace, l'utile mélé avec l'agréable.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.
LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.
De la naiſſance de Gil Blas, & de ſon éducation.

BLAS de Santillane, mon Père, après avoir long-tems porté les armes pour le ſervice de la Monarchie Eſpagnole, ſe retira dans la ville où il avoit pris naiſſance. Il y épouſa une petite Bourgeoiſe, qui n'étoit plus dans ſa prémière jeuneſſe, & je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allérent enſuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de ſe mettre en condition. Ma Mère devint femme de chambre & mon Père écuyer. Comme ils

n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru riſque d'être aſſez mal élevé, ſi je n'euſſe pas eu dans la ville un Oncle Chanoine. Il ſe nommoit Gil Pérez. Il étoit frère aîné de ma Mère, & mon parrain. Repréſentez vous un petit homme haut de trois piés & demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules, voilà mon Oncle. Au reſte, c'étoit un Eccléſiaſtique qui ne ſongeoit qu'à bien vivre, c'eſt-à-dire qu'à faire bonne chère; & ſa Prébende, qui n'étoit pas mauvaiſe, lui en fourniſſoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, & ſe chargea de mon éducation. Je lui parus ſi éveillé, qu'il réſolut de cultiver mon eſprit. Il m'acheta un Alphabet, & entreprit de m'aprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi; car en me faiſant connoître mes lettres, il ſe remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée: & à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment ſon Bréviaire, ce qui'l n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enſeigner la Langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui: mais, hélas, le pauvre Gil Pérez! il n'en avoit de ſa vie ſu les prémiers principes, c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant: auſſi j'ai ouï dire qu'il n'avoit point obtenu ſon Bénéfice par ſon érudition: il le devoit uniquement à la reconnoiſſance de quelques bonnes Religieuſes, dont il avoit été le diſcret commiſſionnaire, &

qui

qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'Ordre de Prêtriſe ſans examen.

Il fut donc obligé de me mettre ſous la férule d'un Maître : il m'envoya chez le Docteur Godinez, qui paſſoit pour le plus habile Pédant d'Oviédo. Je profitai ſi bien des inſtructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à ſix années j'entendois un peu les Auteurs Grecs, & aſſez bien les Poëtes Latins. Je m'appliquai auſſi à la Logique, qui m'aprit à raiſonner beaucoup. J'aimois tant la diſpute, que j'arrêtois les paſſans, connus ou inconnus, pour leur propoſer des argumens. Je m'adreſſois quelquefois à des Figures Hibernoiſes, qui ne demandoient pas mieux, & il falloit alors nous voir diſputer. Quels geſtes, quelles grimaces, quelles contorſions ! nos yeux étoient pleins de fureur, & nos bouches écumantes. On nous devoit plutôt prendre pour des Poſſédés, que pour des Philoſophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de ſavant. Mon Oncle en fut ravi, parce qu'il fit reflexion que je ceſſerois bientôt de lui être à charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance eſt paſſé. Tu as déjà dix-ſept ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut ſonger à te pouſſer, je ſuis d'avis de t'envoyer à l'Univerſité de Salamanque ; avec l'eſprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poſte. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze piſtoles ; tu la vendras

a Salamanque, & tu en employeras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu ſois placé.

Il ne pouvoit rien me propoſer qui me fût plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus aſſez de force ſur moi pour cacher ma joie ; & lorsqu'il fallut partir, ne paroiſſant ſenſible qu'à la douleur de quitter un Oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon départ, j'allai embraſſer mon Père & ma Mère, qui ne m'épargnérent pas les remontrances. Ils m'exhortérent à prier Dieu pour mon Oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaiſes affaires, & ſur toute choſe à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très longtems harangué, ils me firent préſent de leur bénédiction, qui étoit le ſeul bien que j'attendois d'eux. Auſſitôt je montai ſur ma mule, & ſortis de la ville.

CHAPITRE II.

Des allarmes qu'il eut en allant à Pennaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ; & avec quel homme il ſoupa.

ME voilà donc hors d'Oviédo, ſur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaiſe mule,

mule, & de quarante bons ducats, ſans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très honoré Oncle. La prémière choſe que je fis, fut de laiſſer ma mule aller à diſcrétion, c'eſt-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride ſur le cou, & tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me laſſer de la regarder & de la manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup ma mule levant la tête & les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque choſe l'effrayoit, je regardai ce que ce pouvoit être. J'apperçus ſur la terre un chapeau renverſé ſur lequel il y avoit un roſaire à gros grains, & en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur paſſant, ayez pitié de grace, d'un pauvre ſoldat eſtropié : jettez, s'il vous plait, quelques pièces d'argent dans ce chapeau, vous en ſerez récompenſé dans l'autre Monde. Je tournai auſſitôt les yeux du côté que partoit la voix. Je vis au pié d'un buiſſon, à vingt ou trente pas de moi, une eſpèce de ſoldat, qui ſur deux bâtons croiſés appuyoit le bout d'une eſcopète, qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Egliſe, je m'arrêtai tout court, je ſerrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, & m'aprochant du chapeau diſpoſé à recevoir la charité des Fidèles effrayéz,

je les jettai dedans l'un après l'autre, pour montrer au ſoldat, que j'en uſois noblement. Il fut ſatisfait de ma généroſité, & me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de piés dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui : mais la maudite bête trompant non impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas ſous mon Oncle, lui avoit fait prendre l'uſage du galop.

Je ne tirai pas de cette avanture un augure trop favorable pour mon voyage. Je me repréſentai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaiſe rencontre. Mon Oncle me parut très imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un Muletier. C'étoit ſans doute ce qu'il auroit dû faire ; mais il avoit ſongé qu'en me donnant ſa mule, mon voyage me couteroit moins ; & il avoit plus penſé à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainſi, pour réparer ſa faute, je réſolus, ſi j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du Muletier pour aller à Aſtorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fuſſe jamais ſorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois paſſer : je m'en étois fait inſtruire avant mon départ.

J'arrivai heureuſement à Pennaflor, je m'arrêtai à la porte d'un hôtellerie d'aſſez bonne apparence. Je n'eus pas mis pié à terre, que l'Hôte

l'Hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valiſe, la chargea ſur ſes épaules, & me conduiſit à une chambre, pendant qu'un de ſes valets menoit ma mule à l'écurie. Cet Hôte, le plus grand babillard de Aſturies, & auſſi prompt à conter ſans néceſſité ſes propres affaires que curieux de ſavoir celles d'autrui, m'aprit qu'il ſe nommoit André Corcuélo ; qu'il avoit ſervi longtems dans les Armées du Roi en qualité de Sergent, & que depuis quinze mois il avoit quitté le ſervice pour épouſer une fille de Caſtropol, qui bien que tant ſois peu baſanée, ne laiſſoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choſes, que je me ſerois fort bien paſſé d'entendre. Après cette confidence, ſe croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article ; parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque queſtion qu'il me faiſoit, en me priant d'un air ſi reſpectueux d'excuſer ſa curioſité, que je ne pouvois me défendre de la ſatisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du deſſein & des raiſons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du Muletier. Ce qu'il approuva fort, non ſuccinctement ; car il me repréſenta là-deſſus, tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver ſur la route. Il me rapporta même pluſieurs hiſtoires ſiniſtres de Voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en diſant

que

que ſi je voulois vendre ma mule, il connoiſſoit unhonnête Maquignon qui l'achetteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaiſir de l'envoyer chercher : il y alla ſur le champ lui-même avec empreſſement.

Il revint bientôt accompagné de ſon homme, qu'il me préſenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit paſſer & repaſſer devant le Maquignon, qui ſe mit à l'examiner depuis les piés jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on ne'en pouvoit dire beaucoup de bien; mais quand ç'auroit été la mule du Pape, il y auroit trouvé à redire. Il aſſuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; & pour me le mieux perſuader, il en atteſtoit l'Hôte, qui ſans doute avoit ſes raiſons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le Maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'atteſtation du Seigneur Corcuélo, que je croyois homme ſincère & bon connoiſſeur, j'aurois donné ma mule pour rien ; c'eſt pourquoi je dis au Marchand, que je m'en rapportois à ſon bonne-foi ; qu'il n'avoit qu'à priſer la bête en conſcience, & que je m'en tiendrois à la priſée. Alors faiſant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéreſſant ſa conſcience, je le prenois par ſon foible. Ce n'étoit pas effectivement par ſon fort ; car au lieu de faire monter l'eſtimation à dix ou douze piſtoles, comme mon Oncle, il n'eut pas honte

honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que ſi j'euſſe gagné à ce marché-là.

Après m'être ſi avantageuſement défait de ma mule, l'Hôte me mena chez un Muletier qui devoit partir le lendemain pour Aſtorga. Ce Muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit ſoin de me venir réveiller. Nous convinmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture ; & quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui chemin faiſant ſe mit à me raconter l'hiſtoire de ce Muletier. Il m'aprit tout ce qu'on en diſoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de ſon babil importun, ſi par bonheur un homme aſſez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laiſſai enſemble, & continuai mon chemin, ſans ſoupçonner que j'euſſe la moindre part à leur entretien.

Je demandai à ſouper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les aprêtoit, je liai converſation avec l'Hôteſſe, que je n'avois point encore vue. Elle me parut aſſez jolie, & je trouvai ſes allures ſi vives, que j'aurois bien jugé, quand ſon mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faiſoit, fut en état de m'être ſervie, je m'aſſis tout ſeul à une table. Je n'avois pas encore mangé le prémier morceau, que l'Hôte entra, ſuivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce Cavalier portoit

portoit une longue rapière, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'aprocha de moi d'un air empreſſé : Seigneur Ecolier, me dit-il, je viens d'aprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, & le flambeau de la Philoſophie. Eſt-il bien poſſible que vous ſoyez ce ſavantiſſime, ce bel-eſprit, dont la réputation eſt ſi grande en ce pays-ci ? Vous ne ſavez pas, continua-t-il en s'adreſſant à l'Hôte & à l'Hôteſſe, vous ne ſavez pas ce que vous poſſédez. Vous avez un tréſor dans votre maiſon. Vous voyez dans ce jeune Gentilhomme le huitième merveille du Monde. Puis ſe tournant de mon côté, & me jettant les bras au cou ; Excuſez mes tranſports, ajouta-t-il, je ne ſuis point maître de la joie que votre préſence me cauſe.

Je ne pus lui répondre ſur le champ, parce qu'il me tenoit ſi ſerré, que je n'avois pas la reſpiration libre ; & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embraſſade, que je lui dis : Seigneur Cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu, reprit-il ſur le même ton ? Nous tenons regître de tous les grands perſonnages qui ſont à vingt lieues à la ronde. Vous paſſez pour un prodige, & je ne doute pas que l'Eſpagne ne ſe trouve un jour auſſi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ſes Sages. Ces paroles furent ſuivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore eſſuyer, au hazard d'avoir le ſort d'Anthée. Pour peu que j'euſſe eu d'expérience,

ence, je n'aurois pas été la dupe de ſes demonſtrations ni de ſes hyperboles ; j'aurois bien connu à ſes flateries outrées, que c'étoit un de ces paraſites que l'on trouve dans toutes les villes, & qui dès qu'un Etranger arrive, s'introduiſent auprès de lui pour remplir leur ventre à ſes dépens ; mais ma jeuneſſe & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, & je l'invitai à ſouper avec moi. Ah ? très volontiers, s'écria-t-il ; je ſai trop bon gré à mon etoile de m'avoir fait rencontrer l'illuſtre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouïr de ma bonne fortune le plus longtems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, pourſuivit-il, je vai me mettre à table pour vous tenir compagnie ſeulement, & je mangerai quelques morceaux par complaiſance.

En parlant ainſi, mon panégyriſte s'aſſit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il ſe jetta d'abord ſur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il ſembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaiſant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle ſeroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une ſeconde, qui fut faite ſi promptement, qu'on nous la ſervit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la prémière. Il y procédoit pourtant d'une viteſſe toujours égale, & trouvoit moyen, ſans perdre un coup de dent, de me donner louanges ſur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite perſonne. Il buvoit auſſi fort ſouvent ; tantôt c'étoit à ma ſanté, & tantôt à celle de mon Père & de ma Mère, dont

dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santés qu'il me portoit ; ce qui, avec ses flateries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'Hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le Seigneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'entendoit avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente, mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront, c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'apellez-vous trop friand, dit alors mon flateur d'un ton de voix élevé ? vous n'y pensez pas, mon ami. Aprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santilane, qui mérite d'être traité comme un Prince.

Je fus bien-aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'Hôte, & il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, & je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, & ne vous embarassez pas du reste. L'Hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'aprêter, & ne tarda guères à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu & mangé tout son saoul, il voulut

voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, & peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, & ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du Monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, & s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'est donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon Hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux ? Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laissez duper. Agité des ces pensées mortifiantes, & enflammé

de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, & me mis au lit : mais je ne pus dormir, & je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le Muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai auſſitôt ; & pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un memoire de la dépenſe, dans lequel la truite n'étoit pas oubliée ; & non ſeulement il m'en fallut paſſer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau ſe reſſouvenoit de mon avanture. Aprés avoir bien payé un ſouper dont j'avois fait ſi desagréablement la digeſtion, je me rendis chez le Muletier avec ma valiſe, en donnant à tous les diables le Paraſite, l'Hôte & l'Hôtellerie.

CHAPITRE III.

De la tentation qu'eut le Muletier ſur la route ; quelle en fut la ſuite ; & comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.

JE ne me trouvai pas ſeul avec la Muletier. Il y avoit deux Enfans de famille de Pennaflor, un petit Chantre de Mondonédo qui couroit le pays, & un jeune Burgeois d'Aſtorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune perſonne qu'il venoit d'épouſer à Verco. Nous fîmes tous connoiſſance en peu de tems, & chacun eut bientôt dit d'où il venoit & où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit ſi noire

noire & ſi peu piquante, que je ne prenois pas grand plaiſir à la regarder : cependant ſa jeuneſſe, & ſon embonpoint donnérent dans la vue du Muletier, qui réſolut de faire une tentative pour obtenir ſes bonnes graces. Il paſſa la journée à méditer ce beau deſſein, & il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit deſcendre à la prémière hôtellerie en entrant. Cette maiſon étoit plus dans la campagne que dans le bourg, & il en connoiſſoit l'Hôte pour un homme diſcret & complaiſant. Il eut le ſoin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laiſſa ſouper tranquillement ; mais ſur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a volé ! J'avois dans un ſac de cuir cent piſtoles, il faut que je les retrouve. Je vai chez le Juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-deſſus, & vous allez tous avoir la queſtion, juſqu'à ce que vous ayez confeſſé le crime & rendu l'argent. En diſant cela d'un air fort naturel, il ſortit, & nous demeurâmes dans une extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'eſprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoiſſions point les uns les autres. Je ſoupçonnai même le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même penſée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes ſots. Nous ne ſavions pas quelles formalités s'obſervent en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainſi,

cédant à notre frayeur, nous ſortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche ſon ſalut dans la fuite ; & le jeune Bourgeois d'Aſtorga, auſſi troublé que nous de l'idée de la queſtion, ſe ſauva comme un autre Enée, ſans s'embarraſſer de ſa femme. Alors le Muletier, à ce que j'apris dans la ſuite, plus incontinent que ſes mulets, ravi de voir que ſon ſtratagême produiſoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruſe ingénieuſe à la Bourgeoiſe, & tâcher de profiter de l'occaſion : mais cette Lucrèce des Aſturies, à qui la mauvaiſe mine de ſon tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuſe réſiſtance, & pouſſa de grands cris. La Patrouille, qui per hazard en ce moment ſe trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoiſſoit pour un lieu digne de ſon attention, y entra, & demanda la cauſe de ces cris. L'Hôte, qui chantoit dans ſa cuiſine, & qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le Commandant & ſes Archers à la chambre de la perſonne qui crioit. Ils arrivérent bien à propos, l'Aſturienne n'en pouvoit plus. Le Commandant, homme groſſier & brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agiſſoit, qu'il donna cinq ou ſix coups du bois de ſa halebarde à l'amoureux Muletier, & l'apoſtrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit guères moins bleſſée, que de l'action même qui les lui ſuggéroit. Ce ne fut pas tout. Il ſe ſaiſit du coupable, & le mena devant le Juge avec l'accuſatrice, qui, malgré le deſordre où

elle

elle étoit, voulut aller elle-même demander juſtice de cet attentat. Le Juge l'écouta, & l'ayant attentivement conſidérée, jugea que l'accuſé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller ſur le champ, & fuſtiger en ſa préſence : puis il ordonna que le lendemain, ſi le mari de l'Aſturienne ne paroiſſoit point, deux Archers, aux fraix & dépens du délinquant, eſcorteroient la complaignante jus'qu'à la ville d'Aſtorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traverſai je ne ſai combien de champs & de bruyères, & ſautant tous les foſſés que je trouvois ſur mon paſſage, j'arrivai enfin auprès d'une Forêt. J'allois m'y jetter, & me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils criérent, qui va là ? & comme ma ſurpriſe ne me permit pas de répondre ſur le champ, ils s'aprochérent de moi, & me mettant chacun le piſtolet ſur la gorge, ils me ſommérent de leur aprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette Forêt, & ſur-tout de ne leur rien déguiſer. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la queſtion dont le Muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque ; je leur contai même l'allarme qu'on venoit de nous donner, & j'avouai que le crainte d'être appliqué à la torture m'avoi fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce diſcours, qui marquoit ma ſimplicité, &

l'un des deux me dit : Raſſure-toi, mon ami : viens avec nous, & ne crains rien, nous allons te mettre en ſureté. A ces mots, il me fit monter en croupe ſur ſon cheval, & nous nous enfonçâmes dans la Forêt.

Je ne ſavois ce que je devois penſer de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de ſiniſtre. Si ces gens-ci, diſois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé & peut-être aſſaſſiné. Il faut que ce ſoit de bons Gentilshommes de ce pays-ci, qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, & m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fîmes dans un grand ſilence, nous nous trouvâmes au pié d'une colline, ou nous deſcendîmes de cheval. C'eſt ici que nous demeurons, me dit un des Cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maiſon, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levérent une grande trape de bois couverte de terre & de broſſailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & ſouterraine, où les chevaux ſe jettérent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les Cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis baiſſant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà la digne neveu de mon Oncle Pérez pris comme un rat dans une ratière.

CHA-

CHAPITRE IV.

Deſcription du Souterrain, & quelles choſes y vit Gil Blas.

JE connus alors avec quelle ſorte de gens j'étois, & l'on doit bien juger que cette connoiſſance m'ôta ma prémière crainte. Une frayeur plus grande & plus juſte vint s'emparer de mes ſens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainſi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui ſentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant & en deſcendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qu'éclairoient deux groſſes lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne proviſion de paille, & pluſieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aiſe, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux Nègre, qui paroiſſoit pourtant encore aſſez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier. Nous ſortîmes de l'écurie, & à la triſte lueur de quelques autres lampes, qui ſembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuiſine, où une vieille femme faiſoit rôtir des viandes ſur des braziers & préparoit le ſouper.

per. La cuiſine étoit ornée des uſtenciles néceſſaires, & tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes ſortes de proviſions. La Cuiſinière, (il faut que j'en faſſe le portrait) étoit une perſonne de ſoixante & quelques années. Elle avoit eu dans ſa jeuneſſe les cheveux d'un blond très ardent ; car le tems ne les avoit pas ſi bien blanchis, qu'ils n'euſſent encore quelques nuances de leur prémière couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des lèvres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui deſcendoit ſur la bouche, & ſes yeux paroiſſoient d'un très beau rouge pourpré.

Tenez, Dame Léonarda, dit un des cavaliers en me préſentant à ce bel Ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il ſe tourna de mon côté, & remarquant que j'étois pâle & défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut faire aucun mal. Nous avions beſoin d'un valet pour ſoulager notre Cuiſinière. Nous t'avons rencontré, cela eſt heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'eſt laiſſé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me parois plus robuſte que lui, tu ne mourras pas ſitôt. Véritablement tu ne reverras plus le Soleil, mais en récompenſe tu feras bonne chére & bon feu. Tu paſſeras tes jours avec Léonarda, qui eſt une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-

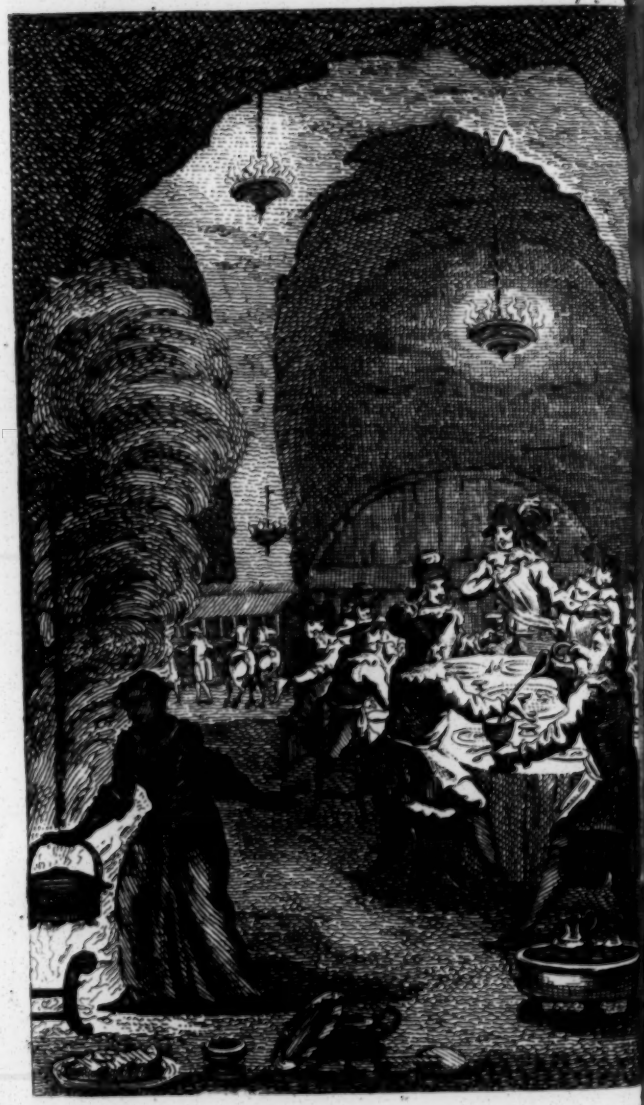
ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, & m'ordonna de le ſuivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, diſoit-il, d'un vin excellent. Enſuite il me fit traverſer pluſieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine & de ſoie. J'apperçus dans une autre de l'or & de l'argent, & beaucoup de vaiſſelle à diverſes armoiries. Apres cela je le ſuivis dans un grand ſalon, que trois luſtres de cuivre éclairoient, & qui ſervoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles queſtions. Il me demanda comment je me nommois ; pourquoi j'etois ſorti d'Oviédo ; & lorſque j'eus ſatisfait ſa curioſité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puiſque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poſte, il faut que tu ſois né coëffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déja dit, tu vivras ici dans l'abondance, & rouleras ſur l'or & ſur l'argent. D'ailleurs, tu y ſeras en ſureté. Tel eſt ce ſouterrain, que les Officiers de la Sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt ſans le découvrir. L'entrée n'en eſt connue que de moi ſeul & de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, ſans que les habitans des environs s'en ſoient apperçus ; mais aprends, mon ami, que ce n'eſt point notre ouvrage, & qu'il eſt fait depuis longtems. Après que les Maures ſe furent rendus maîtres de Grenade,

nade, de l'Arragon & de preſque toute l'Eſpagnes, les Chrétiens qui ne voulurent point ſubir le joug des Infidèles, prirent la fuite, & vinrent ſe cacher dans ce Pays-ci, dans la Biſcaye, & dans les Aſturies, où le vaillant Don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & diſperſés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, & les autres firent pluſieurs ſouterrains, du nombre deſquels eſt celui-ci. Ayant enſuite eu le bonheur de chaſſer d'Eſpagne leurs ennemis, ils retournérent dans les villes. Depuis ce tems-la leurs retraites ont ſervi d'aſyle aux gens de notre profeſſion. Il eſt vrai que la Sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques-unes ; mais il en reſte encore, & graces au Ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'apelle le Capitaine Rolando, je ſuis Chef de la Compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi eſt un de mes cavaliers.

CHAPITRE V.

De l'arrivée de pluſieurs autres Voleurs dans le Souterrain, & de l'agréable converſation qu'ils eurent enſemble.

COmme le Seigneur Rolando achevoit de parler de cette ſorte, il parut dans le ſalon ſix nouveaux viſages. C'étoit le Lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient chargés



chargés de butin. Ils apportoient deux manequins remplis de ſucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes & de raiſins ſecs. Le Lieutenant adreſſa la parole au Capitaine, & lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un Epicier de Bénavente, dont il avoit auſſi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de ſon expédition au Bureau, les dépouilles de l'Epicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus queſtion que de réjouïr. On dreſſa dans le ſalon une grande table, & l'on me renvoya dans la cuiſine, où la Dame Léonarda m'inſtruiſit, de ce que j'avois à faire. Je cédai à la néceſſité, puiſque mon mauvais ſort le vouloit ainſi ; & dévorant ma douleur, je me préparai à ſervir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de taſſes d'argent, & de pluſieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le Seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai enſuite deux ragouts, qui ne furent pas plutôt ſervis, que tout les cavaliers ſe mirent à table. Ils commencérent à manger avec beaucoup d'appétit ; & moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verſer du vin. Je m'en acquitai de ſi bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le Capitaine leur conta en peu de mots mon hiſtoire, qui les divertit fort. Enſuite il leur dit que j'avois du mérite ; mais j'etois alors revenu des louanges, & j'en pouvois entendre ſans péril. Là-deſſus ils me louérent tous. Ils dirent que je paroiſſois né pour être

leur

leur échanſon, que je valois cent fois mieux que mon prédéceſſeur. Et comme depuis ſa mort c'étoit la Ségnora Léonarda qui avoit l'honneur de préſenter le nectar à ces Dieux infernaux, ils la privérent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainſi, nouveau Ganymède, je ſuccédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôt, ſervi peu de tems après les ragouts, vint achever de raſſaſier les Voleurs; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une hiſtoire, l'autre rapporte un bon-mot, un autre crie, un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une ſcène, où il mettoit inutilement beaucoup du ſien, le prit ſur un ton ſi haut, qu'il impoſa ſilence à la compagnie. Meſſieurs, leur dit-il, d'un ton de maitre, écoutez ce que j'ai à vous propoſer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous enſemble, ne ferions nous pas mieux de nous entretenir en perſonnes raiſonnables? Il me vient une penſée. Depuis que nous ſommes aſſociés, nous n'avons pas eu la curioſité de nous demander quelles ſont nos familles, & par quel enchaînement d'avantures nous avons embraſſé notre profeſſion. Cela me paroit toutefois digne d'être ſu. Faiſons-nous cette confidence pour nous divertir. Le Lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque choſe de beau à raconter, acceptérent avec de grandes démonſtrations de joie la propoſition du Capitaine,

taine, qui parla le prémier dans ces termes.

Meſſieurs, vous ſaurez que je ſuis fils unique d'une riche Bourgeois de Madrid. Le jour de ma naiſſance fut célébré dans la famille par des réjouïſſances infinies. Mon Père, qui étoit dejà vieux, ſentit une joie extrême de ſe voir un héritier, & ma Mère entreprit de me nourrir de ſon propre lait. Mon Aieul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne ſe mêloit plus de rien que de dire ſon roſaire, & de raconter ſes exploits guerriers, car il avoit longtems porté les armes. Je devins inſenſiblement l'idole de ces trois perſonnes. J'étois ſans ceſſe dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes prémières années, on me les laiſſa paſſer dans les amuſemens les plus puériles. Il ne faut pas, diſoit mon Père, que les enfans s'appliquent ſérieuſement, que le tems n'ait un peu mûri leur eſprit. En attendant cette maturité, je n'aprenois ni à lire ni à écrire, mais je ne perdois pas pour cela mon tems. Mon Père m'enſeignoit mille ſortes de jeux. Je connoiſſois parfaitement les cartes, je ſavois jouer aux dez, & mon Grand-père m'aprenoit des romances ſur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets ; & lorſqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter ſans faute, mes Parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroiſſoient pas moins contens de mon eſprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois

leur entretien pour parler à tort & à travers. Ah qu'il eſt joli, s'écrioit mon Père en me regardant avec des yeux charmés! Ma Mère m'accabloit auſſitôt de careſſes, & mon Grand-père en pleuroit de joie. Je faiſois auſſi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout, ils m'adoroient. Cependant j'entrois déjà dans ma douzième année, que je n'avois point encore eu de Maître. On m'en donna un, mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enſeigner, ſans en venir aux voies de fait. On lui permit ſeulement de me menacer quelquefois, pour m'inſpirer un peu de crainte. Cette permiſſion ne fut pas fort ſalutaire; car ou je me moquois des menaces de mon Précepteur; ou bien les larmes aux yeux j'allois m'en plaindre à ma Mère ou à mon Aieul, & je leur faiſois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé; il paſſoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme ſi l'on m'eût écorché. Ma Mère accourut, & chaſſa le Maître ſur le champ, quo'qu'il proteſtât & prît le Ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainſi de tous mes Précepteurs, juſqu'à ce qu'il vint s'en préſenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un Bachelier d'Alcala. L'excellent Maître pour un enfant de famille! Il aimoit les femmes, le jeu & le cabaret; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord

à gagner mon eſprit par la douceur. Il y réuſſit, & par-là ſe fit aimer de mes Parens, qui m'abandonnérent à ſa conduite. Ils n'eurent pas ſujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la ſcience du Monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inſpira ſi bien le goût, qu'au Latin près je devins un garçon univerſel. Dès qu'il vit que je n'avois plus beſoin de ſes préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre choſe, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'eſſai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon Père & de ma Mère. Ils ne faiſoient que rire de mes ſaillies, & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faiſois toutes ſortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur; & comme nos Parens ne nous donnoient point aſſez d'argent pour continuer une vie ſi délicieuſe, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, & cela ne ſuffiſant point encore, nous commençâmes à voler la nuit, ce qui n'étoit pas un petit ſupplément. Malheureuſement le Corrégidor aprit de nos nouvélles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de ſon mauvais deſſein. Nous eûmes recours à la fuite, & nous nous mîmes a exploiter ſur les grands chemins. Depuis ce tems-là, Meſſieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profeſſion, malgré les périls qui y ſont attachéz.

Le Capitaine ceſſa de parler en cet endroit & le Lieutenant prit ainſi la parole. Meſſieurs, une éducation toute oppoſée à celle du Seigneur Rolando a produit le même effet. Mon Père étoit un Boucher de Tolède. Il paſſoit avec juſtice pour le plus grand brutal de la ville, & ma Mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouëttoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois, étoit ſuivie de plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace les larmes aux yeux, & proteſter que je me répentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus ſouvent on me frappoit ſans raiſon. Quand mon Père me battoit, ma Mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, ſe mettoit de la partie, au lieu d'interceder pour moi. Ces traitemens m'inſpirérent tant d'averſion pour la maiſon paternelle, que je la quittai avant que j'euſſe atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Arragon, & me rendis à Saragoce en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des Gueux, qui menoient une vie aſſez heureuſe. Ils m'aprirent a contrefaire l'aveugle, à paroître eſtropié, à mettre ſur les jambes des ulcères poſtiches, *&* *cætera*. Le matin, comme des acteurs qui ſe préparent à jouer une comédie, nous nous diſpoſions à faire nos perſonnages, chacun couroit à ſon poſte ; & le ſoir, nous réuniſſant tous, nous nous rejouïſſions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié

de

de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces miſérables, & voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'aſſociai avec des Chevaliers d'induſtrie. Ils m'aprirent à faire de bon tours ; mais il nous fallut bientôt ſortir de Saragoce, parce que nous nous brouillâmes avec un Homme de Juſtice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit ſon parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faiſoient contribuer les voyageurs ; & je me ſuis ſi bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je ſai donc, Meſſieurs, très bon gré à mes Parens de m'avoir ſi maltraité ; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne ſerois preſentement ſans doute qu'un malheureux Boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre Lieutenant.

Meſſieurs, dit alors un jeune Voleur qui étoit aſſis entre le Capitaine & le Lieutenant, les hiſtoires que nous venons d'entendre, ne ſont pas ſi compoſées ni ſi curieuſes que le mienne. Je dois le jour à une Payſanne des environs de Séville. Trois ſemaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, & bonne nourrice) on lui propoſa un nourriſſon. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naitre dans Séville. Ma Mère accepta volontiers la propoſition, & alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eut pas ſitôt apporté dans ſon village, que trouvant quelque reſſemblance entre nous, cela lui inſpira le

deſſein de me faire paſſer pour l'enfant de qualité, dans l'eſpérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon Père, qui n'étoit pas plus ſcrupuleux qu'un autre payſan, approuva la ſupercherie. Deſorte qu'après nous avoir fait changer de linges, le fils de Don Rodrigue de Herréra fut envoyé ſous mon nom à une autre nourrice, & ma Mère me nourrit ſous le ſien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'inſtinct & de la force du Sang, les Parens du petit Gentilhomme prirent aiſément le change. Ils n'eurent pas le moindre ſoupçon du tour qu'on leur avoit joué, & jusqu'à l'âge de ſept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnérent toutes ſortes de Maîtres, mais j'avois peu de diſpoſition pour les Exercices qu'on m'aprenoit, & encore moins de goût pour les Sciences qu'on vouloit m'enſeigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuiſines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois longtems ma paſſion dominante. Je n'avois pas dix-ſept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois auſſi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une ſervante de cuiſine, qui me parut mériter mes prémiers ſoins. C'étoit une groſſe joufflue, dont l'enjoûment & l'embonpoint me plaîſoient fort. Je lui faiſois l'amour avec ſi peu de circonſpection, que Don Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la baſſeſſe de mes inclinati-

ons ; & de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ſes remontrances inutiles, il mit ma princeſſe à la porte.

Ce procédé me déplut. Je réſolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de Don Rodrigue ; & courant chercher ma belle Hélène, qui s'étoit retirée chez une Blanchiſſeuſe de ſes amies, je l'enlevai en plein midi, afin que perſonne n'en ignorât. Je paſſai plus avant. Je la menai dans ſon pays, où je l'épouſai ſolemnellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, que pour laiſſer aux enfans de famille un ſi bel exemple à ſuivre. Trois mois après ce mariage, j'apris que Don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas inſenſible à cette nouvelle. Car je me rendis promptement à Séville, pour demander ſon bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma Mère n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indiſcrétion d'avouer tout en préſence du Curé de ſon village &'autres bons témoins. Le fils de Don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la ſienne ; & il venoit d'être reconnu avec d'autant plue de joie, qu'on étoit moins ſatisfait de moi. De manière que n'ayant rien à eſpérer de ce côté-là, & ne me ſentant plus de goût pour ma groſſe femme, je me joignis à des Chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune Voleur ayant achevé ſon hiſtoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un Marchand de Burgos ; que dans ſa jeuneſſe, pouſſé d'une dévotion indiſcrette, il avois pris l'habit & fait profeſſion

profeſſion dans un Ordre fort auſtère, & que quelques années après il avoit apoſtaſié. Enfin les huit Voleurs parlérent tour à tour, & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas ſurpris de les voir enſemble. Ils changérent enſuite de diſcours. Ils mirent ſur le tapis divers projets pour la campagne prochaine; & après avoir formé une reſolution, ils ſe levérent de table pour s'aller coucher. Ils allumérent des bougies, & ſe retirérent dans leurs chambres. Je ſuivis le Capitaine Rolando dans la ſienne, où pendant que je l'aidois à ſe deshabiller: Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous ſommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne ſe gliſſent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre démêlé enſemble. Nous ſommes plus unis que des Moines. Tu vas, mon enfant, pourſuivit-il, mener ici une vie bien agréable; car je ne te crois pas aſſez ſot pour te faire une peine dêtre avec des Voleurs. Hé! voit-on d'autres gens dans le Monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'eſt un ſentiment général. La manière ſeule en eſt différente. Les Conquérans, par exemple, s'emparent des Etats de leurs Voiſins. Les Perſonnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les Banquiers, Tréſoriers, Agens de Change, Commis, & tous les Marchands tant gros que petits, ne ſont pas fort ſcrupuleux. Pour les Gens de Juſtice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils ſavent faire. Il faut pourtant

pourtant avouer qu'ils ſont plus humaine que nous ; car ſouvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux quelquefois la ſouvent même aux coupables.

CHAPITRE VI.

De la tentative que fit Gil Blas pour ſe ſauver, & quel en fut le ſuccès.

APrès que la Capitaine des Voleurs eut fait ainſi l'apologie de ſa profeſſion, il ſe mit au lit ; & moi, je retournai dans le ſalon, où je deſſervis & remis tout en ordre. J'allai enſuite à la cuiſine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux Nègre) & la Dame Léonarda ſoupoient en m'attendant. Quoique je n'euſſe point d'appétit, je ne laiſſai pas de m'aſſeoir après d'eux. Je ne pouvois manger ; & comme je paroiſſois auſſi triſte que j'avois ſujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent du me conſoler. Pourquoi vous affligez vous, mons fils, me dit la Vieille ? vous devez plutôt vous réjouïr de vous voir ici. Vous êtes jeune, & vous paroiſſez facile. Vous vous ſeriez bientôt perdu dans le Monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes ſortes de débauches ; au lieu que votre innocence ſe trouve ici dans un porte aſſuré. La Dame Léonarda a raiſon, dit gravement à ſon tour le vieux Nègre, & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le Monde.

Rendez

Rendez graces au Ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras & des afflictions de la vie.

J'eſſuyai tranquillement ce diſcours, parce qu'il ne m'eût ſervi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, ſi je me fuſſe mis en colere, que je ne leur euſſe apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé, ſe retira dans ſon écurie. Léonarda prit auſſitôt une lampe, & me conduiſit dans un caveau qui ſervoit de cimetière aux Voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper le place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repoſe encore après ſa mort. Il s'eſt laiſſé mourir à la fleur de ſon âge. Ne ſoyez pas aſſez ſimple pour ſuivre ſon exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, & retourna dans ſa cuiſine. Je poſa la lampe à terre & me jettai ſur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O Ciel! dis-je, eſt-il une deſtinée auſſi affreuſe que la mienne? On veut que je renonce à la vue du Soleil; & comme ſi ce n'étoit pas aſſez dêtre enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je ſois réduit à ſervir des Voleurs, à paſſer le jour avec des Brigands & la nuit avec des Morts! Ces penſées, qui me ſembloient très mortifiantes, & qui l'étoient en effet, me faiſoient pleurer amèrement. Je maudis cent

fois l'envie que mon Oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me répentis d'avoir craint la Juſtice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la queſtion. Mais conſidérant que je me conſumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me ſauver. Hé quoi, dis-je, eſt-il donc impoſſible de me tirer d'ici? les Voleurs dorment. La Cuiſinière & le Nègre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils ſeront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je ſuis deſcendu dans cet Enfer? Il eſt vrai que je ne me crois point aſſez fort pour lever la trape qui eſt à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon deſeſpoir me prêtera des forces, & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand deſſein. Je me levai, quand ſe jugeai que Léonarda & Domingo repoſoient. Je pris la lampe & ſortis du caveau, en me recommandant à tous les Saints du Paradis. Ce ne fut pas ſans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté, que de joie: mais, hélas! au milieu de l'allée, je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, & dont les barreaux étoient ſi près l'an de l'autre, qu'on y pouvoit à peine paſſer la main. Je me trouvai bien ſot à la vue de ce nouvel obſtacle, dont je ne m'étois point apperçu en

entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laiſſai pas pourtant de tâter le barreaux. J'examinai la ſerrure. Je tâchois même de la forcer, lorſque tout-à-coup je me ſentis apliquer entre les deux épaules cinq ou ſix bons coups de nerf de bœuf. Je pouſſai un cri ſi perçant, que le ſouterrain en retentit; & regardant auſſitôt derrière moi, je vis le vieux Nègre en chemiſe, qui d'une main tenoit une lanterne ſourde, & de l'autre l'inſtrument de mon ſupplice. Ah, ah, dit-il, petit drolle, vous voulez vous ſauver! ho! ne penſez pas que vous puiſſiez me ſurprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'eſt-ce pas? Aprenez, mon ami, que vous la trouverez deſormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il ſoit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois Voleurs ſe réveillérent en ſurſaut; & ne ſachant ſi c'étoit la Sainte Hermandad qui venoit fondre ſur eux, ils ſe levérent & apellérent leurs camarades. Dans un inſtant ils ſont tous ſur pié. Ils prennent leurs épées & leurs carabines& s'avancent preſque nuds juſqu'à l'endroit où jétois avec Domingo. Mais ſitôt qu'ils ſurent la cauſe du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude ſe convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le Voleur apoſtat, il n'y a pas ſix heures que tu es avec nous, & tu veux dêja t'en aller? Il faut que

tu

tu ayes bien de l'averſion pour la retraite. Hé que ferois-tu donc ſi tu étois Chartreux ? Va te coucher, tu en ſeras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnez ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te ſauver, par Saint Barthelemi ! nous t'ecorcherons tout vif. A ces mots, il ſe retira. Les autres voleurs s'en retournérent auſſi dans leurs chambres en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois faite pour leur fauſſer compagnie. Le vieux Nègre, fort ſatisfait de ſon expédition, rentra dans ſon écurie ; & je regagnai mon cimetiere, où je paſſai le reſte de la nuit à ſoupirer & à pleurer.

CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

JE penſai ſuccomber les prémiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne faiſois que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inſpira la penſée de diſſimuler. J'affectai de paroître moins triſte. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en euſſe aucune envie. En un mot, je me contraignis ſi bien que Léonarde & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiſeau s'accoutumoit à la cage, Les voleurs s'imaginérent la même choſe. Je prenois un air gai en leur verſant à boire, & je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occaſion d'y placer quelque

plaiſanterie. Ma liberté, loin le leur deplaire, les divertiſſoit. Gil Blas, me dit le Capitaine, un ſoir que je faiſois le plaiſant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je ſuis charmé de ton humeur & de ton eſprit. On ne connoît pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas ſi ſpirituel ni ſi enjoué.

Les autres me donnérent auſſi mille loüanges. Ils me parurent ſi contens de moi, que profitant d'une ſi bonne diſpoſition : Meſſieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon ame. Depuis que je demeure ici, je me ſens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugez de mon éducation. J'ai pris inſenſiblement votre eſprit. J'ai du goût pour votre profeſſion. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confréres, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute là compagnie applaudit à ce diſcours. On loüa ma bonne volonté. Puis il fut réſolu tout d'une voix, qu'on me laiſſeroit ſervir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'enſuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, & d'éxercer mon emploi d'échanſon. J'en fûs très mortifié ; car je n'aſpirois à devenir voleur, que pour avoir la liberté de ſortir comme les autres ; & j'eſperois qu'en faiſant des courſes avec eux, je leur échaperois quelque jour. Cette ſeule eſpérance ſoûtenoit ma vie.

L'at-

L'attente néanmoins me paroiſſoit longue, & je ne laiſſai pas d'eſſayer plus d'une fois de ſurprendre la vigilance de Domingo ; mais il n'y eût pas moyen. Il étoit trop ſur ſes gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il eſt vrai auſſi que de peur de me rendre ſuſpect, je ne faiſois pas tout ce que j'aurois pû faire pour le tromper. Il m'obſervoit, & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonſpection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les voleurs m'avoient preſcrit, pour me recevoir dans leur troupe & je l'attendois avec autant d'impatience, que ſi j'euſſe dû entrer dans une compagnie de Traitans.

Graces au Ciel ſix mois après, ce tems arriva. Le Seigneur Rolando dit à ſes Cavaliers : Meſſieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaiſe opinion de ce garçon-là, je crois que nous en ferons quelque choſe. Je ſuis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers ſur les grands chemins. Prenons ſoin nous-mêmes de le dreſſer à la gloire. Les voleurs furent tous du ſentiment de leur Capitaine ; & pour me faire voir qu'ils me regardoient déja comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me diſpenſérent de les ſervir. Ils rétablirent la Dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui conſiſtoit en une ſimple ſoûtanelle fort uſée, & ils me

parèrent de toute la dépoüille d'un Gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me diſpoſai à faire ma prémière campagne.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait ſur les Grand Chemins.

CE fut ſur la find'une nuit du mois de Septembre, que je ſortis du ſoûterrain avec les voleurs. J'étois arme comme eux d'une carabine, de deux piſtolets, d'une epée & d'une bayonnette; & je montois un aſſez bon cheval, qu'on avoit pris au même Gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit ſi long-tems que je vivois dans les ténebres, que le jour naiſſant ne manqua pas de m'éblouïr; mais peu à peu mes yeux s'accoûtumérent à le ſouffrir.

Nous paſſâmes auprès de Ponferrada, & nous allâmes nous mettre en embuſcade dans un petit bois, qui bordoit le grand chémin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous apperçûmes un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons Pères, ſur une mauvaiſe mule. Dieu ſoit loüé, s'écria le Capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrouſſer ce Moine. Voyons comment il s'y prendra. Tous les

les voleurs jugérent qu'effectivement cette commiſſion me convenoit, & ils m'exhortérent à m'en bien acquitter. Meſſieurs, leur dis-je, vous ſerez contens. Je vais mettre ce père nud comme la main, & vous amener ici ſa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous ſeulement la bourſe de ſa Révérence : c'eſt tout ce que nous éxigeons de toi. Là-deſſus je ſortis du bois, & pouſſai vers le Religieux, en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là ; mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'euſſent vu fuir, ils ſe ſeroient mis à mes trouſſes, & m'auroient bientôt rattrapé ; ou peut-être auroient-ils fait ſur moi une décharge de leurs carabines, dont je me ſerois fort mal trouvé. Je n'oſai donc hazarder une démarche ſi délicate. Je joignis le Père, & lui demandai la bourſe en lui préſentant le bout d'un piſtolet. Il s'arrêta tout court pour me conſidérer, & ſans paroître fort effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon Père, lui répondis je, tout vilain qu'il eſt, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah ! mon fils, repliqua le bon Religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai ſens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! ſouffrez que je vous repréſente l'état malheureux. . . . Oh ! mon Père, interrompis-je, avec précipitation, trève de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas

ſur les grands chemins pour entendre des ſermons. Je veux de l'argent. De l'argent, me dit-il d'un air étonné ? vous jugez bien mal de la charité des Eſpagnols, ſi vous croyez que les perſonnes de mon caractère ayent beſoin d'argent pour voyager en Eſpagne. Détrompez vous. On nous reçoit agréablement par tout. On nous loge. On nous nourrit, & l'on ne nous demande que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent ſur la route. Nous nous abandonnons à la Providence. Hé non, non, lui repartis je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes piſtoles, pour être plus ſurs de la Providence. Mais mon Père, ajoutai-je, finiſſons. Mes camarades qui ſont dans ce bois s'impatientent. Jettez tout à l'heure votre bourſe à terre, ou bien je vous tuë.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le Religieux ſembla craindre pour ſa vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous ſatisfaire, puiſqu'il le faut abſolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de Rhétorique ſont inutiles. En diſant cela, il tira de deſſous ſa robe une groſſe bourſe de peau de chamois, qu'il laiſſa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer ſon chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il preſſa les flancs de ſa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon Oncle, prit tout-à-coup un aſſez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramaſſai la bourſe qui me parut pe-

peſante. Je remontai ſur ma bête, & regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendoint avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnérent-ils le tems de deſcendre de cheval, tant ils s'empreſſoient de m'embraſſer. Courage, Gil Blas, me dit Rolando; tu viens de fairer des merveilles. J'ai eu les yeux ſur toi pendant ton expédition, j'ai obſervé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur du grands chemins. Le Licutenant & les autres applaudirent à la prédiction, & m'aſſurérent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la ſoûtenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourſe du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entr'eux, car ces bons Pères ne voyagent pas en pelerins. Le Capitaine délia la bourſe, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petit es médailles de cuivre, entre-mêlées d'Agnus Dei avec quelques Scapulaires. A la vûë d'un larcin ſi nouveau, tous les voleurs éclatérent en ris immodéres. Vive Dieu ! s'écria le Lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour ſon coup d'eſſai, de faire un vol fort ſalutaire à la compagnie. Cette plaiſanterie en attira d'autres. Ces ſcélérats, & particulièrement celui qui

qui avoit apoſtaſié, commencérent à s'égayer ſur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le déréglement de leurs mœurs. Moi ſeul, je ne riois point. Il eſt vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en ſe rejouïſſant auſſi à mes dépens. Chacun me lança ſon trait, & le Capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conſeille en ami de ne te plus joüer aux Moines. Ce ſont des gens trop fins & trop ruſés pour toi.

CHAPITRE IX.

De l'Evenement ſérieux qui ſuivit cette Avanture.

NOUS demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, ſans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux. Enfin nous en ſortîmes pour retourner au ſouterrain, bornant nos exploits à ce riſible évènement, qui faiſoit encore le ſujet de notre entretien, lorſque nous découvrîmes de loin un caroſſe à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conſeil là-deſſus, & le réſultat fut qu'on attaqueroit. Auſſi-tôt il nous rangea de la manière qu'il voulut, & nous marchâmes en bataille au devant du caroſſe. Malgré les applaudiſſemens

diſſemens que j'avois reçû dans le bois, je me ſentis ſaiſi d'un grand tremblement & bientôt il ſortit de tout mon corps une ſueur froide, qui ne me préſageoit rien de bon. Pour ſurcroît de bonheur, j'étois au fond de la bataille entre le Capitaine & le Lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoûtumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant juſqu'à quel point nature pâtiſſoit chez moi, me regarda de travers & me dit d'un air bruſque : Ecoute, Gil Blas, ſonge à faire ton devoir. Je t'avertis que ſi tu recules, je te caſſerai la tête d'un coup de piſtolet. J'étois trop perſuadé qu'il le feroit comme il le diſoit, pour négliger l'avertiſſement. C'eſt pourquoi je ne penſai plus qu'à recommander mon ame à Dieu, puiſque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce tems là le caroſſe & les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle ſorte de gens nous étions, & devinant notre deſſein à notre contenance, ils s'arrêterent à la portée d'une eſcopete. Ils avoient auſſi-bien que nous des carabines & des piſtolets. Tandis qu'ils ſe préparoient à nous faire face, il ſortit du caroſſe un homme bien fait & richement vêtu. Il monta ſur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit la bride, & il ſe mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que ſon épée & deux piſtolets. Encore qu'ils ne fuſſent que quatre contre neuf, car le cocher demeura ſur ſon ſiége, ils s'avancerent vers nous avec une audace

audace qui redoubla mon effroi. Je ne laiſſai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup ; mais pour dire les choſes comme elles ſont, je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine, & de la maniere que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là ſur la conſcience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique préſent, je ne voyois rien, & ma peur en me troublant l'imagination me cachoit l'horreur du ſpectacle même, qui m'effrayoit. Tout ce que je ſçai, c'eſt qu'après un grand bruit de mouſquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleines tête : *Victoire, victoire.* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes ſens, ſe diſſipa, & j'apperçus ſur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus ſans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fût l'apoſtat, qui n'eût en cette occaſion que ce qu'il méritoit pour ſon apoſtaſie, & pour ſes mauvaiſes plaiſanteries ſur les ſcapulaires. Un de nos Cavaliers reçut une balle à la rotule du genoüil droit. Le Lieutenant fut auſſi bleſſé, mais fort légerement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portiere du caroſſe. Il y avoit dedans une Dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triſte état où il la voyoit. Elle s'étoit évanoüie pendant le combat, & ſon évanoüiſſement duroit encore.

Tandis

Tandis qu'il s'occupoit à la conſidérer, nous ſongeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous aſſurer des chevaux des cavaliers tuez, car ces animaux épouvantez du bruit des coups s'étoient un peu écartez, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action, le cocher eût quitté ſon ſiége pour ſe ſauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, & nous les chargeâmes de pluſieurs malles que nous trouvâmes attachées devant & derriere le caroſſe. Cela fait, on prit par ordre du Capitaine la Dame qui n'avoit point encore rappellé ſes eſprits, & on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robuſtes & des mieux montez. Puis laiſſant ſur le grand chemin le caroſſe & les morts dépoüillez, nous emmenâmes avec nous la Dame, les mules & les chevaux.

CHAPITRE X.

De quelle maniere les voleurs en uſerent avec la Dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas & quel en fut l'évenement.

JL y avoit déja plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au ſoûterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fumes obligez nous-mêmes de les attacher au

au ratelier & d'en avoir ſoin, parce que le vieux nègre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatiſme le tenoit entrepris de tous ſes membres. Il ne lui reſtoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner ſon impatience par d'horribles blaſphêmes. Nous laiſſâmes ce miſérable jurer & blaſphêmer & nous allâmes à la cuiſine, où nous donnâmes toute notre attention à la Dame, qui paroiſſoit environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de ſon évanoüiſſement & nous eûmes le bonheur d'en venir about. Mais quand elle eût repris l'uſage de ſes ſens & qu'elle ſe vit entre les bras de pluſieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle ſentit ſon malheur. Elle en frémit. Tout ce que la douleur & le déſeſpoir enſemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ſes yeux, qu'elle leva au Ciel comme pour ſe plaindre à lui des indignitez dont elle étoit menacée. Puis cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en defaillance, ſa paupiere ſe referme & les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proye. Alors le Capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux ſecours, la fit porter ſur le lit de Léonarde, où on la laiſſa toute ſeule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous paſſâmes dans le ſalon, où un des voleurs qui avoit été Chirurgien, viſita les bleſſures du Lieutenant & du Cavalier, & les frotta de

de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes ſe trouverent remplies de dentelles & de linges, les autres d'habits, mais la derniere qu'on ouvrit renfermoit quelques ſacs pleins de piſtoles ; Ce qui réjoüit infiniment Meſſieurs les interreſſez. Après cet éxamen, la cuiſiniere dreſſa le buffet, mit le couvert & ſervit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, ſur quoi Rolando m'addreſſant la parole : Avoüe, Gil Blas, me dit-il, avoüe, mon enfant, que tu as eu grande peur. Je répondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi ; mais que je me battrois comme un Paladin, quand j'aurois fait ſeulement deux ou trois campagnes. Là-déſſus toute la compagnie prit mon parti, en diſant qu'on devoit me le pardonner : que l'action avoit été vive & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vû le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La converſation tomba enſuite ſur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au ſoûterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Manſilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette réſolution, nous achevâmes de ſouper. Puis nous retournâmes à la cuiſine pour voir la Dame que nous trouvâmes dans la même ſituation. Nous crûmes qu'elle ne paſſeroit pas la nuit. Néanmoins quoiqu'elle parut à peine joüir d'un reſte de vie, quelques vo-

leurs ne laiſſerent pas de jetter ſur elle un œil profane & de témoigner une brutale envie qu'ils auroient ſatisfaite, ſi Rolando ne les en eût empêchez, en leur repréſentant qu'ils devoient du moins attendre que la Dame fût ſortie de cet accablement de triſteſſe qui lui ôtoit tout ſentiment. Le reſpect qu'ils avoient pour leur Capitaine, retint leur incontinence. Sans cela rien ne pouvoit ſauver la Dame. Sa mort même n'auroit peut-être pas mis ſon honneur en ſûreté.

Nous laiſſâmes éncore cette malheureuſe femme dans l'état où elle étoit. Rolando ſe contenta de charger Léonarde d'en avoir ſoin, & chacun ſe retira dans ſa chambre. Pour moi, lorſque je fus couché, au lieu de me livrer au ſommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la Dame. Je ne doutois point que ce ne fût une perſonne de qualité; & j'en trouvois ſon ſort plus déplorable. Je ne pouvois, ſans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient & je m'en ſentois auſſi vivement touché, que ſi le ſang où l'amitié m'euſſent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint ſa deſtinée, je rêvai aux moyens de préſerver ſon honneur du péril dont il étoit menacé, & de me tirer en même tems du ſoûterrain. Je ſongeai que le vieux nègre ne pouvoit ſe remüer, & que depuis ſon indiſpoſition la cuiſiniere avoit la clef de la grille. Cette penſée m'échauffa l'imagination & me fit concevoir un projet que je digerai bien;

bien ; puis j'en commençai ſur le champ l'éxecution de la maniere ſuivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je pouſſai d'abord des plaintes & des gémiſſemens. Enſuite élevant la voix, je jettai de grands cris. Les voleurs ſe réveillent & ſont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainſi. Je répondis que j'avois une colique horrible & pour mieux le leur perſuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces & des contorſions effroyables & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup tranquile, comme ſi mes douleurs m'euſſent donné quelque relâche. Un inſtant après, je me remis à faire des bonds ſur mon grabat & à me tordre les bras. En un mot, je joüai ſi bien mon rôle, que les voleurs, tous fins qu'ils étoient, s'y laiſſerent tromper & crurent qu'en effet je ſentois des trenchées violentes. Mais en faiſant ſi bien mon perſonnage je fus tourmenté d'une étrange façon ; car dès que mes charitables confrères s'imaginerent que je ſouffrois, les voilà tous qui s'empreſſent à me ſoulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié, l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces, un autre va chauffer une ſerviette & vient me l'appliquer toute brûlante ſur le ventre. J'avois beau crier miſéricorde ; ils imputoient mes cris à ma colique & continuoient à me faire ſouffrir des maux véritables en voulant m'en ôter un que je n'avois point.

Enfin ne pouvant plus y réſiſter, je fus obligé de leur dire que je ne ſentois plus de trenchées & que je les conjurois de me donner quartier. Ils ceſſerent de me fatiguer de leurs remedes & je me gardai bien de me plaindre d'avantage, de peur d'éprouver encore leur ſecours.

Cette ſcêne dura près de trois heures. Après quoi les voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné ſe préparerent à partir pour Manſilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêcherent : Non non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando, demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous ſuivre. Repoſe toi toute la journée. Tu as beſoin de repos. Je ne crus pas devoir inſiſter fort ſur cela, de crainte que l'on ne ſe rendit à mes inſtances. Je parus ſeulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je fis d'un air ſi naturel, qu'ils ſortirent tous du ſoûterrain, ſans avoir le moindre ſoupçon de mon projet. Après leur départ que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je m'addreſſai ce diſcours : Oh ç'à, Gil Blas, c'eſt à préſent qu'il faut avoir de la réſolution. Armes-toi de courage pour achever ce que tu as ſi heureuſement commencé, la choſe me paroît aiſée. Domingo n'eſt point en état pe s'oppoſer à ton entrepriſe, & Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saiſis cet-

cet-occaſion de t'échaper. Tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée & mes piſtolets & j'allai d'abord à la cuiſine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la Dame inconnuë, qui avoit repris ſes eſprits & qui conſidérant toute ſon infortune, pleuroit alors & ſe déſeſpéroit : Pleurez, ma fille, lui diſoit la vieille, fondez en larmes. N'épargnez point les ſoupirs cela vous ſoulagera. Votre faiſiſſement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puiſque vous verſez des pleurs. Votre douleur s'appaiſera peu à peu & vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos Meſſieurs qui ſont d'honnêtes gens. Vous ſerez mieux traitée qu'une Princeſſe. Ils auront pour vous milles complaiſances & vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarde d'en dire d'avantage. J'entrai & lui mettant un piſtolet ſur la gorge, je la preſſai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très-avancée dans ſa carriere, elle ſe ſentit encore aſſez attachée à la vie pour n'oſer me refuſer ce que je lui demandois. Lorſque j'eus le clef entre les mains, j'adreſſai la parole à la Dame affligée : Madame, lui dis-je, le Ciel vous a envoyé un libérateur. Levez-vous pour me ſuivre. Je vais

vous mener où il vous plaira que je vous conduiſe. La Dame ne fut pas ſourde à ma voix, & mes paroles firent tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que rappellant tout ce qui lui reſtoit de force, elle ſe leva & vint ſe jetter à mes pieds en me conjurant de conſerver ſon honneur. Je la relevai & l'aſſûrai qu'elle pouvoit compter ſur moi. Enſuite je pris des cordes que j'apperçûs dans la cuiſine, & à l'aide de la Dame, je liai Léonarde au pied d'une groſſe table, en lui proteſtant que je la tuërois, ſi elle pouſſoit le moindre cri. La bonne Léonarde perſuadée que je n'y manquerois pas, ſi elle oſoit me contredire, prit le parti de me laiſſer faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie & j'allai avec l'inconnuë à la chambre où étoient les eſpèces d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de piſtoles & de doubles piſtoles qu'il y en pût tenir; & pour obliger la Dame à s'en charger auſſi, je lui repréſentai qu'elle ne faiſoit que reprendre ſon bien, ce qu'elle fit ſans ſcrupule. Quand nous en eûmes une bonne proviſion, nous marchâmes vers l'écurie; où j'entrai ſeul avec mes piſtolets en état. Je comptois bien que le vieux nègre, malgré ſa goutte & ſon rhumatiſme, ne me laiſſeroit pas tranquilement ſeller & brider mon cheval, & j'étois dans la réſolution de le guérir radicalement de tous ſes maux, s'il s'aviſoit de vouloir faire le méchant; mais par bonheur, il étoit alors ſi accablé des douleurs qu'il avoit ſouffertes & de celles qu'il ſouffroit encore, que je

tirai

tirai mon cheval de l'écurie, ſans méme qu'il parut s'en appercevoir. La Dame m'attendoit à la porte. Nous enfilames promptement l'allée par où l'on ſortoit du ſoûterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons & nous parvenons enfin à la trape. Nous eûmes beau-coup de peine à la lever, ou plûtôt pour en venir à bout, nous eûmes beſoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous ſauver.

Le jour commençoit à paroître, lorſque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous ſongeâmes auſſitôt à nous en éloigner. Je me jettai en ſelle : la Dame monta derriere moi, & ſuivant au galop le premier ſentier qui ſe préſenta, nous ſortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de pluſieurs routes. Nous en primes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduiſit à Manſilla & que nous ne rencontraſſions Rolando ſes camarades. Ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Heureuſement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la Ville d'Aſtorga ſur les deux heures après midi. J'apperçûs des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme ſi ç'eût été pour eux un ſpectacle nouveau de voir une femme à cheval derriere un homme. Nous deſcendîmes à la premiere hôtelerie, ou j'ordonnai d'abord qu'on mit à la broche une perdrix & un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, & qu'on nous préparoit à dîner, je conduiſis la Dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir.

tenir. Ce que nous n'avions pû faire en chemin, parce que nous étions venus trop vîte. Elle me témoigna combien elle étoit ſenſible au ſervice que je venois de lui rendre, & me dit qu'après une action ſi généreuſe, elle ne pouvoit ſe perſuader que je fuſſe un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon hiſtoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçûë de moi. Par-là je l'engageai à me donner ſa confiance & à m'apprendre ſes malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de Dona Mencia de Moſquera.

JE ſuis née à Valladolid, & je m'appelle Dona Mencia de Moſquera. D. Martin mon pere, après avoir conſumé preſque tout ſon patrimoine dans le ſervice, fut tué en Portugal à la tête d'un Régiment qu'il commandoit. Il me laiſſa ſi peu de bien, que j'étois un aſſez mauvais parti, quoique je fuſſe fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Pluſieurs cavaliers des plus conſidérables d'Eſpagne me rechercherent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ſes rivaux, mais des qualités plus ſolides me déterminerent

rent en ſa faveur. Il avoit de l'eſprit, de la diſcretion, de la valeur & de la probité. D'ailleurs il pouvoit paſſer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête ? rien n'étoit mieux entendu, & s'il paroiſſoit dans des joûtes, il y faiſoit toujours admirer ſa force & ſon adreſſe. Je le préférai donc à tous les autres & je l'épouſai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baëſa qui avoit été un de ſes rivaux. Ils ſe piquerent l'un l'autre & mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à Dom André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent & mortel ennemi de la maiſon de Mello. D. Alvar crut ne pouvoir aſſez tôt ſortir de la ville. Il revint promptement au logis, où pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chere Mencia, me dit-il enſuite, il faut nous ſéparer, c'eſt une néceſſité. Vous connoiſſez le Corrégidor. Ne nous flatons point. Il va me pourſuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel eſt ſon crédit. Je ne ſerai pas en ſûreté dans le Royaume. Il étoit ſi pénétré de ſa douleur & plus encore de celle dont il me voyoit ſaiſie, qu'il n'en pût d'avantage. Je lui fis prendre de l'or & quelques pierreries. Puis il me tendit les bras & nous ne fimes pendant un quart d'heure que confondre nos ſoupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi. Il part &

me laiſſe dans un état qu'on ne ſçauroit exprimer. Heureuſe ſi l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! que ma mort m'auroit épargné de peinnes & d'ennuis ! Quelques heures après que Don Alvar fut parti, le Corrégidor apprit ſa fuite. Il le fit pourſuivre par tout les Alguazils de Valladolid, & n'épargna rien pour l'avoir en ſa puiſſance. Mon époux toutefois trompa ſon reſſentiment & ſçût ſe mettre en ſûreté : De maniere que le Juge ſe voyant réduit à borner ſa vengeance à la ſeule ſatisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verſer le ſang. Il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confiſqué.

Je demeurai dans une ſituation très-affligeante. J'avois à peine de quoi ſubſiſter. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domeſtique. Je paſſois les jours à pleurer, non une indigence que je ſupportois patiemment, mais l'abſence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucune nouvelle. Il m'avoit pourtant promis dans nos triſtes adieux qu'il auroit ſoin de m'informer de ſon ſort, dans quelque endroit du monde où ſa mauvaiſe étoile pût le conduire. Cependant ſept années s'écoulerent ſans que j'entendiſſe parlér de lui. L'incertitude où jétois de ſa deſtinée me cauſoit une profonde triſteſſe. Enfin, j'appris qu'en combattant pour le Roi de Portugal dans le Royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis

depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'aſſurant qu'il avoit parfaitement connu D. Alvar de Mello, qu'il avoit ſervi dans l'armée Portugaiſe avec lui, & qu'il l'avoit vû périr dans l'action. Il ajoûtoit à cela d'autres circonſtances encore qui acheverent de me perſuader que mon époux n'étoit plus. Ce raport ne ſervit qu'à fortifier ma douleur & qu'à me faire prendre la réſolution de ne jamais me remarier.

Dans ce tems-là D. Ambroſio Meſia Carillo Marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux Seigneurs qui par leurs manieres galantes & polies font oublier leur âge, & ſçavent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hazard l'hiſtoire de D. Alvar, & ſur le portrait qu'on lui fit de moi, il eût envie de me voir. Pour ſatisfaire ſa curioſité, il gagna une de mes parentes qui d'accord avec lui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit & je lui plûs malgré l'impreſſion de douleur qu'on remarquoit ſur mon viſage: mais que dis-je malgré? peut-être ne fut-il touché que de mon air triſte & languiſſant qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître ſon amour. Auſſi bien, il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de conſtance & même qu'il envioit le ſort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vûe, & il n'eût pas beſoin de me voir une ſeconde fois pour former la réſolution de m'épouſer.

Il choiſit l'entremiſe de ma parente, pour me faire agréer ſon deſſein. Elle me vint trouver & me repréſenta que mon époux ayant achevé ſon deſtin dans le Royaume de Fez, comme on nous l'avoit raporté, il n'étoit pas raiſonnable d'enſevelir plus long-tems mes charmes : que j'avois aſſez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit : que je ſerois la plus heureuſe femme du monde. Là-deſſus elle me vanta la nobleſſe du vieux Marquis, ſes grands biens & ſon bon caractere : mais elle eût beau s'étendre avec éloquence ſur tous les avantages qu'il poſſedoit, elle ne pût me perſuader. Ce n'eſt pas que je doutaſſe de la mort de D. Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup, lorſque j'y penſerois le moins, m'arrêtat ; le peu de panchant, ou plûtôt la répugnance que je me ſentois pour un ſecond mariage, après tous les malheurs du premier, faiſoit le ſeul obſtacle que ma parente eût à lever. Auſſi ne ſe rebuta-t'elle point. Au contraire, ſon zéle pour Don Ambroſio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux Seigneur. Mes parens commencerent à me preſſer d'accepter un parti ſi avantageux. J'en étois à tout moment obſédée, importunée, tourmentée ; il eſt vrai que ma miſere, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laiſſer vaincre ma réſiſtance. Il ne falloit pas moins que l'affreuſe néceſſité où j'étois pour m'y déterminer.

Je

Je ne pus donc m'en deffendre ; je cédai à leurs preſſantes inſtances & j'épouſai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nôces, m'emmena dans un très beau château qu'il a auprès de Burgos entre Gajal & Rodillas. Il conçût pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ſes actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres deſirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme & jamais amant n'a fait voir tant de complaiſance pour une maîtreſſe. J'admirois un homme d'un caractere ſi aimable & je me conſolois en quelque façon de la perte de D. Alvar, puiſqu' enfin je faiſois le bonheur d'un Seigneur tel que le Marquis : Je l'aurois paſſionnément aimé, malgré la diſproportion de nos âges, ſi j'euſſe été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs conſtans ne ſçauroient avoir qu'une paſſion. Le ſouvenir de mon premier époux rendoient inutiles tous les ſoins que le ſecond prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer ſa tendreſſe que de purs ſentimens de reconnoiſſance.

J'étois dans cette diſpoſition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçûs dans le jardin une maniere de payſan qui me regardoit avec attention. Je crûs que c'étoit un garçon Jardinier. Je pris peu garde à lui ; mais le lendemain, m'étant remiſe à la fenêtre, je le vis au même endroit & il me parut encore fort attaché à me conſidérer. Cela me frappa. Je l'enviſageai à mon tour &

après l'avoir obſervé quelque tems, il me ſembla reconnoître les traits du malheureux Don Alvar. Cette reſſemblance excita dans tous mes ſens un trouble inconcevable. Je pouſſai un grand cri. J'étois alors par bonheur ſeule avec Inès, celle de mes femmes qui avoit la plus de part à ma confiance. Je lui dis le ſoupçon qui agitoit mes eſprits. Elle ne fit qu'en rire, & elle s'imagina qu'une légere reſſemblance avoit trompé mes yeux. Raſſurez-vous, Madame, me dit-elle, & ne penſez pas que vous ayez vû votre premier époux. Quelle apparence y a-t'il qu'il ſoit ici ſous une forme de payſan? Eſt-il même croïable qu'il vive encore? Je vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'eſprit en repos, deſcendre au jardin & parler à ce Villageois. Je ſçaurai quel homme c'eſt, & je reviendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin & peu de tems après, je la vis rentrer dans mon appartement fort émûë: Madame, dit-elle, votre ſoupçon n'eſt que trop bien éclairci. C'eſt Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'eſt découvert d'abord & il vous demande un entretien ſecret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma ſuivante de l'amener dans mon cabinet par un eſcalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus ſoûtenir la vûë d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches.

Je

Je m'évanoüis dés qu'il ſe préſenta devant moi, comme ſi c'eût été ſon ombre. Ils me ſecoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanoüiſſement, Don Alvar me dit : Madame, remettez-vous de grace. Que ma préſence ne ſoit pas un ſupplice pour vous. Je n'ai pas deſſein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée & vous faire un crime du ſecond engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'eſt l'ouvrage de votre famille. Je ſuis inſtruit de toutes les perſécutions que vous avez ſouffertes à ce ſujet. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort & vous l'avez crû avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous aſſuroit du contraire. Enfin, je ſçai de quelle maniere vous avez vécû depuis notre cruelle ſéparation & que la néceſſité plûtôt que l'amour vous a jetté dans les bras du Marquis. Ah Seigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuſer votre épouſe ? Elle eſt coupable puiſque vous vivez. Que ne ſuis-je encore dans la miſérable ſituation où j'étois avant que d'épouſer Don Ambroſio ? Funeſte hymenée ! hélas, j'aurois du moins dans ma miſere la conſolation de vous revoir ſans rougir.

Ma chere Mencia, reprit D. Alvar d'un air qui marquoit juſqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous, & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je

vous retrouve, je jure que j'en rends graces au Ciel. Depuis le triſte jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire ; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop ſûr de votre amour, je me repréſentois ſans ceſſe la ſituation où ma fatale tendreſſe vous avoit réduite. Je me peignois Dona Mencia dans les pleurs. Vous faiſiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avoüerai ; je me ſuis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plû. J'ai ſouhaité que vous euſſiez eu du panchant pour quelqu'un de mes rivaux, puiſque la préférence que vous m'aviez donnée ſur eux vous coûtoit ſi cher. Cependant après ſept années de ſouffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pû réſiſter à cette envie, & la fin d'un long eſclavage m'ayant permis de la ſatisfaire, j'ai été ſous ce déguiſement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout appris. Je ſuis venu enſuite à ce château & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle maniere je me ſuis conduit pour parvenir à vous parler ſecrettement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye deſſein de troubler par mon ſéjour ici la félicité dont vous jouiſſez. Je vous aime plus que moi-même. Je reſpecte votre repos & je vais après cet entretien ache-

ver

ver loin de vous de triſtes jours que je vous ſacrifie.

Non, Don Alvar, non m'écriai-je à ces paroles ! Le Ciel ne vous a point amené ici pour rièn, & je ne ſouffrirai pas que vous me quittiez une ſeconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puiſſe déſormais uous ſéparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambroſio. Ne vous aſſociez point à mes malheurs. Laiſſez m'en ſoutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choſes ſemblables ; mais plus il paroiſſoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me ſentois diſpoſée à y conſentir. Lorſqu'il me vit ferme dans la réſolution de le ſuivre, il changea tout à coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit-il, eſt-il poſſible que vous ſoyez dan les ſentimens ou vous paroiſſez être ? Ah ! puiſque vous m'aimez encore aſſez pour préférer ma miſere à la proſpérité où vous vous trouvez, allons donc demeurer à Betancos dans le fonds du Royaume de Galice. J'ai là une retraite aſſurée. Si mes diſgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reſte encore de fidèles, & qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un caroſſe à Zamora par leur ſecours. J'ai acheté des mules & des chevaux, & je ſuis accompagné de trois Galiciens des plus réſolus. Ils ſont armez de carabines & de piſtolets, & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas, Profitons ajoûta-t'il, de l'abſence de D.

Ambroſio. Je vais faire venir le caroſſe juſqu'à la porte de ce château, & nous partirons dans le moment. J'y conſentis. D. Alvar vola vers Rodillas, & revint en peu de tems avec ſes trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne ſçachant que penſer de cet enlevement, ſe ſauverent fort effrayées. Inès ſeule étoit au fait, mais elle refuſa de lier ſon ſort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambroſio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zelés Domeſtiques n'eſt point à l'épreuve de l'amour,

Je montai donc en caroſſe avec Don Alvar, n'emportant que mes habits & quelques pierreries que j'avois avant mon ſecond mariage, car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épouſant. Nous primes la route du Royaume de Galice, ſans ſçavoir ſi nous ſerions aſſez heureux pour y arriver. Nous avions ſujet de craindre que D. Ambroſio à ſon retour ne ſe mit ſur nos traces avec un grand nombre de perſonnes & ne nous joignit. Cependant nous marchâmes pendant deux jours ſans voir paroître à nos trouſſes aucun cavalier. Nous eſperions que la troiſiéme journée ſe paſſeroit de même, & déja nous nous entretenions fort tranquilement. D. Alvar me contoit la triſte avanture que donna lieu au bruit de ſa mort & comment après cinq années d'eſclavage il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes hier ſur le chemin de Leon les voleurs avec qui vous étiez. C'eſt lui qu'ils

ont

ont tué avec tous ſes gens, & c'eſt lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

CHAPITRE XII.

De quelle maniere déſagréable Gil Blas & la Dame furent interrompus.

DONA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit, bien loin d'entreprendre de la conſoler par des diſcours dans le goût de Séneque, je la laiſſai donner un libre cours à ſes ſoupirs. Je pleurai même auſſi, tant il eſt naturel de s'intéreſſer pour les malheureux & particulierement pour une belle perſonne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle ſe trouvoit, & peut-être alloit-elle me conſulter là-deſſus, ſi notre converſation n'eût pas été interrompuë ; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui malgré nous attira notre attention. Ce bruit étoit cauſé par l'arrivé du Corrégidor ſuivi de deux Alguazils * & de pluſieurs Archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune Cavalier, qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier & ſe mit à regarder de près mon habit.

* Alguazil. C'eſt un Huiſſier executeur des ordres, de Corregidor, une maniere d'Exempt.

Il n'eût pas beſoin de l'examiner long-tems. Par Saint Jacques, s'écriat'il, voilà mon pourpoint. C'eſt lui-même. Il n'eſt pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant ſur ma parole. Je ne crains pas de m'expoſer à lui faire réparation d'honneur. Je ſuis ſûr que c'eſt un de ces voleurs qui ont une retraite inconnuë en ce païs-ci.

A ce diſcours qui m'apprenoit que ce Cavalier étoit le Gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépoüille, je demeurai ſurpris, confus, déconcerté. Le Corrégidor, que ſa charge obligeoit plûtôt à tirer une mauvaiſe conſéquence de mon embarras, qu'a l'expliquer favorablement, jugea que l'accuſation n'étoit pas mal fondée, & préſumant que la Dame pouvoit être complice, il nous fit empriſonner tous deux ſéparément. Ce Juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux & riant. Dieu ſçait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en priſon, il y vint avec ſes deux furèts, c'eſt-a-dire ſes deux Alguazils. Ils entrerent d'un air joyeux. Il ſembloit qu'ils euſſent un preſſentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oublierent pas leur bonné coûtume, ils commencerent par me foüiller. Quelle aubeine pour ces Meſſieurs! Ils n'avoient jamais peut-être fait un ſi bon coup. A chaque poignée de piſtoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceller de joye. Le Corrégidor ſur tout paroiſſoit hors de lui-même. Mon enfant, me diſoit-il d'un ton de voix

voix plein de douceur, nous faiſons notre charge ; mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuiderent tout doucement mes poches, & me prirent ce que les voleurs même avoient reſpecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurerent pas là, leurs mains avides & infatigables me parcoururent depuis la tête juſqu'aux pieds. Ils me tournerent de tous côtez, & me dépoüillerent pour voir je n'avois point d'argent entre la peau & la chemiſe. Je crois qu'ils m'auroient volontiers ouvert le ventre pour voir s'il n'y en avoit point dedans. Après qu'ils eurent ſi bien fait leur charge, le Corregidor m'interrogea. Je lui contai ingénuëment tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma dépoſition, puis il ſortit avec ſes gens & mes eſpeces, me laiſſant tout nud ſur la paille.

O vie humaine, m'écriai-je, quand je me vis ſeul & dans cet état ! que tu es remplie d'avantures bizarres & de contretems ! Depuis que je ſuis ſorti d'Oviedo, je n'éprouve que des diſgraces. A peine ſuis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penſer que j'y ferois ſitôt connoiſſance avec le Corrégidor. En faiſant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint & le reſte de habillement qui m'avoit porté malheur ; puis m'exhortant moi-même à prendre courage : Allons dis-je, Gil Blas, aye de la fermeté. Songe qu'après ce tems-ci

il

il en viendra peut-être un plus heureux. Te ſied-il bien de te déſeſpérer dans une priſon ordinaire, après avoir fait un ſi pénible eſſai de patience dans le ſoûterrain ? Mais, hélas, ajoutai-je triſtement, je m'abuſe. Comment pourrai je ſortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens, puiſqu'un priſonnier ſans argent eſt un oiſeau à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix & du lapreau que j'avois fait mettre à la broche on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau & on me laiſſa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers ſans voir perſonne que le concierge, qui avoit ſoin de venir tous les matins renouveller ma proviſion. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier converſation avec lui pour me déſennuyer un peu : mais ce perſonnage ne répondoit rien à tout ce que je lui diſois. Il ne me fut pas poſſible d'en tirer une parole. Il entroit même & ſortoit le plus ſouvent ſans me regarder. Le ſeiziéme jour, le Corrégidor parut & me dit : Enfin mon ami, tes peines ſont finies. Tu peux t'abandonner à la joye. Je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la Dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant ſon départ & ſes réſponſes vont à ta décharge. Tu ſeras élargi dès aujourd'hui, pourvû que le muletier avec qui tu es venu de Pennaflor à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta dépoſition. Il eſt dans Aſtorga. Je l'ai envoyé chercher. Je l'attens.

l'attens. S'il convient de l'avanture de la queſtion, je te mettrai ſur le champ en liberté.

Ces paroles me réjoüirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le Juge de la bonne & briéve juſtice qu'il vouloit me rendre, & je n'avois pas encore achevé mon compliment que le Muletier conduit par deux Archers arriva. Je le reconnus auſſitôt ; mais le bourreau de Muletier qui ſans doute avoit vendu ma valiſe avec tout ce qui étoit dedans, craignant dêtre obligé de reſtituer l'argent qu'il avoit touché, s'il avoüoit qu'il me reconnoiſſoit, dit effrontement qu'il ne ſçavoit qui j'étois & qu'il ne m'avoit jamais vû. Ah traître m'écriai-je, confeſſe plûtôt que tu as vendu mes hardes & rends témoignage à la vérité. Regarde moi bien. Je ſuis un de ces jeunes gens que tu menaças de la queſtion dans le bourg de Cacabelos, & à qui tu fis ſi grand peur. Le Muletier répondit d'un air froid que je lui parlois d'une choſe dont il n'avoit aucune connoiſſance, & comme il ſoutint juſqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargiſſement fut remis à une autre fois. Mon enfant me dit le Corrégidor, tu vois bien que le Muletier ne convient pas de ce que tu as dépoſé, ainſi je ne puis te rendre la liberté, quelqu'envie que j'en aye. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me réſoudre à jeûner encore au pain & à l'eau & à voir le ſilencieux concierge. Quand je ſongeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la juſtice, bien que je n'euſſe pas commis le moindre

dre crime, cette penſée me mettoit au déſeſpoir. Je regrettois le ſoûterrain. Dans le fonds, diſois-je, j'y avois moins de déſagrément que dans ce cachot. Je faiſois bonne chere avec les voleurs. Je m'éntretenois avec eux agréablement, & je vivois dans la douce eſpérance de m'échaper ; au lieu que malgré mon innocence, je ſerai peut-être trop heureux de ſortir d'ici pour aller aux galéres.

CHAPITRE XIII.

Par quel hazard Gil Blas ſortit enfin de priſon & où il alla.

TAndis que je paſſois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes avantures, telles que je les avoit dictées dans ma dépoſition, ſe répandirent dans la Ville. Pluſieurs perſonnes me voulurent voir par curioſité. Ils venoient l'un après l'autre ſe préſenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma priſon, & lorſqu'ils m'avoient conſidéré quelque tems, ils s'en alloient. Je fus ſurpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois priſonnier, je n'avois pas vû un ſeul homme ſe montrer à cette fenêtre qui donnoit ſur une cour où régnoient le ſilence & l'horreur. Je compris par-là que je faiſois du bruit dans la Ville, mais je ne ſçavois ſi j'en devois concevoir un bon ou mauvais préſage.

Un

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vûë, fut le petit Chantre de Mondonnedo, qui avoit auſſi-bien que moi craint la queſtion & pris la fuite. Je le reconnus, & il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous ſaluâmes de part & d'autre; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail des mes avantures, ce qui produiſit deux effets dans l'eſprit de mes Auditeurs: Je les fis rire & je m'attirai leur pitié. De ſon côté, le Chantre me conta ce qui s'étoit paſſé dans l'hôtellerie de Cacabelos entre le Muletier & la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eût écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Enſuite prenant congé de moi, il me promit que, ſans perdre de tems, il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les perſonnes qui étoient venuës là comme lui par curioſité, me témoignerent que mon malheur excitoit leur compaſſion. Ils m'aſſurerent même qu'ils ſe joindroient au petit Chantre & feroient tout leur poſſible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promeſſe. Ils parlerent en ma faveur au Corregidor, qui ne doutant plus de mon innocence, ſurtout lorſque le Chantre lui eût conté ce qu'il ſçavoit, vint trois ſemaines après dans ma priſon: Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici ſi j'étois un Juge plus ſévere; mais je ne veux pas traîner les choſes en longueur. Va, tu es

libre. Tu peux ſortir quand il te plaira. Mais dis-moi, pourſuivit-il, ſi l'on te menoit dans la forêt où eſt le ſoûterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, Seigneur, lui répondis-je ; comme je n'y ſuis entré que la nuit & que j'en ſuis ſorti avant le jour, il me ſeroit impoſſible de reconnoître l'endroit où il eſt. La-deſſus le Juge ſe retira en diſant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geolier vint dans mon cachot avec un de ſes guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôterent tous deux d'un air grave & ſans me dire un ſeul mot mon pourpoint & mon haut de chauſſes qui étoient d'un drap fin & preſque neuf, puis m'ayant revêtu d'une vieille ſouquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confuſion que j'avois de me voir ſi mal équipé, modéroit la joye qu'ont ordinairement les priſonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de ſortir de la Ville à l'heure même pour me ſouſtraire aux yeux du people, dont je ne ſoûtenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoiſſance pourtant l'emporta ſur ma honte. J'allai remercier le petit Chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne pût s'empêcher de rire, lorſqu'il m'apperçut. Comme vous voilà, me dit-il, je ne vous ai pas reconnu d'abord ſous cet habillement. La Juſtice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la Juſtice, lui répondis-je. Elle eſt très-équitable. Je voudrois ſeulement

que

que tous ſes Officiers fuſſent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laiſſer mon habit. Il me ſemble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il; mais on vous dira que ce ſont des formalités qui s'obſervent. Hé vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à ſon premier maître? non pas s'il vous plaît. Il eſt actuellement dans les écuries du Greffier où il a été dépoſé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre Gentilhomme en retire ſeulement la croupiere. Mais changeons de diſcours, continuat-il. Quel eſt votre deſſein? que prétendez-vous faire préſentement. J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la Dame dont je ſuis le libérateur. Elle me donnera quelques piſtoles. J'acheterai une ſoutanelle neuve & me rendrai à Salamanque où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarraſſe, c'eſt que je ne ſuis pas encore à Burgos. Il faut vivre ſur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaiſe chere quand on voyage ſans argent. Je vous entens, repliqua-t-il, & je vous offre ma bourſe. Elle eſt un peu platte à la vérité; mais vous ſçavez qu'un Chantre n'eſt pas un Evêque. En même-tems, il la tira & me la mit entre les mains de ſi bonne grace, que je ne pûs me deffendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde & je lui fis mille proteſtations de ſervice qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je le quittai &

ſortis de la Ville, ſans aller voir les autres perſonnes qui avoient contribué à mon élargiſſement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit Chantre avoit eu raiſon de ne me pas vanter ſa bourſe; j'y trouvai très-peu d'eſpeces; & qu'elles eſpeces encore? de la menuë monnoye. Par bonheur j'étois accoûtumé depuis deux mois à une vie très-frugale, & il me reſtoit encore quelques réaux lorſque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula qui n'eſt pas éloigné du Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Dona Mencia. J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôteſſe étoit une petite femme fort ſéche, vive & hagarde. Je m'apperçûs d'abord, à la mauvaiſe mine qu'elle me fit, que ma ſouquenille n'étoit guère de ſon goût. Ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'aſſis à une table, je mangeai du pain & du fromage, & bûs quelque coups d'un vin déteſtable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit aſſez avec mon habillement, je voulus entrer en converſation avec l'hôteſſe, qui me fit aſſés connoître par une grimace dédaigneuſe qu'elle mépriſoit mon entretien. Je la priai de me dire ſi elle connoiſſoit le Marquis de la Guardia, ſi ſon château étoit éloigné du bourg, & ſur tout ſi elle ſçavoit ce que la Marquiſe ſa femme pouvoit être devenuë. Vous demandez bien des choſes, me répondit-elle d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaiſe grace, que le château

château de D. Ambroſio n'étoit qu'à une petite lieuë de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je ſouhaitois de me repoſer & je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'hôteſſe en me lançant un regard ou le mépris étoit peint ? Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur ſouper d'un morceau de fromage. Tous mes lits ſont retenus. J'attens des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce ſoir. Tout ce que je puis faire pour votre ſervice, c'eſt de vous mettre dans ma grange. Ce ne ſera pas, je penſe la premiere fois que vous aurez couché ſur la paille, Elle ne croyoit pas ſi bien dire qu'elle diſoit, je ne repliquai point à ſon diſcours, & je me déterminai ſagement à gagner le paillier ſur lequel je m'endormis bientôt comme un homme qui depuis long-tems étoit fait à la fatigue.

CHAPITRE XIV.

De la réception que Dona Mencia lui fit à Burgos,

JE ne fus pas pareſſeux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôteſſe, qui étoit déja ſur pied & qui me parut un peu moins fiere & de meilleure humeur que le ſoir précédent. Ce que j'artribuai à la préſence de trois honnêtes archers de la ſainte Hermandad

qui s'entretenoient avec elle d'une façon très-familiere. Ils avoient couché dans l'hôtellerie & c'étoit ſans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adreſſai par hazard à un homme du caractere de mon hôte de Pennaflor. Il ne ſe contenta pas de répondre à la queſtion que je lui faiſois ; il m'apprit que Don Ambroſio étoit mort depuis trois ſemaines & que la Marquiſe ſa femme s'étoit retirée dans un Couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai auſſitôt vers cette Ville, au lieu de ſuivre la route du château, comme j'en avois eu deſſein auparavant, & je volai d'abord au Monaſtere où demeuroit Dona Mencia. Je priai la Touriere de dire à cette Dame qu'un jeune homme nouvellement ſorti des priſons d'Aſtorga ſouhaitoit de lui parler. La Touriere alla ſur le champ faire ce que je déſirois. Elle revint un moment après, & me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas long-tems ſans voir paroître en grand deüil à la grille la veuve de D. Ambroſio.

Soyez le bien venu, me dit cette Dame d'un air gracieux. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une perſonne d'Aſtorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part & de vous dire que je vous priois inſtamment de me venir chercher au ſortir de votre priſon. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargit bientôt. Les choſes que j'avois dites au Corregidor à votre décharge,

décharge, ſuffiſant pour cela. Auſſi m'a-t-on fait réponſe que vous aviez recouvré la liberté ; mais qu'on ne ſçavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, & d'être privée du plaiſir de vous témoigner ma reconnoiſſance, ce qui m'auroit bien mortifiée. Conſolez-vous, ajouta-t-elle en remarquant la honte que j'avois de me préſenter à ſes yeux ſous un miſérable habillement. Que l'état ou je vous vois ne vous faſſe pas de peine. Après le ſervice important que vous m'avez rendu, je ſerois la plus ingrate de toutes les femmes, ſi je ne faiſois rien pour vous. Je prétens vous tirer de la mauvaiſe ſituation où vous êtes. Je le dois & je le puis. J'ai des biens aſſez conſidérables pour pouvoir m'acquitter envers vous ſans m'incommoder.

Vous ſçavez, continua-t-elle, mes avantures juſqu'au jour où nous fûmes empriſonnez tous deux. Je vais vous conter ce qui m'eſt arrivé depuis ce tems-là. Lorſque le Corregidor d'Aſtorga m'eût fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon hiſtoire, je me rendis au château d'Ambroſio. Mon retour y cauſa une extrême ſurpriſe ; mais on me dit que je revenois trop tard, que le Marquis frappé de ma fuite, comme d'un coup de foudre étoit tombé malade, & que les Médecins déſeſpéroient de ſa vie. Ce fut pour moi un nouveau ſujet de me plaindre de la rigueur de ma deſtinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver. Puis j'en-

trai dans ſa chambre & courus me jetter à genoux au chevet de ſon lit, le viſage couvert de larmes & le cœur preſſé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, dès qu'il m'apperçut? venez-vous contempler votre ouvrage? ne vous ſuffit-il pas de m'ôter la vie? faut-il pour vous contenter que vos yeux ſoient témoins de ma mort? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux; & ſans le triſte accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revûë. En même tems, je lui appris que D. Alvar avoit été tué par des voleurs, qu'enſuite on m'avoit menée dans un ſoûterrain. Je racontai tout le reſte, & lorſque j'eus achevé de parler, Don Ambroſio me tendit la main. C'eſt aſſez, me dil-il tendrement; je ceſſe de me plaindre de vous. Hé dois-je en effet vous faire des reproches? vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le ſuivre: puis-je blâmer cette conduite? non, Madame, j'aurois tort d'en murmurer. Auſſi n'ai-je point voulu qu'on vous pourſuivit, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je reſpectois dans votre raviſſeur ſes droits ſacrés & le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais juſtice & par votre retour ici vous regagnez toute ma tendreſſe. Oüi, ma chere Mencia, votre préſence me comble de joye, mais hélas! je n'en joüirai pas long-tems. Je ſens approcher ma derniere heure. A peine m'êtes-vous renduë, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A

ces

ces paroles touchantes, mes pleurs redoublerent. Je reſſentis & fis éclater une affliction immodérée. D. Alvar que j'adorois m'a fait verſer moins de larmes. D. Ambroſio n'avoit pas un faux preſſentiment de ſa mort, il mourut dès le lendemain, & je demeurai maîtreſſe du bien conſidérable dont il m'avoit avantagée en m'épouſant. Je n'en prétens pas faire un mauvais uſage. On ne me verra point, quoique je ſois jeune encore, paſſer dans le bras d'un troiſiéme époux. Outre que cela ne convient, ce me ſemble, qu'à des femmes ſans pudeur & ſans délicateſſe, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce Couvent & en devenir une bienfaictrice.

Tel fut le diſcours que me tint Dona Mencia. Puis elle tira de deſſous ſa robe une bourſe qu'elle me mit entre les mains en me diſant: Voilà cent ducats que je vous donne ſeulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas deſſein de borner ma reconnoiſſance à ſi peu de choſe. Je rendis mille graces à la Dame & lui jurai que je ne ſortirois point de Burgos, ſans prendre congé d'elle. Enſuite de ce ſerment que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie, j'entrai dans la premiere que je rencontrai. Je demandai une chambre, & pour prévenir la mauvaiſe opinion que ma ſouquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon

mon gîte. A ces mots, l'hôte appellé Majuelo, grand railleur de ſon naturel, me parcourant des yeux depuis le haut juſqu'en bas, me répondit d'un air froid & malin, qu'il n'avoit pas beſoin de cette aſſurance pour être perſuadé que je ferois beaucoup de dépenſe chez lui; qu'au travers de mon habillement il démêloit en moi quelque choſe de noble & qu'en-fin il ne doutoit pas que je ne fuſſe un Gentilhomme fort aiſé. Je vis bien que le traître me railloit, & pour mettre fin, tout à coup, à ſes plaiſanteries, je lui montrai ma bourſe, je comptai même devant lui mes ducats ſur une table, & je m'apperçus que mes eſpeces le diſpoſoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier. Il vous apportera toutes ſortes d'habits, & vous ſerez habillé ſur le champ. J'approuvai ce conſeil, & réſolus de le ſuivre; mais comme le jour étoit prêt à ſe fermer, je remis l'emplette au lendemain, & je ne ſongeai qu'a bien ſouper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma ſortie du ſouterrain.

CHA-

CHAPITRE XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau préſent qu'il reçût de la Dame, & dans quel équipage il partit de Burgos.

ON me ſervit une copieuſe fricaſſée de pieds de mouton que je mangeai preſque toute entiere. Je bus à proportion. Puis je me couchai. J'avois un aſſés bon lit & j'eſpérois qu'un profond ſommeil ne tarderoit guère à s'emparer de mes ſens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je faſſe, diſois-je ? ſuivrai-je mon premier deſſein ? acheterai-je une ſoutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? pourquoi m'habiller en Licentié ? ai-je envie de me conſacrer à l'état Eccléſiaſtique ? y ſuis-je entraîné par mon penchant ? non. Je me ſens même des inclinations très-oppoſées à ce parti-là. Je veux porter l'épée & tâcher de faire fortune dans le monde. Ce fût à quoi je m'arrêtai.

Je me réſolus à prendre un habit de cavalier, perſuadé que ſous cette forme je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poſte honnête & lucratif. Dans cette flateuſe opinion, j'attendis le jour avec la derniere impatience, & ſes premiers rayons ne frapperent pas plûtôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans

dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai des valets qui étoient encore au lit & qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de ſe lever, & je ne leur donnai point de repos, qu'ils ne m'euſſent fait venir un frippier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit ſuivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me ſalua fort civilement & me dit : Seigneur Cavalier, vous êtes bien heureux qu'on ſe ſoit adreſſé à moi plûtôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confreres, à Dieu ne plaiſe que je faſſe le moindre tort à leur réputation ; mais entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conſcience, ils ſont tous plus durs que des Juifs, je ſuis le ſeul frippier qui ait de la morale, je me borne à un prix raiſonnable, je me contente de la livre pour ſol ; je veux dire du ſol pour livre. Graces au Ciel, j'exerce rondement ma profeſſion.

Le frippier après ce préambule, que je pris ſottement au pied de la lettre, dit à ſes garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes ſortes de couleurs. On m'en fit voir pluſieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modeſtes ; mais ils m'en firent eſſayer un qui ſembloit avoir été fait exprès pour ma taille, & qui m'ébloüit, quoiqu'il fut un peu paſſé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées avec un haut-dechauſſes & un manteau. Le tout de velours

velours bleu brodé d'or. Je m'attachai à celui-là & je le marchandai. Le frippier qui s'apperçût qu'il me plaiſoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu, s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoiſſez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands Seigneurs du Royaume, & qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau ? & pour la broderie, avouez que rien n'eſt mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il. Je les ai refuſez, ou je ne ſuis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq. Il en valoit peut-être la moitié. Seigneur Gentilhomme, reprit froidement le frippier, je ne ſurfais point, je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me préſentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faiſoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois, & comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre, je lui comptai ſoixante ducats. Quand il vit que je les donnois ſi facilement, je crois que malgré ſa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Aſſez ſatisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour ſol, il ſortit avec ſes garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint & un haut de chauſſes fort propres. Il fallut ſonger au reſte de l'habillement. Ce qui m'occupa

toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de ſoye, des ſouliers & une épée. Après quoi je m'habillai. Quel plaiſir j'avois de me voir ſi bien équipé ! Mes yeux ne pouvoient, pour ainſi dire, ſe raſſaſier de mon ajuſtement. Jamais paon n'a regardé ſon plumage avec plus de complaiſance. Dès ce jour là je fis une ſeconde viſite à Dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du ſervice que je lui avois rendu. Là-deſſus, grands complimens de part & d'autre. Puis me ſouhaitant toute ſorte de proſperités, elle me dit adieu, & ſe retira ſans me donner rien autre choſe qu'une bague de trente piſtoles, qu'elle me pria de garder pour me ſouvenir d'elle.

Je demeurai bien ſot avec ma bague. J'avois compté ſur un préſent plus conſidérable Ainſi; peu content de la généroſité de la Dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant ; mais comme j'y entrois, il arriva un homme qui marchoit ſur mes pas, & qui tout à coup ſe débaraſſant de ſon manteau qu'il avoit ſur le nez, laiſſa voir un gros ſac qu'il portoit ſous l'aiſſelle. A la vûë du ſac qui avoit tout l'air d'être plein d'eſpeces, j'ouvris de grands yeux, auſſi-bien que quelques perſonnes qui étoient préſentes, & je crus entendre la voix d'un Séraphin, lorſque cet homme me dit en poſant le ſac ſur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que Madame la Marquiſe vous envoye. Je fis de profondes révérences au porteur. Je l'accablai de civilitez

civilitez,& dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai ſur le ſac comme un faucon ſur ſa proye & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai ſans perdre de tems & j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour ſçavoir ce qu'il y avoit dans le ſac. La vûë de mes eſpeces étalées ſur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t'il. voilà bien de l'argent. Il faut, pourſuivit-il en ſouriant d'un air malicieux, que vous ſçachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos & vous avez déja des Marquiſes ſous contribution.

Ce diſcours ne me déplût point. Je fus tenté de laiſſer Majuelo dans ſon erreur. Je ſentois qu'elle me faiſoit plaiſir. Je ne m'étonne pas ſi les jeunes gens aiment à paſſer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta ſur ma vanité. Je déſabuſai mon hôte. Je lui contai l'hiſtoire de D. Mencia qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis enſuite l'état de mes affaires; & comme il paroiſſoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ſes conſeils. Il rêva quelques momens, puis il me dit d'un air ſérieux: Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous; & puiſque vous avez aſſez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire ſans flaterie à quoi je vous crois propre. Vous me ſemblez né pour la Cour.

Je vous conſeille d'y aller & de vous attacher à quelque grand Seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ſes affaires ou d'entrer dans ſes plaiſirs. Autrement, vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les Grands, ils comptent pour rien le zèle & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne ſe ſoucient que des perſonnes qui leur ſont néceſſaires. Vous avez encore une reſſource, continua-t-il, vous êtes jeune, bien fait, & quand vous n'auriez pas d'eſprit, c'eſt plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait ſouvent ſubſiſter d'autres qui n'en ont pas. Je ſuis donc d'avis que vous alliez à Madrid ; mais il ne faut pas que vous y paroiſſiez ſans ſuite. On juge-la comme ailleurs ſur les apparences, & vous n'y ſerez conſidéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet ; un domeſtique fidèle ; un garçon ſage ; en un mot un homme de ma main Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, & partez le plûtôt qu'il vous ſera poſſible.

Ce Conſeil étoit trop de mon goût, pour ne le pas ſuivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air ſimple & dévot. Il me dit qu'il étoit du Royaume de Galice, & qu'il ſe nommoit Ambroiſe de Lamela. Ce qui me parut ſingulier, c'eſt qu'au lieu de reſſembler aux autres

trés Domeſtiques qui ſont ordinairement fort intéreſſez, celui-ci ne ſe ſoucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à ſe contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai auſſi des bottines avec une valiſe pour ſerrer mon linge & mes ducats. Enſuite je ſatisfis mon hôte, & le jour ſuivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI.

Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter ſur la proſpérité.

NOus couchâmes à Duennas la premiere journée & nous arrivâmes la ſeconde à Valladolid ſur les quatre heures après midi. Nous deſcendîmes à une hôtellerie qui me ſembla devoir être une des meilleures de la Ville. Je laiſſai le ſoin des mules à mon valet & montai dans une chambre où je fis porter ma valiſe par un garçon du logis. Comme je me ſentois un peu fatigué, je me jettai ſur mon lit ſans ôter mes bottines & je m'endormis inſenſiblement. Il étoit preſque nuit, lorſque je me réveillai. J'appellai Ambroiſe. Il ne ſe trouva point, dans l'hôtellerie, mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit, il me répondit d'un air pieux, qu'il ſortoit d'une Egliſe où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir

ſervés de tout mauvais accident depuis Burgos juſqu'à Valladolid. J'approuvai ſon action. Enſuite, je lui ordonnai de mettre un poulet pour mon ſouper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une Dame qui me parut plus belle que jeune & très-richement vêtuë. Elle s'appuyoit ſur un viel Ecuyer & un petit More lui portoit la queüe. Je ne fus pas peu ſurpris, quand cette Dame après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda ſi par hazard je n'étois point le Seigneur Gil Blas de Santillane? Je n'eus pas ſitôt répondu qu'ouy, qu'elle quitta la main de ſon Ecuyer pour venir m'embraſſer avec un tranſport de joye qui redoubla mon étonnement. Le Ciel, s'écria-t-elle, ſoit à jamais beni de cette avanture? C'eſt vous, Seigneur Cavalier, c'eſt vous que je cherche. A ce début, je me reſſouvins du paraſite de Pennaflor, & j'allois ſoupçonner la Dame d'être une franche avanturiere; mais ce qu'elle ajoûta m'en fit juger plus avantageuſement. Je ſuis, pourſuivit-elle, couſine germaine de Dona Mencia de Moſquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçû ce matin une lettre de ſa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, ſi vous paſſez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la Ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y ſont, & j'ai jugé ſur le portrait

trait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma couſine. Ah puiſque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je ſuis ſenſible aux ſervices qu'on rend à ma famille & particulierement à ma chere couſine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi. Vous y ſerez plus commodement qu'ici. Je voulus m'en défendre & repréſenter à la Dame que je pourrois l'incommoder chez elle ; mais il n'y eût pas moyen de réſiſter à ſes inſtances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un caroſſe qui nous attendoit. Elle prit ſoin elle-même de faire mettre ma valiſe dedans, parce qu'il y avoit, diſoit-elle, bien des fripons à Valladolid. Ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en caroſſe avec elle & ſon vieux Ecuyer & je me laiſſai de cette maniere enlever de l'hôtellerie au grand déplaiſir de l'hôte, ſe voyant par-là ſévré de la dépenſe qu'il avoit compté que je ferois chez lui, avec la Dame, l'Ecuyer & le petit More.

Notre caroſſe après avoir quelque tems roulé, s'arrêta. Nous en deſcendîmes pour entrer dans une aſſez grande maiſon, & nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre & que vingt ou trente bougies éclairoient. Il y avoit là pluſieurs Domeſtiques à qui la dame demanda d'abord ſi D. Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'addreſſant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attens mon frére qui doit revenir ce ſoir d'un

d'un château que nous avons à deux lieuës d'ici. Quelle agréable ſurpriſe pour lui de trouver dans ſa maiſon un homme à qui toute notre famille eſt redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainſi, nous entendîmes du bruit, & nous apprîmes en même tems qu'il étoit cauſé par l'arrivée de Don Raphaël. Ce Cavalier parut bientôt. Je vis une jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je ſuis ravie de votre retour, mon frere, lui dit la Dame. Vous m'aiderez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne ſçaurions aſſez reconnoître ce qu'il a fait pour Dona Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui préſentant une lettre, liſez ce qu'elle m'écrit. D. Raphaël ouvrit le billet & lut tout haut ces mots : *Ma chere Camille, le Seigneur Gil Blas de Santillane qui m'a ſauvé l'honneur & la vie, vient de partir pour la Cour. Il paſſera ſans doute par Valladolid. Je vous conjure par le ſang & plus encore par l'amitié qui nous unit, de le regaler & de le retenir quelque tems chez vous. Je me flate que vous me donnerez cette ſatisfaction, & que mon liberateur recevra de vous & de Don Raphael mon couſin toute ſorte de bons traitemens. A Burgos votre affectionnée couſine Dona Mencia.*

Comment s'écria D. Raphaël, après avoir lû la Lettre, c'eſt à ce Cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie ? Ah je rends graces au Ciel de cette heureuſe rencontre ! En parlant de cette ſorte, il s'approcha de moi & me ſerrant étroitement entre ſes bras ? Quelle joye, pour-

pourſuivit-il, j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas beſoin que ma couſine la Marquiſe nous reçommandât de vous régaler. Elle n'avoit ſeulement qu'à nous mander que vous deviez paſſer par Valladolid. Cela ſuffiſoit. Nous ſçavons bien, ma ſœur Camille & moi, comme il en faut uſer avec un homme qui a rendu le plus grand ſervice du monde à la perſonne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut poſſible à ces diſcours qui furent ſuivis de beaucoup d'autres ſemblables & entremêlez de mille careſſes. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ſes valets.

Nous paſſâmes enſuite dans une chambre où l'on avoit ſervi. Nous nous mîmes à table, le Cavalier, la Dame & moi. Ils me dirent cent choſes obligeantes pendant le ſouper. Ils ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevaſſent comme un trait admirable & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me préſenter de tous les mets. D. Raphaël buvoit ſouvent à la ſanté de Dona Mencia. Je ſuivois ſon exemple, & il me ſembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui ſignifioient quelque choſe. Je crus même remarquer qu'elle prenoit ſons tems pour cela, comme ſi elle eût craint que ſon frere ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me perſuader que la Dame en tenoit & je flatai de profiter de cette découverte,

pour

pour peu que je demeuraſſe à Valladolid. Cette eſpérance fut cauſe que je me rendis ſans peine à la priere qu'ils me firent de vouloir bien paſſer quelques jours chez eux. Ils me remercierent de ma complaiſance, & la joye qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à ſon gré.

D. Raphaël me voyant déterminé à faire quelque ſéjour chez lui, me propoſa de me mener à ſon château. Il m'en fit une deſcription magnifique & me parla des plaiſirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, diſoit-il, nous prendrons le divertiſſement de la chaſſe, tantôt celui de la pêche ; & ſi vous aimez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'eſpere que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la propoſition, & il fut réſolu que nous irions à ce beau château dès le jour ſuivant. Nous nous levâmes de table en formant un ſi agréable deſſein. D. Raphaël en parut tranſporté de joye : Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embraſſant, je vous laiſſe avec ma ſœur. Je vais de ce pas donner les ordres néceſſaires & faire avertir toutes les perſonnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il ſortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la Dame, qui ne démentit point par ſes diſcours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main & regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant aſſez joli. Mais il eſt bien

bien petit. Vous connoiſſez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en ſuis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt ; & pendant que je le conſidérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été Gouverneur dans les habitations que les Eſpagnols ont aux Iſles Philippines, m'a donné ce rubis. Les Joüailliers de Valladolid l'eſtiment trois cens piſtoles. Je le croirois bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puiſqu'il vous plaît, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Auſſi-tot elle prit ma bague & me mit la ſienne au petit doigt. Aprés ce troc, qui me parut une maniere galante de faire un preſent, Camille me ſerra la main & me regarda d'un air tendre ; puis tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bon ſoir & ſe retira toute confuſe, comme ſi elle eût eu honte de me faire trop connoître ſes ſentimens.

Quoique galant des plus novices, je ſentis tout ce que cette retraîte précipitée avoit d'obligeant pour moi : & je jugeai que je ne paſſerois point mal de tems á la campagne. Plein de cette idée flateuſe & de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de ſonger à me repoſer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valiſe qui étoit ſur une table & mon rubis m'inſpirerent. Graces au Ciel, diſois-je, ſi j'ai été malheureux,

je

je ne le ſuis plus. Mille ducats d'un côté; une bague de trois cens piſtoles de l'autre: me voilà pour long-tems en fonds. Majuenlo ne m'a point flatté. Je le vois bien, j'enflammerai mille femmes à Madrid, puiſque j'ai plû ſi facilement à Camille. Les bontés de cette généreuſe Dame ſe preſentoient à mon eſprit avec tous leurs charmes, & je goûtois auſſi par avance les divertiſſemens que D. Raphaël me préparoit dans ſon château. Cependant parmi tant d'images de plaiſir, le ſommeil ne laiſſa pas de venir répandre ſur moi ſes pavots. Dès que je me ſentis aſſoupir, je me deshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorſque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déja tard. Je fus aſſés ſurpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçû de moi. Ambroiſe, dis-je en moi-même, mon fidelle Ambroiſe eſt à l'Egliſe, ou bien il eſt aujourd'hui fort pareſſeux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaiſe; car m'étant levé, & ne voyant plus ma valiſe, je le ſoupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes ſoupçons, j'ouvris la porte de ma chambre & j'appellai l'hypocrite à pluſieurs repriſes. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit: Que ſouhaitez-vous, Seigneur? tous vos gens ſont ſortis de ma maiſon avant le jour. Comment de votre maiſon, m'écriai-je? Eſt-ce que je ne ſuis pas ici chez D. Raphaël: Je ne ſçai ce que c'eſt que ce Cavalier, me

me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni & j'en ſuis l'hôte. Hier au ſoir, une heure avant votre arrivée, la Dame qui a ſoupé avec vous vint ici & arrêta cet appartement pour un grand Seigneur, diſoit-elle qui voïage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fûs alors au fait. Je ſçûs ce que je devois penſer de Camille & de D. Raphaël ; & je compris que mon valet ayant une entiere connoiſſance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triſte incident, & de ſonger qu'il ne me ſeroit point arrivé, ſi je n'euſſe pas eu l'indiſcrétion de m'ouvrir à Majuelo ſans néceſſité, je m'en pris à la fortune innocente, & maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'avanture qu'il ſçavoit peut-être auſſi bien que moi, ſe montra ſenſible à ma douleur, Il me plaignit & me témoigna qu'il étoit très-mortifié de ce que cette ſcéne ſe fût paſſée chez lui : mais je crois, malgré ſes démonſtrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie, que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'avanture de l'hôtel garni.

LOrſque j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais ſort. Je rappellai mon courage, & pour me conſoler, je diſois en m'habillant : Je ſuis encore trop heureux que les fripons n'ayent pas emporté mes habits & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette diſcrétion. Ils avoient même été aſſés généreux pour me laiſſer mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin je ſortis de l'hôtel garni, ſans avoir, Dieu merci, beſoin de perſonne pour porter mes hardes. La premiere choſe que je fis, fut d'aller voir ſi mes mules ne ſeroient pas dans l'hôtellerie où j'étois deſcendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroiſe ne les y avoit pas laiſſées, & plût au Ciel que j'euſſe toujours jugé auſſi ſainement de lui. J'appris que dès le ſoir même, il avoit eu ſoin de les en retirer. Ainſi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma chere valiſe, je marchois triſtement dans les ruës en rêvant à ce que je devois faire. Je fus tenté de re-

tourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à Dona Mencia ; mais conſidérant que ce ſeroit abuſer des bontés de cette Dame & que d'ailleurs je paſſerois pour une bête, j'abandonnai cette penſée. Je jurai bien auſſi que dans la ſuite je ſerois en garde contre les femmes. Je me ſerois alors défié de la chaſte Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux ſur ma bague, & quand je venois à ſonger que c'étoit un préſent de Camille, j'en ſoupirois de douleur. Hélas, diſois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis ; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que j'aille chez un Joüaillier pour être perſuadé que je ſuis un ſot.

Je ne laiſſai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & je l'allai montrer à un lapidaire qui l'eſtima trois ducats. A cette eſtimation, quoi qu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du Gouverneur des Iſles Philippines, ou plûtôt je ne fis que lui en renouveller le don. Comme je ſortois de chez le lapidaire, il paſſa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me conſidérer. Je ne me le remis pas d'abord, bien que je le connuſſe parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je ſuis ? ou deux années ont-elles ſi fort changé le fils du Barbier Nunez, que vous le méconnoiſſiez ? Reſſouvenez-vous de Fabrice votre compagnon d'école. Nous avons ſi ſou-

vent diſputé chez le Docteur Godinez ſur les univerſaux & ſur les degrés métaphyſiques

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, & nous nous embraſſâmes tous deux avec cordialité. Hé mon ami, reprit-il enſuite, que je ſuis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joye que j'en reſſens .... Mais, pourſuivit-il d'un air ſurpris, dans quel état t'offres-tu à ma vûë ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un Prince ! Une belle épée, des bas de ſoye, un pourpoint & un manteau de velours, relevez d'une broderie d'argent. Malepeſte ! Cela ſent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ſes largeſſes. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne ſont pas ſi floriſſantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres. Tu veux faire le diſcret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monſieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprens, mon ami, que j'en ſuis la duppe.

Je prononçai ces dernieres paroles ſi triſtement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joüé quelque tour. Il me preſſa de lui dire pourquoi je me plaignois ainſi du beau ſexe, Je me réſolus ſans peine à contenter ſa curioſité, mais comme j'avois un aſſés long récit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous ſéparer ſitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous en-

entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeûnant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie d'Oviedo. Il trouva mes avantures aſſez bizarres, & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuſe ſituation où j'étois, il me dit : Il faut ſe conſoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. C'eſt par-là qu'une ame forte & courageuſe ſe diſtingue des ames foibles. Un homme d'eſprit eſt-il dans la miſere, il attend avec patience un tems plus heureux. Jamais, comme dit Ciceron, il ne doit ſe laiſſer abattre juſqu'à ne ſe plus ſouvenir qu'il eſt homme. Pour moi, je ſuis de ce caractére-là. Mes diſgraces ne m'accablent point. Je ſuis toujours au-deſſus de la mauvaiſe fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviedo : j'en étois aimé. Je la demandai en mariage à ſon pere ; il me la refuſa. Un autre en ſeroit mort de douleur : moi, admire la force de mon eſprit, j'enlevai-la petite perſonne. Elle étoit vive, étourdie, coquette, le plaiſir, par conſéquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant ſix mois dans le Royaume de Galice ; delà comme je l'avois miſe dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre ſujet de déſeſpoir. Je ne ſuccombai point encore ſous le poids de ce nouveau malheur ; & plus ſage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avoit ſouffié mon Hélène, je lui ſçûs bon gré de m'en avoir défait. Après

cela, ne voulant plus retourner dans les Aſturies, pour éviter toute diſcuſſion avec la Juſtice, je m'avançai dans le Royaume de Léon, dépenſant de ville en ville l'argent qui me reſtoit de l'enlevement de mon infante ; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviedo, & nous n'étions pas mal nippés ; mais tout ce que j'avois poſſedé ſe diſſipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un ſeul ducat, ſur quoi je fus obligé d'acheter une paire de ſouliers. Le reſte ne me mena pas loin. Ma ſituation devint embarraſſante. Je commençois déja même à faire diette. Il fallut promptement prendre un parti. Je réſolus de me mettre dans le ſervice. Je me plaçai d'abord chez un gros Marchand de drap qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un azile contre l'abſtinence, & en même tems un grand embarras. Le pere m'ordonna d'épier ſon fils : le fils me pria de l'aider à tromper ſon pere. Il falloit opter. Je préférai la priere au commandement & cette préférence me fit donner mon congé. Je paſſai enſuite au ſervice d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enſeigner les principes de ſon art ; mais en me le montrant il me laiſſoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture & du ſéjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maiſon d'un Adminiſtrateur de l'Hôpital. J'y demeure encore & je ſuis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuel Ordonnez mon maitre eſt un homme d'une piété profonde. Un homme de bien,

bien, car il marche toujours les yeux baiſſés avec un gros roſaire à la main. On dit que dès ſa jeuneſſe n'ayant en vûë que le bien des pauvres, il s'y eſt attaché avec un zèle infatigable. Auſſi ſes ſoins ne ſont-ils pas demeurez ſans récompenſe. Tout lui a proſpéré. Quelle bénédiction ! en faiſant les affaires des pauvres, il s'eſt enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce diſcours, je lui dis : Je ſuis bien aiſe que tu ſois ſatisfait de ton ſort ; mais, entre nous tu pourrois, ce me ſemble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un ſujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penſes pas, Gil Blas, me répondit-il. Sçache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de ſituation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais eſt pénible, je l'avoüe, pour un imbécile ; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'eſprit. Un génie ſupérieur qui ſe met en condition, ne fait pas ſon ſervice matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maiſon, pour commander plûtôt que pour ſervir. Il commence par étudier ſon maître. Il ſe prête à ſes défauts, gagne ſa confiance & le mene enſuite par le nez. C'eſt ainſi que je me ſuis conduit chez mon Adminiſtrateur. Je connus d'abord le Pélerin. Je m'apperçûs qu'il vouloit paſſer pour un ſaint perſonnage. Je feignis d'en être la dupe. Cela ne coûte rien. Je fis plus. Je le copiai, & joüant devant lui le même rôle qu'il avoit fait devant les autres, je trompai

pai le trompeur, & je ſuis devenu peu à peu ſon *Factotum*. J'eſpere que quelque jour je pourrai ſous ſes auſpices me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune auſſi, car je me ſens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles eſpérances, repris-je, mon cher Fabrice ; & je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier deſſein. Je vais convertir mon habit brodé en ſoutanelle, me rendre à Salamanque, & là me rangeant ſous les drapeaux de l'Univerſité, remplir l'emploi de Précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice ! l'agréable imagination ? Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant ? Sçais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Sitôt que tu ſeras placé, toute la maiſon t'obſervera. Tes moindres actions ſeront ſcrupuleuſement examinées. Il faudra que tu te contraignes ſans ceſſe. Que tu te pares d'un extérieur hypocrite & paroiſſes poſſéder toutes les vertus. Tu n'auras preſque pas un moment à donner à tes plaiſirs. Cenſeur éternel de ton écolier, tu paſſeras les journées à lui enſeigner le Latin & à le reprendre quand il dira ou fera des choſes contre la bienſéance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine & de contrainte, quel ſera le fruit de tes ſoins ? Si le petit Gentilhomme eſt un mauvais ſujet, on dira que tu l'auras mal élevé, & ſes parens te renvoyeront ſans récompenſe. Peut-être même ſans te payer les appointemens qui te ſeront dus. Ne me parle donc point d'un

poſte

poſte de Précepteur. C'eſt un Bénéfice à charge d'ames. Mais parle moi de l'emploi d'un laquais. C'eſt un Bénéfice ſimple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices ? le génie ſupérieur qui le ſert les flatte, & ſouvent même les fait tourner à ſon profit. Un valet vit ſans inquiétude dans une bonne maiſon. Après avoir bû & mangé tout ſon ſaoul, il s'endort tranquilement comme un enfant de famille, ſans s'embarraſſer du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, pourſuivit-il, ſi je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être Précepteur, & ſuis mon exemple. Oüi, mais Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des Adminiſtrateurs ; & ſi je me réſolvois à ſervir, je voudrois du moins n'être pas mal placé, Oh ! tu as raiſon, me dit-il, & j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne ſeroit que pour arracher un galant homme à l'Univerſité.

La prochaine miſere dont j'étois menacé, & l'air ſatisfait qu'avoit Fabrice me perſuadant encore plus que ſes raiſons, je me déterminai à me mettre dans le ſervice. La-deſſus, nous ſortîmes du cabaret & mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adreſſent la plûpart des laquais qui ſont ſur le pavé Il a des griſons qui l'informent de tout ce qui ſe paſſe dans les familles. Il ſçait où l'on a beſoin de valets & il tient un regiſtre éxact non-ſeulement des places vacantes, mais même

même des bonnes & des mauvaiſes qualités des maîtres. C'eſt un homme qui a été frere dans je ne ſçai quel Couvent de Religieux. Enfin, c'eſt lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adreſſe ſi ſingulier, le fils du Barbier Nunez me mena dans un cul de ſac. Nous entrâmes dans une petite maiſon, où nous trouvâmes un homme de cinquante & quelques années, qui écrivoit ſur une table. Nous le ſaluâmes, aſſez reſpectueuſement même; mais ſoit qu'il fût fier de ſon naturel, ſoit que n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir ſon monde cavalierement, il ne ſe leva point. Il ſe contenta de nous faire une légere inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particuliere, Je vis bien qu'il étoit ſurpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulut devenir laquais. Il avoit plûtôt lieu de penſer que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter longtems de mon intention, puiſque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous préſente le meilleur de mes amis. C'eſt un garçon de famille que ſes malheurs réduiſent à la néceſſité de ſervir. Enſeignez-lui, de grace, une bonne condition & comptez ſur ſa reconnoiſſance. Meſſieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promeſſes du monde. Etes-vous bien placez ? vous ne vous en ſou-

ſouvenez plus. Comment donc, lui repliqua Fabrice ? vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choſes ? Vous auriez pû les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de Commis, & vous m'avez payé comme ſi je vous euſſe mis chez un Auteur. Je pris alors la parole & dis au Seigneur Arias que pour lui faire connoître que je n'étois pas ingrat, je voulois que la reconnoiſſance précedât le ſervice. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai avec promeſſe de n'en pas demeurer-là, ſi je me voyois dans une bonne maiſon.

Il parut content de mes manieres. J'aime, dit-il, qu'on en uſe de la ſorte avec moi. Il y a, continua-t-il d'excellens poſtes vacans. Je vais vous les nommer & vous choiſirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ſes lunettes, ouvrit un regiſtre qui étoit ſur la table. tourna quelques feuillets & commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au Capitaine Torbellino, homme emporté, brutal & fantaſque. Il gronde ſans ceſſe, jure frappe, & le plus ſouvent eſtropie ſes domeſtiques. Paſſons à un autre, m'écriai-je à ce portrait. Ce Capitaine-là n'eſt pas de mon goût. Ma vivacité fit ſourire Arias, qui pourſuivit ainſi ſa lecture : Dona Manuela de Sandoval, Doüairiere ſurannée, hargneuſe & bizarre eſt actuellement ſans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire ; encore ne le peut-elle garder un jour entier,

entier. Il y a dans la maiſon depuis dix ans un habit qui ſert à tous les valets qui entrent de quelque taille qu'ils ſoient. On peut dire qu'ils ne font que l'eſſayer, & qu'il eſt encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'ayent porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fannez. C'eſt un Médecin Chimiſte. Il nourrit bien ſes domeſtiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages; mais il fait ſur eux l'épreuve de ſes remedes. Il y a ſouvent des places de laquais a remplir chez cet homme-là.

Oh! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant, Vive Dieu, vous nous enſeignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna. Nous ne ſommes pas au bout. Il y a dequoi vous contenter. Là-deſſus, il continua de lire de cette ſorte. Dona Alfonſa de Solis vieille dévote qui paſſe les deux tiers de la journée dans l'Egliſe & veut que ſon valet y ſoit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois ſemaines. Le Licentié Sedillo vieux Chanoine du Chapitre de cette ville chaſſa hier au ſoir ſon valet. Halte-là, Seigneur Arias de Londona, s'écria Fabrice en cet endroit. Nous nous en tenons a ce dernier poſte. Le Licentié Sedillo eſt des amis de mon Maître & je le connois parfaitement. Je ſçai qu'il a pour gouvernante une vieille béate, qu'on nomme la Dame Jacinte & qui diſpoſe de tout chez lui. C'eſt une des meilleures maiſons de Valladolid. On y vit doucement & l'on y fait tres-

très-bonne chere. D'ailleurs, le Chanoine eſt un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt ſon teſtament. Il y a un legs à eſpérer. La charmante perſpective pour un valet. Gil Blas, ajouta-t-il, en ſe tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons tout à l'heure chez le Licencié. Je veux te préſenter moi-même & te ſervir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une ſi belle occaſion, nous prîmes bruſquement congé du Seigneur Arias, qui m'aſſura pour mon argent, que ſi cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une auſſi bonne.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Fabrice mène & fait recevoir Gil Blas chez le Licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de ſa Gouvernante.

NOUS avions ſi grand-peur d'arriver trop tard chez le vieux Licentié, que nous ne fîmes qu'un ſaût du cul de ſac à ſa maiſon. Nous en trouvâmes la porte fermée. Nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la Gouvernante faiſoit paſſer pour ſa niéce en dépit de la médiſance, vint ouvrir, & comme

nous lui demandions ſi l'on pouvoit parler au Chanoine, la Dame Jacinte parut. C'étoit une perſonne déja parvenuë à l'âge de diſcrétion, mais belle encore, & j'admirai particuliérement la fraîcheur de ſon teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trouſſeau de clefs, & de l'autre côté un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'apperçûmes, nous la ſaluâmes avec beaucoup de reſpect. Elle nous rendit le ſalut fort civilement, mais d'un air modeſte & les yeux baiſſez.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au Seigneur Licencié Sedillo & je viens lui en préſenter un dont j'eſpere qu'il ſera content. La Gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, & ne pouvant accorder ma broderie avec le diſcours de Fabrice, elle demanda ſi c'étoit moi qui recherchoit la place vacante. Oüi, lui dit le fils de Nunnez, c'eſt ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui eſt arrivé des diſgraces qui l'obligent à ſe mettre en condition. Il ſe conſolera de ſes malheurs, ajouta-t'il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maiſon & de vivre avec la vertueuſe Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vielle Béate ceſſa de me regarder, pour conſidérer le gracieux perſonnage qui lui parloit ; & frappée de ſes traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuſe de vous

avoir vû, lui dit-elle ; aidez-moi à la débroüiller. Chaſte Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'eſt bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je ſuis venu deux fois dans cette maiſon avec mon maître le Seigneur Manuel Ordonnez Adminiſtrateur de l'Hôpital. Hé juſtement, repliqua la Gouvernante, je m'en ſouviens & je vous remets. Ah puiſque vous appartenez au Seigneur Ordonnez, il faut que vous ſoyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre èloge & ce jeune homme ne ſcauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, pourſuivit-elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sedillo. Je crois qu'il ſera bien-aiſe d'avoir un garçon de votre main.

Nous ſuivîmes la Dame Jacinte. Le Chanoine étoit logé par bas, & ſon appartement conſiſtoit en quatre piéces de plein pied bien boiſées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la premiere, & nous y laiſſa pour paſſer dans la ſeconde, où étoit le Licentié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous appercûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteüil, un oreiller ſous la tête, des couſſins ſous les bras & les jambes appuyées ſur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui ſans ménager les réverences, & Fabrice portant encore la parole, ne ſe contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante, il ſe mit à vanter mon mérite, & s'étendit principalement

ſur

ſur l'honneur que je m'étois acquis chez le Docteur Godinez dans les diſputes de Philoſophie ; comme s'il eût fallu que je fuſſe un grand Philoſophe, pour devenir valet d'un Chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laiſſa pas de jetter de la poudre aux yeux du Licencié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaiſois pas à la Dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon ſervice le garçon que tu m'amènes. Il me revient aſſés, & je juge favorablement de ſes mœurs, puiſqu'il m'eſt préſenté par un domeſtique du Seigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au Chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, & ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, & que je n'avois qu'à reſter-là. Dès qu'il fut ſorti, le Licencié me demanda comment je m'appellois, pourquoi j'avois quitté ma patrie, & par ſes queſtions il m'engagea devant la Dame Jacinte à raconter mon hiſtoire. Je les divertis tous deux, ſurtout par le récit de ma derniere avanture. Camille & D. Raphaël leur donnerent une ſi forte envie de rire qu'il en penſa coûter la vie au vieux goutteux ; car comme il rioit de toute ſa force, il lui prit une toux ſi violente, que je crus qu'il alloit paſſer. Il n'avoit pas encore fait ſon teſtament, jugez ſi la gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante, éperdüe courir au ſecours du bon homme, & faiſant ce qu'on fait pour

ſoulager les enfans qui touſſent, lui frotter le front & lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fauſſe alarme. Le vieillard ceſſa de touſſer & ſa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit; mais la Dame Jacinte craignant une ſeconde toux, s'y oppoſa. Elle m'emmena même de la chambre du Chanoine dans une garderobe, où parmi pluſieurs habits étoit celui de mon prédéceſſeur. Elle me le fit prendre & mit à ſa place le mien, que je n'étois pas fâché de conſerver, dans l'eſpérance qu'il me ſerviroit encore. Nous allâmes enſuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuiſine. Il eſt vrai que j'en avois fait l'heureux apprentiſſage ſous la Dame Léonarde, qui pouvoit paſſer pour une bonne cuiſiniere. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la Dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être ſur le cuiſinier même de l'Archevêché de Tolede. Elle excelloit en tout. On trouvoit ſes biſques exquiſes, tant elle ſçavoit bien choiſir & mêler les ſucs des viandes qu'elle y faiſoit entrer, & ſes hachis étoient aſſaiſonnez d'une maniere qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du Chanoine, où pendant que je dreſſois une table auprès de ſon fauteuil, la gouvernante paſſa ſous le menton du vieillard une ſerviette & la lui attacha aux épaules. Un moment après, je ſervis un potage qu'on auroit pû préſenter au plus fameux Directeur de Madrid,

&

& deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la ſenſualité d'un Viceroi, ſi la Dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du Licencié. A la vûë de ces bons plats, mon vieux maître que je croyois perclus de tous ſes membres, me montra qu'il n'avoit pas entierement encore perdu l'uſage de ſes bras. Il s'en aida pour ſe débaraſſer de ſon oreiller & de ſes couſſins, & ſe diſpoſa gayement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refuſa pas le ſervice. Il la faiſoit aller & venir aſſez librement, de façon pourtant qu'il répandoit ſur la nappe & ſur la ſerviette la moitié de ce qu'il portoit à ſa bouche. J'ôtai la biſque, lorſqu'il n'en voulut plus, & j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties que la Dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit auſſi ſoin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large & profonde qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna ſur les entrées & ne fit pas moins d'honneur aux petits piéds. Quand il ſe fut bien empiffré, la Béate lui détacha ſa ſerviette, lui remit ſon oreiller & ſes couſſins, puis le laiſſant dans ſon fauteüil goûter tranquilement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous deſſervîmes & nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle maniere dînoit tous les jours notre Chanoine ; qui étoit peut-être le plus grand mangeur du Chapitre. Mais il ſoupoit

plus

plus légerement. Il ſe contentoit d'un poulet ou d'un lapin avec quelques compotes de fruit. Je faiſois bonne chere dans cette maiſon. J'y menois une vie très-douce. Je n'y avois qu'un deſagrément : c'eſt qu'il me falloit veiller mon maître & paſſer la nuit comme une garde de malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeoit à demander dix fois par heure ſon pot de chambre, il étoit ſujet à ſuer, & quand cela lui arrivoit, il falloit lui changer de chemiſe. Gil Blas, me dit-il dès la ſeconde nuit, tu as de l'adreſſe & de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton ſervice. Je te recommande ſeulement d'avoir de la complaiſance pour la Dame Jacinte, & de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme ſi je te l'ordonnois moi-même. C'eſt une fille qui me ſert depuis quinze années avec un zèle tout particulier. Elle a un ſoin de ma perſonne, que je ne puis aſſez reconnoître. Auſſi, je te l'avouë, elle m'eſt plus chere que toute ma famille. J'ai chaſſé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre ſœur ; & j'ai bien fait. Il n'avoit aucune conſideration pour cette pauvre fille, & bien loin de rendre juſtice à l'attachement ſincère qu'elle a pour moi, l'inſolent la traitoit de fauſſe dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroit qu'hypocriſie aux jeunes gens. Grace au Ciel, je me ſuis défait de ce maraut-là. Je préfere aux droits du ſang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laiſſe prendre ſeulement que par le bien qu'on

qu'on me fait. Vous avez raiſon, Monſieur, dis-je alors au Licencié. La reconnoiſſance doit avoir plus de force ſur nous que les loix de la nature. Sans doute, reprit-il, & mon teſtament fera bien voir que je ne me ſoucie guère de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, & tu n'y ſeras point oublié, ſi tu continuës comme tu commences à me ſervir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu par ſa faute un bon legs. Si ce miſérable ne m'eût pas obligé par ſes manieres à lui donner ſon congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgüeilleux qui manquoit de reſpect à la Dame Jacinte : un pareſſeux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller & c'étoit pour lui une choſe bien fatiguante, que de paſſer les nuits à me ſoulager. Ah le malheureux ? m'écriai-je, comme ſi le génie de Fabrice m'eût inſpiré ! il ne méritoit pas d'être auprès d'un auſſi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable. Il doit ſe faire un plaiſir de ſon devoir & ne ſe pas croire occupé, lors même qu'il ſuë ſang & eau pour vous.

Je m'apperçûs que ces paroles plûrent fort au Licencié. Il ne fut pas moins content de l'aſſurance que je lui donnois d'être toujours parfaitement ſoumis aux volontés de la Dame Jacinte. Voulant donc paſſer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faiſois mon ſervice de la meilleure grâce qu'il m'étoit poſſible. Je ne me plaignois point d'être toutes

les

les nuits ſur pied. Je ne laiſſois pas pourtant de trouver cela très-deſagréable, & ſans le legs dont je repaiſſois mon eſpérance, je me ſerois bientôt dégoûté de ma condition. Je n'y aurois pû réſiſter, il eſt vrai que je me repoſois quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette juſtice, avoit beaucoup d'égard pour moi. Ce qu'il falloit attribuer au ſoin que je prenois de gagner ſes bonnes graces par des manieres complaiſantes & reſpectueuſes. Etois-je à table avec elle & ſa niéce qu'on appelloit Ineſille ? je leur changeois d'aſſiettes ; je leur verſois à boire ; j'avois une attention toute particuliere à les ſervir. Je m'inſinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la Dame Jacinte étoit ſortie pour aller à la proviſion, me voyant ſeul avec Ineſille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai ſi ſon pere & ſa mere vivoient encore. Oh que non, me répondit-elle. Il y a bien long-tems, bien long-tems qu'ils ſont morts ; car ma bonne tante me l'a dit, & je ne les ai jamais vû. Je crus pieuſeent la petite fille quoique ſa réponſe ne fût pas catégorique, & je la mis ſi bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois ſçavoir. Elle m'apprit ou plûtôt je compris, par les naïvetés qui lui échaperent, que ſa bonne tante avoit un bon ami qui demeuroit auſſi auprès du vieux Chanoine dont il adminiſtroit le temporel, & que ces heureux domeſtiques comptoient d'aſſembler les dépoüilles de leurs maîtres par une hymenée dont

dont ils goûtoient les douceurs par avance. J'ai déja dit que la Dame Jacinte, bien qu'un peu ſurannée, avoit encore de la fraîcheur. Il eſt vrai qu'elle n'épargnoit rien pour ſe conſerver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un clyſtère, elle avaloit pendant le jour & en ſe couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquilement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choſes à lui rendre le teint ſi frais, c'étoit à ce que me dit Ineſille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.

CHAPITRE II.

De quelle maniere le Chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; & ce qu'il laiſſa par Teſtament à Gil Blas.

JE ſervis pendant trois mois le Licencié Sedillo, ſans me plaindre des mouvaiſes nuits qu'il me faiſoit paſſer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre le prit, & avec le mal qu'elle lui cauſoit, il ſentit irriter ſa goutte. Pour la premiere fois de ſa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux mèdecins. Il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La Dame Jacinte auroit mieux aimé que le Chanoine eût commencé

mencé par faire ſon Teſtament. Elle lui en toucha méme quelque mots ; mais outre qu'il ne ſe croyoit pas encore proche de ſa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choſes. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado. Je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme ſec & pâle, & qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce ſçavant Médecin avoit l'extérieur grave. Il peſoit ſes diſcours & donnoit de la nobleſſe à ſes expreſſions. Ses raiſonnemens paroiſſoient géométriques & ſes opinions fort ſinguliéres.

Après avoir obſervé mon maitre, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de ſuppléer au défaut de la tranſpiration arrêtée. D'autres à ma place, ordonneroient ſans doute des remèdes ſalins, urineux, volatils, & qui pour la plûpart participent du ſoulfre & du mercure. Mais les purgatifs & les ſudorifiques ſont des drogues pernicieuſes & inventées par des Charlatans. Toutes les préparations chymiques ne ſemblent faites que pour nuire. Pour moi, j'employe des moyens plus ſimples & plus ſûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoûtumé? Je mange ordinairement, répondit le Chanoine, des biſques & des viandes ſucculentes. Des biſques & des viandes ſucculentes, s'écria le Docteur avec ſurpriſe ! Ah vraïment je ne m'étonne plus ſi vous êtes malade ! Les mets délicieux ſont des plaiſirs empoiſonnés ! ce ſont des piéges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus ſûrement. Il faut que

vous

vous renonciez aux alimens de bon goût. Les plus fades ſont les meilleures pour la ſanté. Comme le ſang eſt inſipide, il veut des mets qui tiennent de ſa nature. Et bûvez-vous du vin, ajoûta-t-il ? Oüi, dit le Licencié, du vin trempé. Oh ! trempé, tant qu'il vous plaira, reprit le Médecin ! Quel déreglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? j'entre dans ma ſoixante-neuviéme année, répondit le Chanoine. Juſtement, répliqua le Médecin ; une vieilleſſe anticipée eſt toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'euſſiez bû que de l'eau claire toute votre vie, & que vous vous fuſſiez contenté d'une nourriture ſimple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de féves, vous ne ſeriez pas préſentement tourmenté de la goutte, & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne déſeſpere pas toutefois de vous remettre ſur pied, pourvû que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le Licencié tout friand qu'il étoit promit de lui obéir en toutes choſes.

Alors Sangrado m'envoya chercher un Chirurgien qu'il me nomma, & fit tirer à mon maîtres ſix bonnes palettes de ſang, pour commencer à ſupléer au défaut de la tranſpiration. Puis il dit au Chirurgien, Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, & demain vous recommencerez. C'eſt une erreur de penſer que le ſang ſoit néceſſaire à la conſervation de la vie. On ne peut trop ſaigner

un malade. Comme il n'eſt obligé à aucun mouvement, ou éxercice conſidérable, & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de ſang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne conſiſte que dans le poulx & dans la reſpiration. Le bon Chanoine s'imaginant qu'un ſi grand Médecin ne pouvoit faire de faux raiſonnemens, ſe laiſſa ſaigner ſans reſiſtance. Lorſque le Docteur eût ordonné de fréquentes & copieuſes ſaignées, il dit qu'il falloit auſſi donner au Chanoine de l'eau chaude à tout moment, aſſurant que l'eau bûë en abondance pouvoit paſſer pour le véritable ſpécifique contre toutes ſortes de maladies. Il ſortit enſuite, en diſant d'un air de confiance à la Dame Jacinte & à moi, qu'il repondoit de la vie du malade, ſi on le traitoit de la maniere qu'il venoit de preſcrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de ſa méthode, proteſta qu'on la ſuivroit avec éxactitude. En effet nous mîmes promptement de l'eau chauffer; & comme le Médecin nous avoit recommandé ſur toutes choſes de ne la point épargner nous en fîmes d'abord boire à mon Maître, deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réïtérâmes; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous verſâmes dans ſon eſtomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le Chirurgien nous ſecondant par la quantité de ſang qu'il tiroit, nous réduiſimes en moins de deux jours le vieux Chanoine à l'extrémité.

Ce

Ce pauvre Eccléſiaſtique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du ſpécifique, me dit d'une voix foible : arrête, Gil Blas ; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau ; & quoiqu'il me reſte à peine une goutte de ſang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile Médecin du monde ne ſçauroit prolonger nos jours quand leur terme fatal eſt arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un Notaire. Je veux faire mon Teſtament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triſte, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas, & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commiſſion qu'il me donnoit : Hé mais, Monſieur, lui dis-je, vous n'êtes pas ſi bas, Dieu merci, que vous ne puiſſiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant ; c'en eſt fait. Je ſens que la goutte remonte & que la mort s'approche. Hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement, qu'il changeoit à vûë d'œil, & la choſe me parut ſi preſſante, que je ſortis vîte pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laiſſant auprés de lui la Dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourut ſans teſter. J'entrai dans la maiſon du premier Notaire dont on m'enſeigna la demeure, & le trouvant chez lui : Monſieur, lui dis-je, le Licencié Sedillo mon maître tire à ſa fin.

il veut faire écrire ſes dernieres volontés. Il n'y a pas un moment à perdre. Le Notaire étoit un petit vieillard gay qui ſe plaiſoit à railler. Il me demanda quel Médecin voyoit le Chanoine. Je lui repondis que c'étoit le Docteur Sangrado. A ce nom, prenant bruſquement ſon manteau & ſon chapeau : Vive Dieu s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce Docteur eſt ſi expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ſes malades d'appeller des Notaires. Cet homme là m'a bien ſoufflé des teſtamens.

En parlant de cette ſorte, il s'empreſſa de ſortir avec moi, & pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis, Monſieur, vous ſçavez qu'un teſtateur mourant manque ſouvent de mémoire. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire ſouvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le Notaire. Tu peux compter là-deſſus. Il eſt juſte qu'un Maître récompenſe un Domeſtique qui l'a bien ſervi. Je l'exhorterai même à te donner quelque choſe de conſidérable pour peu qu'il ſoit diſpoſé à reconnoître tes ſervices. Le Licencié, quand nous arrivâmes dans ſa chambre, avoit encore tout ſon bon ſens. La Dame Jacinte, le viſage baigné de pleurs de commande étoit auprès de lui. Elle venoit de joüer ſon rôle & de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laiſſâmes le Notaire ſeul avec mon maître, & paſſâmes, elle & moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le

le chirurgien que le Médecin envoyoit pour faire une nouvelle & derniere ſaignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez Maître Martin, lui dit la gouvernante ; vous ne ſçauriez entrer preſentement dans la chambre du Seigneur Sedillo. Il va dicter ſes dernieres volontés à un Notaire qui eſt avec lui. Vous le ſaignerez tout à votre aiſe quand il aura fait ſon teſtament.

Nous avions grand peur, la Béate & moi, que le Licencié ne mourut en teſtant ; mais par bonheur, l'acte qui cauſoit notre inquiétude ſe fit. Nous vîmes ſortir le Notaire, qui me trouvant ſur ſon paſſage, me frappa ſur l'épaule & me dit en ſouriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots je reſſentis une joye toute des plus vives, & je ſçûs ſi bon gré à mon maître de s'être ſouvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après ſa mort, qui ne manqua pas d'arriver bien-tôt ; car le Chirurgien l'ayant encore ſaigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déja que trop affoibli, expira preſque dans le moment. Comme il rendoit les derniers ſoupirs, le Medecin parut & demeura un peu ſot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ſes malades. Cependant loin d'imputer la mort du Chanoine à la boiſſon & aux ſaignées, il ſortit en diſant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré aſſez de ſang, ni fait boire aſſez d'eau chaude. L'éxécuteur de la haute Médecine, je veux dire le Chirurgien, voyant auſſi qu'on n'avoit plus beſoin de ſon miniſtere,

ſuivit le Docteur Sangrado. L'un & l'autre diſant que dès le premier jour ils avoient condamné le Licencié. Effectivement ils ne ſe trompoient preſque jamais quand ils portoient un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron ſans vie, nous fîmes la Dame Jacinte, Ineſille & moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voiſinage. La Béate ſur-tout, qui avoit le plus grand ſujet de ſe réjoüir, pouſſoit des accens ſi plaintifs, qu'elle ſembloit être la perſonne du monde la plus touchée. La chambre en un inſtant ſe remplit de gens moins attirez par la compaſſion que par la curioſité. Les parens du défunt n'eurent pas plûtôt vent de ſa mort, qu'ils vinrent fondre au logis & faire mettre le ſcellé par tout. Ils trouverent la gouvernante ſi affligée, qu'ils crurent d'abord que le Chanoine n'avoit point fait de teſtament. Mais ils apprirent bien-tôt, à leur grand regret, qu'il y en avoit un revêtu de toutes les formalités neceſſaires. Lorſqu'on vint à l'ouvrir & qu'ils virent que le teſtateur avoir diſpoſé de ſes meilleures effets en faveur de la Dame Jacinte & de la petite fille, ils firent ſon oraiſon funebre dans des termes peu honorables à ſa mémoire. Ils apoſtrophérent en même-tems la Béate, & firent auſſi quelque mention de moi. Il faut avoüer que je le méritois bien : le Licencié, devant Dieu ſoit ſon ame, pour m'engager à me ſouvenir de lui toute ma vie, s'expliquois ainſi pour mon compte par un article de ſon teſtament.

Item,

Item, puiſque Gil Blas eſt un garçon qui a déja de la littérature, pour achever de le rendre ſçavant, je lui laiſſe ma bibliothèque, tous mes livres & mes manuſcrits ſans aucune exception.

J'ignorois où pouvoit être cette prétenduë bibliothèque. Je ne m'étois point apperçû qu'il y en eût dans la maiſon. Je ſçavois ſeulement qu'il y avoit quelque papiers avec cinq ou ſix volumes ſur deux petits ais de ſapin dans le cabinet de mon maître. C'étoit là mon lègs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre : le Cuiſinier parfait ; l'autre traittoit de l'indigeſtion & de la maniere de la guérir, & les autres étoient les quatre parties du bréviaire, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuſcrits, le plus curieux contenoit toutes les piéces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour ſa Prébende. Après avoir examiné mon lègs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit ; je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, & je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes ſervices J'allai chercher enſuite une autre maiſon. Pour la Dame Jacinte, outre les ſommes qui lui avoient été léguées, elle eût encore des bonnes nippes, qu'à l'aide de ſon bon ami, elle avoit détournées pendant la maladie du Licencié.

CHA-

CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage en ſervice du Docteur Sangrado, & devient un célebre Médecin.

JE réſolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londonna, & de choiſir dans ſon regiſtre une nouvelle condition ; mais comme j'étois près d'entrer dans le cul de ſac où il demeuroit, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avois point vû depuis le jour de la mort de mon maître, & je pris la liberté de le ſalüer. Il me remit dans le moment, quoique j'euſſe changé d'habit, & témoignant quelque joye de me voir : Hé te voilà, mon enfant me dit-il, je penſois à toi tout à l'heure. J'ai beſoin d'un bon garçon pour me ſervir, & tu m'es revenu dans l'eſprit. Tu me parois bon enfant & je crois que tu ſerois bien mon fait ſi tu ſçavois lire & écrire. Monſieur, lui répondis-je, ſur ce pied-là je ſuis donc votre affaire, car je ſçai l'un & l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Vien chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec diſtinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai ſoin de t'entretenir proprement, & je t'enſeignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En

un mot, tu ſeras plûtôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la propoſition du Docteur, dans l'eſpérance que je pourrois ſous un ſi ſçavant maître me rendre illuſtre dans la Médecine. Il me mena chez lui ſur le champ, pour m'inſtaller dans l'emploi qu'il me deſtinoit, & cet emploi conſiſtoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en Ville. Il y avoit pour cet effet au logis un regiſtre, dans lequel une vieille ſervante, qu'il avoit pour tout domeſtique, marquoit les adreſſes ; mais outre qu'elle ne ſçavoit point l'ortographe, elle écrivoit ſi mal qu'on ne pouvoit le plus ſouvent déchiffrer ſon écriture. Il me chargea du ſoin de tenir ce livre, qu'on pouvoit juſtement appeller un regiſtre mortuaire, puiſque les gens dont je prenois les noms mouroient preſque tous. J'inſcrivois, pour ainſi parler, les perſonnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un Commis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois ſouvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de Médecin à Valladolid plus accrédité que le Seigneur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage ſpécieux, ſoutenu d'un air impoſant, & par quelques cures heureuſes qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conſéquent de bien. Il n'en faiſoit pas toutefois meil-

meilleure chere. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des féves, des pommes cuites ou du fromage. Il diſoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'eſtomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'eſt-à-dire à être broyés plus aiſément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digeſtion, il ne vouloit point qu'on s'en raſſaſiât. En quoi, certes, il ſe montroit fort raiſonnable. Mais s'il nous défendoit, à la ſervante & à moi, de manger beaucoup, en récompenſe il nous permettoit de boire de l'eau à diſcrétion. Bien loin de nous preſcrire des bornes la-deſſus, il nous diſoit quelquefois. Bûvez, mes enfans. La ſanté conſiſte dans la ſoupleſſe & l'humectation des parties. Bûvez de l'eau abondamment. C'eſt un diſſolvant univerſel. L'eau fond tous les Sels. Le cours du ſang eſt-il rallenti ? elle le précipite : Eſt-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuoſité. Notre Docteur étoit de ſi bonne foi ſur cela, qu'il ne bûvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définiſſoit la vieilleſſe une phtiſie naturelle qui nous déſſèche & nous conſume ; & ſur cette définition il déploroit l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il ſoûtenoit que le vin les uſe & les détruit, & diſoit fort éloquemment que cette liqueur funeſte eſt pour eux comme pour tout le monde un ami qui trahit & un plaiſir qui trompe.

Mal-

Malgré ces doctes raiſonnemens après avoir été huit jours dans cette maiſon, il me prit un cours de ventre, & je commençai à ſentir de grands maux d'eſtomac ; que j'eus la témérité d'attribuer au diſſolvant univerſel & à la mauvaiſe nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître dans la penſée qu'il pourroit ſe relâcher & me donner un peu de vin à mes repas ; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur, pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connoîtras l'excellence. Au reſte, pourſuivit-il, ſi tu te ſens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des ſecours innocens pour ſoûtenir l'eſtomac contre la fadeur des boiſſons aqueuſes. La ſauge, par exemple, & la véronique leur donnent un goût délectable, & ſi tu veux les rendre encore plus délicieuſes, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau & m'enſeigner le ſecret d'en compoſer des breuvages exquis, j'en bûvois avec tant de moderation, que s'en étant apperçû, il me dit ; Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point ſi tu ne joüis pas d'une parfaite ſanté. Tu ne bois pas aſſez, mon ami. L'eau priſe en petite quantité ne ſert qu'à developper les parties de la bile, & qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux, Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affoibliſſe ou refroidiſſe ton eſtomac,

Loin

Loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boiſſon fréquente. Je te garantis de l'évenement ; & ſi tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celſe même t'en ſera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau. Enſuite il dit en termes exprès que ceux qui pour boire du vin s'excuſent ſur la foibleſſe de leur eſtomac, font une injuſtice manifeſte à ce viſcere & cherchent à couvrir leur ſenſualité.

Comme j'aurois eu mauvaiſe grace de me montrer indocile en entrant dans la carriere de la Mèdecine, je fis ſemblant d'être perſuadé qu'il avoit raiſon. J'avouërai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau ſous la garantie de Celſe. Ou plûtôt je commençai à noyer la bile en bûvant copieuſement de cette liqueur, & quoique de jour en jour je m'en ſentiſſe plus incommodé, le préjugé l'emportoit ſur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuſe diſpoſition à devenir Médecin. Je ne pus pourtant réſiſter toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point que je pris enfin la réſolution de ſortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de ſentiment. Ecoute, me dit-il un jour, je ne ſuis point de ces maîtres durs & ingrats, qui laiſſent vieillir leurs domeſtiques dans la ſervitude, avant que de les récompenſer. Je ſuis content de toi, je t'aime, & ſans attendre que tu m'ayes ſervi plus long tems,

j'ai

j'ai pris la réſolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art ſalutaire que je profeſſe depuis tant d'années. Les autres mèdecins en font conſiſter la connoiſſance dans mille ſciences pénibles, & moi, je prétends t'abréger un chemin ſi long, & t'épargner la peine d'étudier la Phyſique, la Pharmacie, la Botanique & l'Anatomie. Sçaches mon ami, qu'il ne faut que ſaigner, & faire boire de l'eau chaude. Voilà le ſecret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce ſimple ſecret que je te révèle, & que la nature,, impénétrable à mes confreres n'a pû dérober à mes obſervations, eſt renfermé dans ces deux points, dans la ſaignée & dans la boiſſon fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu ſçais la Mèdecine à fonds, & profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup auſſi habile que moi. Tu peux, continua-t'il, me ſoulager préſentement. Tu tiendras le matin notre regiſtre, & l'après-midi tu ſortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai ſoin de la Nobleſſe & du Clergé, tu iras pour moi dans les maiſons du tiers état où l'on m'appellera, & lorſque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai aggréger à notre corps. Tu es ſçavant, Gil Blas, avant que d'être Mèdecin, au lieu que les autres ſont long-tems Mèdecins, & la plûpart toute leur vie, avant que d'être ſçavans.

Je remerciai le Docteur de m'avoir ſi promptement rendu capable de lui ſervir de Subſtitut ; & pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'aſſurai que je ſuivrois toute ma vie ſes opinions, quand même elles ſeroient contraires à celle d'Hipocrate. Cette aſſûrance pourtant n'étoit pas tout à fait ſincère. Je déſaprouvois ſon ſentiment ſur l'eau, & je me propoſois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une ſeconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître & me donner l'air d'un Mèdecin. Après quoi, je me diſpoſai à éxercer la Mèdecine aux dépens de qui il appartiendroit. Je débutai par un Alguazil qui avoit une pleuréſie. J'ordonnai qu'on le ſaignât ſans miſéricorde, & qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai enſuite chez un Patiſſier à qui la goutte faiſoit pouſſer de grands cris. Je ne ménageai pas plus ſon ſang que celui de l'Alguazil, & j'ordonnai qu'on lui fit boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profeſſion, que je ne demandai plus que playe & boſſe. En ſortant de la maiſon du Patiſſier, je rencontrai Fabrice que je n'avois point vû depuis la mort du Licencié Sedillo. Il me regarda long-tems avec ſurpriſe ; puis il ſe mit à rire de toute ſa force en ſe tenant les côtes. Ce n'étoit pas ſans raiſon. J'avois un manteau qui traînoit à terre avec un pour-point & un haut-de chauſſe quatre fois

plus

plus long & plus large qu'il ne falloit. Je pouvois paſſer pour une figure originale & groteſque. Je le laiſſai s'épanouir la rate, non ſans être tenté de ſuivre ſon éxemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la ruë & mieux contrefaire le Mèdecin qui n'eſt pas un animal riſible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon ſérieux les redoubla ; & lorſqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaiſamment équipé. Qui diable t'a déguiſé de la ſorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau ; reſpectes un nouvel Hipocrate. Apprens que je ſuis le Subſtitut du Docteur Sangrado, qui eſt le plus fameux Mèdecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois ſemaines. Il m'a montré la Mèdecine à fond ; & comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partïe pour le ſoulager. Il va dans les grandes maiſons, & moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice ; c'eſt à dire qu'il t'abandonne le ſang du peuple & ſe réſerve celui des perſonnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un Mèdecin de fauxbourgs ! ſes fautes ſon moins en vûë & ſes aſſaſſinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajoûtat-t'il, ton ſort me paroit digne d'envie, & pour parler comme Alexandre, ſi je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition préſente, je lui montrai les réaux de l'Alguazil & du Patiſſier. Puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'aſſez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bûs à long traits, & n'en déplaiſe à l'oracle latin, à meſure que j'en verſois dans mon eſtomac, je ſentois que ce viſcere ne me ſçavoit pas mauvais gré des injuſtices que je lui faiſois. Nous demeurâmes long-tems dans ce cabaret, Fabrice & moi, nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme celà ſe pratique entre les valets. Enſuite voyant que la nuit approchoit, nous nous ſéparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour ſuivant l'après-dinée nous nous retrouverions au même lieu.

CHAPITRE IV.

Gil Blas continue d'éxercer la Mèdecine avec autant de ſuccés que de capacité. Avanture de la bague retrouvée.

JE ne fus pas ſi tôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vûs & lui remis entre les mains huit réaux qui me reſtoient des douze

que

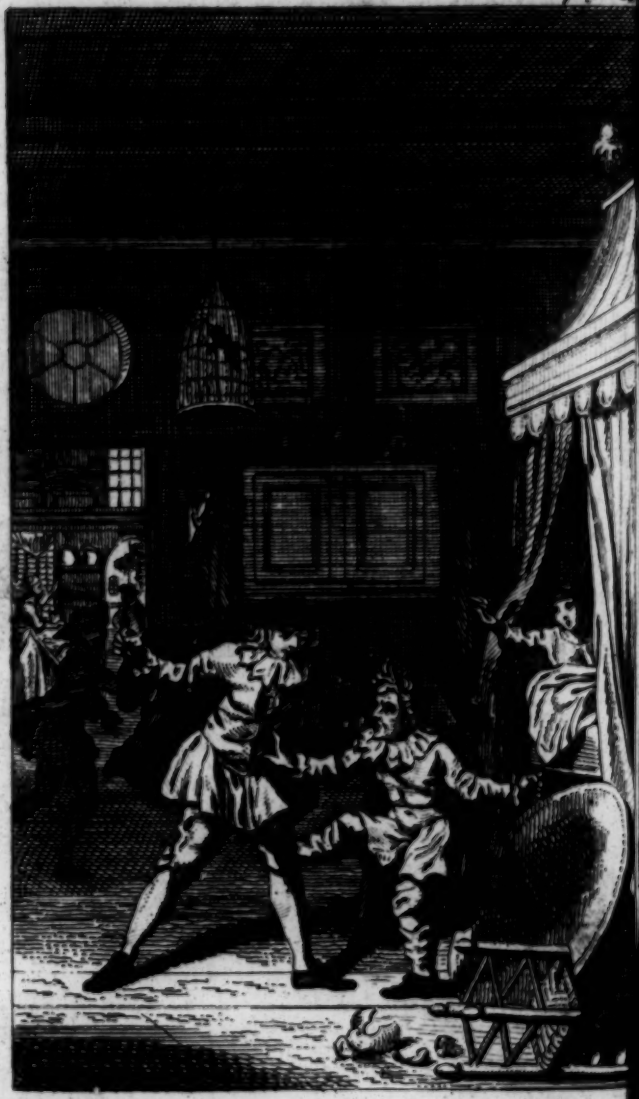
que j'avois reçûs pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il après les avoir comptez, c'eſt peu de choſe pour deux viſites ; mais il faut tout prendre. Auſſi les prit-il preſque tous. Il en garda ſix & me donnant les deux autres ; Tien, Gil Blas, pourſuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fond ; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te ſera bien utile ; Je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu ſeras bientôt riche. mon ami ; car il y aura, s'il plait à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois bien lieu d'être content de mon partage, puiſqu'ayant deſſein de retenir tous les jours le quart de ce que je recevrois en Ville, & touchant encore le quart du reſte, c'étoit ſi l'arithmetique eſt une ſcience certaine, près de la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inſpira une nouvelle ardeur pour la Mèdecine. Le Lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de ſubſtitut & me remis en campagne. Je viſitai pluſieurs malades que j'avois inſcrits, & je les traitai tous de la même maniere, bien qu'ils euſſent des maux differens. Juſques-là, les choſes s'étoient paſſées ſans bruit, & perſonne, grace au Ciel, ne s'étoit encore revolté contre mes ordonnances ; mais quelque excellente que ſoit la pratique d'un Mèdecin, elle ne ſçauroit manquer de cenſeurs ni d'envieux. J'entrai chez un Marchand Epicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit Mèdecin brun, qu'on nommoit le Doc-

teur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maiſon venoit d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde & particulierement au perſonnage que je jugeai qu'on avoit appellé pour le conſulter ſur la maladie dont il s'agiſſoit. Il me ſalua d'un air grave ; puis m'ayant enviſagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur Docteur me dit-il, je vous prie d'excuſer ma curioſité : je croyois connoître tous les Mèdecins de Valladolid mes confreres, & cependant je vous avoüe que vos traits me ſont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous ſoyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étois un jeune praticien & que je ne travaillois encore que ſous les auſpices du Docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embraſſé la méthode d'un ſi grand homme. Je ne doute point que vous ne ſoyez déja très habile, quoique vous paroiſſiez bien jeune. Il dit cela d'un air ſi naturel, que je ne ſçavois s'il avoit parlé ſérieuſement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; & je rêvois à ce que je devois lui repliquer, lorſque l'Epicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Meſſieurs, je ſuis perſuadé que vous ſçavez parfaitement l'un & l'autre l'art de la Mèdecine. Examinez, s'il vous plaît mon fils, & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on faſſe pour le guérir.

Là-deſſus le petit Mèdecin ſe mit à obſerver le malade, &après m'avoir fait remarquer tous les

Vol.I. page 83



les ſymptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle maniere je penſois qu'on dût le traiter. Je ſuis d'avis, lui répondis-je, qu'on le ſaigne tous les jours & qu'on lui faſſe boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit Mèdecin me dit en ſouriant d'un air plein de malice ! Et vous croyez que ces remèdes lui ſauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme vous verrez le malade guérir à vûë d'œil. Ils doivent produire cet effet, puiſque ce ſont des ſpécifiques contre toutes ſortes de maladies. Demandez au Seigneur Sangrado. Sur ce pied-là, reprit-il, Celſe a grand tort d'aſſurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il eſt à propos de lui faire ſouffrir la ſoif & la faim. Oh Celſe, lui repartis-je, n'eſt pas mon oracle. Il ſe trompoit comme un autre, & quelquefois je me ſçai bon gré d'aller contre ſes opinions, je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos diſcours, me dit Cuchillo, la pratique ſûre & ſatisfaiſante dont le Docteur Sangredo veut inſinuer la méthode aux jeunes praticiens. La ſaignée & la boiſſon ſont ſa Mèdecine univerſelle. Je ne ſuis pas ſurpris ſi tant d'honnêtes gens périſſent entre ſes mains... N'en venons point aux invectives, interrompis-je aſſez bruſquement. Un homme de votre profeſſion a bonne grace vraîment de faire de pareilles reproches. Allez, allez, Monſieur le Docteur, ſans ſaigner & ſans faire boire de l'eau chaude,

on

on envoye bien des malades en l'autre monde ; & vous en avez peut-être vous même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui. Il vous répondra, & nous verrons de quel côté ſeront les rieurs. Par ſaint Jacques & par ſaint Denis, interrompit-il à ſon tour avec emportement, vous ne connoiſſez guère le Docteur Cuchillo. Sçachez que j'ai bec & ongles & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré ſa préſomption & ſa vanité, n'eſt qu'un original. La figure du petit Mèdecin me mit en colere. Je lui repliquai avec aigreur. Il me repartit de la même ſorte, & bientôt nous en vînmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'Epicier & ſon parent puſſent nous ſeparer. Lorſqu'ils en furent venus à bout, ils me payerent ma viſite & retinrent mon antagoniſte qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette avanture, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros Chantre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il ſe montra ſi récalcitrant contre ce ſpécifique, qu'il ſe mit à jurer. Il me dit un million d'injures & me menaça même de me jetter par les fenêtres, ſi je ne me hâtois de ſortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me retirai promptement & ne voulant plus voir de malades

lades ce jour là, je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déja. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche & nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'eſt-à-dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'apperçut point de mon yvreſſe, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit Docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me reſtoit encore de mon combat. D'ailleurs il entroit pour ſon compte dans le rapport que je lui faiſois, & ſe ſentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remedes contre ce petit avorton de la Faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boiſſons aqueuſes aux hydropiques : l'ignorant ! Je ſoûtiens moi, qu'il faut leur en accorder l'uſage. Oüi, l'eau, pourſuivit-il, peut guérir toute ſorte d'hydropiſies, comme elle eſt bonne pour les rhumatiſmes & pour les pâles couleurs, elle eſt encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle & glace tout à la fois, & merveilleuſe même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, ſéreuſes phlegmatiques & pituiteuſes. Cette opinion paroît étrange aux jeunes Mèdecins tels que Cuchillo, mais elle eſt très-ſoutenable en bonne Mèdecine, & ſi ces gens-là étoient capables de raiſonner en Logiciens, au lieu de me décrier

comme

comme ils ſont, ils admireroient ma méthode & deviendroient mes plus zelés partiſans.

Il ne me ſoupçonna donc point d'avoir bû, tant il étoit en colere; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit Docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonſtances de mon cru. Cependant tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laiſſa pas de s'apercevoir que je bûvois ce ſoir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire, effectivement, le vin m'avoit fort alteré. Tout autre que Sangrado ſe ſeroit défié de la ſoif qui me preſſoit & des grands coups d'eau que j'avalois. Mais pour lui s'imaginant de bonne foi que je commençois à prendre goût aux boiſſons aqueuſes: A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en ſouriant, tu n'as plus tant d'averſion pour l'eau. Vive Dieu tu la bois comme du néctar. Cela ne m'étonne point, mon ami. Je ſçavois bien que tu t'accoûtumerois à cette liqueur. Monſieur, lui repondis-je, chaque choſe à ſon tems. Je donnerois à l'heure qu'il eſt un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponſe charma le Docteur qui ne perdit pas une ſi belle occaſion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en entouſiaſte: Mille fois s'écria-t'il, mille & mille fois plus eſtimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des ſiécles paſſez, où l'on n'alloit pas honteuſement proſtituer ſon bien & ſa vie en ſe gorgeant de vin; mais où l'on s'aſſembloit

bloit pour s'amuſer honnêtement & ſans riſque à boire de l'eau chaude ! On ne peut trop admirer la ſage prévoyance de ces anciens maitres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & renfermoient le vin dans les boutiques des Apotiquaires, pour n'en permettre l'uſage que par ordonnance des Mèdecins. Quel trait de ſageſſe ! C'eſt ſans doute, ajoûta-t'il, par un heureux reſte de cette ancienne frugalité digne du ſiecle d'or, qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des perſonnes qui, comme toi & moi, ne boivent que de l'eau, & qui croyent ſe préſerver ou ſe guérir de tous maux, en bûvant de l'eau chaude, qui n'a pas boüilli, car j'ai obſervé que l'eau quand elle a boüilli eſt plus peſante & moins commode à l'eſtomac.

Tandis qu'il tenoit ce diſcours éloquent, je penſai plus d'une fois éclatter de rire. Je gardai pourtant mon ſérieux. Je fis plus, j'entrai dans les ſentimens du Docteur, je blâmai l'uſage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureuſement pris goût à une boiſſon ſi pernicieuſe. Enſuite, comme je ne me ſentois pas encore bien deſaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet & après avoir bû à longs traits : Allons, Monſieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaiſante. Faiſons revoir dans votre maiſon ces anciens thermopoles que vous regrettez ſi fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entiere à ne

boire

boire jamais que de l'eau. Pour m'accoûtumer à cette boiſſon, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les ſoirs ; & pour tenir plus facilement ma promeſſe, je me couchai dans la réſolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le déſagrément que j'avois eu chez l'Epicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profeſſion & d'ordonner dès le lendemain des ſaignées & de l'eau chaude. Au ſortir d'une maiſon où je venois de voir un Poëte qui avoit la phrénéſie, je rencontrai dans la ruë une vieille femme qui m'aborda pour me demander ſi j'étois Mèdecin. Je lui répondis qu'oüi. Cela étant, reprit-elle, Seigneur Docteur, je vous ſupplie très-humblement de venir avec moi. Ma Niéce eſt malade depuis hier, & j'ignore quelle eſt ſa maladie. Je ſuivis la vieille, qui me conduiſit à ſa maiſon, & me fit entrer dans une chambre aſſez propre où je vis une perſonne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'obſerver. D'abord ſes traits me frappérent ; & après l'avoir enviſagée quelque momens, je reconnus à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'avanturiere qui avoit ſi bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parût point qu'elle me remît, ſoit qu'elle fût accablée de ſon mal, ſoit que mon habit de Mèdecin me rendît méconnoiſſable à ſes yeux. Je lui pris le bras, pour lui tâter le poulx, & j'apperçus ma bague à ſon doigt. Je fûs terriblement émû à la vûë d'un bien dont j'étois en droit de ſaiſir, & j'eûs grande

grande envie de faire un effort pour le reprendre, mais conſiderant que ces femmes ſe mettroient à crier, & que D. Raphaël, ou quelqu'autre défenſeur du beau ſexe pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valoit mieux diſſimuler, & conſulter là-deſſus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me preſſoit de lui apprendre de quel mal ſa niece étoit atteinte. Je ne fus pas aſſez ſot pour avoüer que je n'en ſçavois rien. Au contraire, je fis le capable; & copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne tranſpiroit point : qu'il falloit par conſéquent ſe hâter de la ſaigner, parce que la ſaignée étoit le ſubſtitut naturel de la tranſpiration; & j'ordonnai auſſi de l'eau chaude, pour faire les choſes ſuivant nos regles.

J'abrégeai ma viſite le plus qu'il me fût poſſible, & je courus chez le fils de Nunnez, que je rencontrai comme il ſortoit pour aller faire une commiſſion, dont ſon Maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle avanture, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fiſſe arrêter Camille par des gens de Juſtice. Hé! non, me répondit-il, vive Dieu! il peut bien t'en donner de garde. Ce ne ſeroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment pas à faire des reſtitutions. Souviens-toi de ta priſon d'Aſtorga; ton cheval, ton argent, juſqu'à ton habit : tout n'eſt-il pas de-

meuré entre leurs mains ? Il faut plûtôt nous ſervir de notre induſtrie pour ratraper ton diamant. Je me charge du ſoin de trouver quelque ruſe pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'Hôpital, où j'ai deux mots à dire au Pourvoyeur, de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point. Je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déja plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ſes cheveux, une mouſtache poſtiche lui couvroit la moitié du viſage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & il marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient comme lui l'air déterminé, des mouſtaches épaiſſes, avec de longues rapieres : Serviteur au Seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un Alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent des Archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre, ſur ma parole. J'embraſſai Fabrice, à ce diſcours, qui me faiſoit connoître le ſtratagême qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'expedient qu'il avoit imaginé. Je ſaluai auſſi les faux Archers. C'étoit trois Domeſtiques, & deux Garçons Barbiers de ſes amis, qu'il avoit engagez à faire ce perſonnage

ge. J'ordonnai qu'on apportât du vin, pour abreuver l'eſcoüade, & nous allâmes tous enſemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, & prenant les perſonnes qui étoient avec moi, pour des Lévriers de Juſtice, qui n'entroient pas dans cette maiſon ſans ſujet ; elle demeura fort effrayée : Raſſurez-vous, ma bonne mere lui dit Fabrice ; nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui ſera bientôt terminée, car nous ſommes des gens expéditifs. A ces mots, nous nous avançâmes & gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchoit devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau. Je m'approchai du lit ; & faiſant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoiſſez ce trop crédule Gil Blas, que vous avez trompé. Ah ! ſcélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir long-tems cherchée. Le Corrégidor a reçû ma plainte, & il a chargé cet Alguazil de vous arrêter. Allons, Monſieur l'Officier, dis-je à Fabrice, faites votre Charge. Il n'eſt pas beſoin, répondit-il en groſſiſſant ſa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante. Il y a dix ans qu'elle eſt marquée en lettres rouges ſur mes tablettes. Levez-vous, ma Princeſſe, ajoûta-t'il. Habillez-vous promptement. Je vais vous ſervir d'Ecuyer, &

vous conduire aux Priſons de cette Ville, ſi vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'appercevant que deux Archers à grandes mouſtaches ſe préparoient à la tirer de ſon lit par force, ſe mit d'elle même à ſon ſéant, joignit les mains d'une maniere ſuppliante : & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaſte mere à qui vous devez le jour. Je ſuis plus malheureuſe que coupable. Vous en ſerez convaincu ſi vous voulez entendre mon hiſtoire. Non Mademoiſelle Camille m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne ſçai que trop bien que vous excellez à faire des Romans : Hé bien, reprit-elle, puiſque vous ne me pe permettez pas de me juſtifier, je vais vour rendre vôtre diamant, & ne me perdez point. En parlant de cette ſorte, elle tira de ſon doigt ma bague, & me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne ſuffiſoit point, & que je voulois qu'on reſtituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'Hôtel garni. Oh ! pour vos ducats, Seigneur, repliqua-t'elle, ne me les demandez point. Le traître D. Raphaël, que je n'ai point vû depuis ce tems-là les emporta dès la nuit même. Hé ! petite mignone, dit alors Fabrice, n'y a-t'il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché. C'eſt aſſez

aſſez que vous ſoyez des complices de D. Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie paſſée. Vous devez bien avoir des choſes ſur la conſcience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en priſon faire une confeſſion générale. J'y veux mener auſſi, continua-t'il, cette bonne vieille ; je juge qu'elle ſçait une infinité d'hiſtoires curieuſes, que Monſieur le Corrégidor ne ſera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en uſage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'Alguazil & tantôt devant les Archers, tâchoit d'exciter leur compaſſion, Camille me prioit de la maniere du monde la plus touchante de la ſauver des mains de la Juſtice, c'étoit une choſe à voir que ce ſpectacle. Je feignis de me laiſſer fléchir : Monſieur l'Officier, dis-je au fils de Nunez, puiſque j'ai mon diamant, je me conſole du reſte. Je ne ſouhaite pas qu'on faſſe de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fy donc, répondit-il, vous avez de l'humanité. Vous ne ſeriez pas bon à être exempt. Il faut, pourſuivit-il, que je m'acquitte de ma Commiſſion. Il m'eſt expreſſément ordonné d'arrêter ces Infantes. Monſieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé ! de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma priere, & relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du préſent que ces Dames vont vous offrir. Oh !

c'eſt une autre affaire, repartit-il; voilà ce qui s'appelle une figure de Rhétorique bien placée. C'à voyons. Qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreilles d'un prix conſidérable. Oüi, mais interrompit-il bruſquement, ſi cela vient des Iſles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en aſſûrance, reprit-elle ; je vous les garentis fins. En même tems elle ſe fit apporter par la vieille une petite boête, d'où elle tira le collier & les pendans, qu'elle mit entre les mains de Monſieur l'Alguazil : Bien qu'il ne ſe connût guères mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui compoſoient les pendans ne fuſſent fines, auſſi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il après les avoir conſidérés attentivement, me paroiſſent de bon aloy ; & ſi l'on ajoûte à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement ſi avantageux pour vous. En prononçant ces dernieres paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice qui s'en tenant-là, peut-être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui ſe pût aiſément emporter, dit aux deux femmes : Adieu mes Dames, demeurez tranquiles. Je vais parler à Monſieur le Corrégidor, & vous rendre plus blanches que la neige. Nous ſçavons lui tourner les choſes comme il nous plaît;

& nous ne lui faiſons des rapports fidèlles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAPITRE V.

Suite de l'avanture de la bague retrouvée; Gil Blas abandonne la Medecine, & le ſejour de Valladolid.

APrès avoir éxecuté de cette maniere le projet de Fabrice, nous ſortîmes de chez Camille, en nous applaudiſſant d'un ſuccès qui ſurpaſſoit nôtre attente; car nous n'avions compté que ſur la bague. Nous emportions ſans façon tout le reſte. Bien loin de nous faire un ſcrupule d'avoir volé des Courtiſanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Meſſieurs, nous dit Fabrice, lorſque nous fûmes dans la ruë après avoir fait une ſi belle expédition, nous quitterons-nous ſans nous en réjoüir le verre à la main? Ce n'eſt pas mon ſentiment; & je ſuis d'avis que nous regagnions notre Cabaret, où nous paſſerons la nuit à nous rèjoüir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, & nous en partagerons l'argent en freres. Après quoi, chacun reprendra le chemin de ſa maiſon, & s'excuſera du mieux qu'il lui ſera poſſible auprès de ſon Maître. La penſée de Monſieur l'Al-

l'Alguazil nous parût très-judicieuſe. Nous retournâmes tous au Cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuſe pour avoir découché, & les autres ne ſe ſouciant guères d'être chaſſez de chez eux.

Nous fîmes aprêter un bon ſouper ; & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit, que de gayeté. Le repas fût aſſaiſonné de mille diſcours agréables. Fabrice, ſurtout, qui ſçavoit donner de l'enjouëment à la converſation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne ſçai combien de traits pleins de ſel Caſtillan, qui vaut bien le ſel Attique. Mais dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joye fût tout à coup troublée par un évenement imprévû & des plus déſagréables. Il entra dans la chambre où nous ſoupions, un homme aſſez bien fait, ſuivit de deux autres de très-mauvaiſe mine. Après ceux-là, trois autres parurent, & nous en comptâmes juſqu'à douze, qui ſurvinrent ainſi trois à trois. Ils portoient des carabines, avec des épées, & des bayonnettes. Nous vîmes bien que c'étoient des Archers de la Patroüille, & il ne nous fût pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de réſiſter ; mais ils nous enveloppérent en un inſtant, & nous tinrent en reſpect, tant par leur nombre, que par leurs armes à feu. Meſſieurs, nous dit le Commandant, d'un air railleur, je ſçai par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine avanturiere.

Certes

Certes, le trait eſt excellent, & mérite bien une récompenſe publique. Auſſi ne peut-elle vous échapper ; la juſtice qui vous deſtine dans ſon Palais un logement, ne manquera pas de payer un ſi bel effort de génie. Toutes les perſonnes à qui ce diſcours s'adreſſoit, en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, & ſentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inſpirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous juſtifier. Seigneur, dit-il nous n'avons pas eu une mauvaiſe intention, & par conſéquent on nous doit pardonner cette petite ſupercherie. Comment diable, répliqua le Commandant avec colere, vous appellez cela une petite ſupercherie ? Sçavez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'eſt pas permis de ſe rendre juſtice ſoi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, & des pendans d'oreilles ; & ce qui, ſans doute, eſt un cas pendable, c'eſt que pour faire ce vol, vous vous êtes traveſtis en Archers. Des miſérables ſe déguiſer en honnêtes gens, pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux, ſi l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorſqu'il nous eût fait comprendre que la choſe étoit encore plus ſérieuſe que nous ne l'avions penſé d'abord, nous nous jettâmes tous à ſes pieds, & le priâmes d'avoir pitié de notre jeuneſſe : mais nos prieres furent inutiles. De plus, ce qui eſt tout à fait extraordinaire, il rejetta la propoſition que nous fimes de lui aban-

abandonner le collier, les pendans & le flambeau. Il refuſa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il ſe montra inexorable. Il fit déſarmer mes compagnons & nous emmena tous enſemble aux priſons de la Ville. Comme on nous y conduiſoit, un des archers m'apprit que la vieille, qui demeuroit avec Camille, nous ayant ſoupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la Juſtice, elle nous avoit ſuivit juſqu'au cabaret : & que là ſes ſoupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la Patroüille pour ſe venger de nous.

On nous foüilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague avec le rubis des Iſles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laiſſa pas ſeulement les réaux que j'avois reçûs ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de Juſtice de Valladolid ſçavoient auſſi-bien faire leur charge que ceux d'Aſtorga, & que tous ces Meſſieurs avoient des manieres uniformes. Tandis qu'on me ſpolioit de mes bijoux & de mes eſpeces, l'Officier de la Patroüille qui étoit préſent, contoit notre avanture aux miniſtres de la ſpoliation. Le fait leur ſembla ſi grave, que la plûpart d'entr'eux nous trouvoient dignes du dernier ſupplice. Les autres moins ſévères, diſoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens

cens coups de foüet avec quelques années de ſervice ſur mer. En attendant la déciſion de Monſieur le Corrégidor, on nous enferma dans un cachot où nous nous couchâmes ſur la paille dont il étoit preſque auſſi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litiere aux chevaux. Nous aurions pû y demeurer long-tems & n'en ſortir que pour aller aux galeres, ſi dès le lendemain le Seigneur Manuël Ordonez n'eût entendu parler de notre affaire, & réſolu de tirer Fabrice de priſon. Ce qu'il ne pouvoit faire ſans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort eſtimé dans la Ville. Il n'épargna point les ſollicitations ; & tant par ſon crédit, que par celui de ſes amis, il obtint au bout de trois jours notre élargiſſement. Mais nous ne ſortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés ; le flambeau, le collier, les pendans, ma bague & le rubis, tout y reſta. Cela me fit ſouvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *Sic vos, non vobis.*

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le Docteur Sangrado me reçût bien : mon pauvre Gil Blas me dit-il, je n'ai ſçû que ce matin ta diſgrace. Je me préparois à ſolliciter fortement pour toi. Il faut te conſoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la Mèdecine. Je répondis que j'étois dans ce deſſein ; & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit ſi heureuſement prédit, qu'il

qu'il y eut bien de maladies. Des fiévres malignes commencerent à regner dans la Ville & dans les fauxbourgs. Tous les Médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulierement. Il ne ſe paſſoit point de jour que nous ne viſſions chacun huit ou dix malades. Ce qui ſuppoſe bien de l'eau bûë & du ſang répandu. Mais je ne ſçai comment cela ſe faiſoit: ils mouroient tous, ſoit que nous les traitaſſions d'une maniere propre à cela, ſoit que leurs maladies fuſſent incurables. Nous faiſions rarement trois viſites à un même malade. Dès la ſeconde, nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune Médecin qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des évenemens funeſtes qu'on pouvoit m'imputer. Monſieur, dis-je un ſoir, au Docteur Sangrado j'atteſte ici le Ciel que je ſuis éxactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaiſir à mourir pour décréditer notre Médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me repondit-il, je pourrois te dire à peu prés la même choſe. Je n'ai pas ſouvent la ſatisfaction de guérir les perſonnes qui tombent entre mes mains; & ſi je n'étois pas auſſi ſûr de mes principes que je le ſuis, je croirois mes remedes contraires à preſque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez

croire

croire, Monſieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curioſité des préparations chymiques à nos malades. Eſſayons le Kermés. Le pis qu'il en puiſſe arriver, c'eſt qu'il produiſe le même effet que notre eau chaude & nos ſaignées. Je ferois volontiers cet eſſai, repliqua-t-il, ſi cela ne tiroit pas à conſéquence, mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente ſaignée & l'uſage de la boiſſon : veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage ? Oh vous avez raiſon, lui repartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laiſſez déſabuſer. Ils vous perdroient de réputation. Périſſent plûtôt le peuple, la Nobleſſe & le Clergé. Allons donc toujours notre train. Après-tout, nos confreres, malgré l'averſion qu'ils ont pour la ſaignée, ne ſçavent pas faire de plus grands miracles que nous ; & je crois que leurs drogues valent bien nos ſpécifiques.

Nous continuâmes à travailler ſur nouveaux frais, & nous y procédâmes de maniere qu'en moins de ſix ſemaines nous fimes autant de veuves & d'orphelins que le ſiége de Troye. Il ſembloit que la peſte fut dans Valladolid, tant on y faiſoit de funerailles. Il venoit tous les jours au logis quelque pere nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de ſon neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les peres s'étoient mal trou-

vés de nos remedes, ils ne paroiſſoient point chez nous. Les maris étoient auſſi fort diſcrets: ils ne nous chicannoient point ſur le perte de leurs femmes. Mais les perſonnes affligées dont il nous falloit eſſuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans aſſaſſins. Ils ne menageoient point les termes. J'étois émû de leurs épithetes; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de ſang froid. J'aurois pû comme lui m'accoûtumer aux injures, ſi le Ciel, pour ôter ſans doute aux malades de Valladolid un de leurs fleaux, n'eût fait naître une occaſion de me dégoûter de la Mèdecine, que je pratiquois avec ſi peu de ſuccès. C'eſt de quoi je vais faire un détail fidèle, dût le Lecteur en rire à mes dépens.

Il y avoit dans notre voiſinage un jeu de paûme où les fainéans de la Ville s'aſſembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profeſſion qui s'érigent en maîtres & décident les differens dans les tripots. Il étoit de Biſcaye & ſe faiſoit appeller Don Rodrigue de Mondragon. Il paroiſſoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais ſec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête & ſembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épaté lui tomboit ſur une mouſtache rouſſe, qui s'élevoit en croc juſqu'à la temple. Il avoit la parole ſi rude & ſi bruſque qu'il n'avoit qu'à parler, pour inſpirer de l'effroi. Ce

caſſeur

caſſeur de raquettes s'étoit rendu le tyran du jeu de paûme. Il jugeoit imperieuſement les conteſtations qui ſurvenoient entre les joüeurs, & il ne falloit pas qu'on appellât de ſes jugemens, à moins que l'appellant ne voulut ſe réſoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de repréſenter le Seigneur D. Rodrigue, que le Don qu'il mettoit à la tête de ſon nom, n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impreſſion ſur la maîtreſſe du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, aſſez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas aſſurément par ſa beauté ; ce fut donc par ce je ne ſçai quoi qu'on ne ſçauroit dire. Quoi qu'il en ſoit, elle eut du goût pour lui & forma le deſſein de l'épouſer ; mais dans le tems qu'elle ſe préparoit à conſommer cette affaire, elle tomba malade & malheureuſement pour elle je devins ſon Médecin. Quand ſa maladie n'auroit pas été une fiévre maligne, mes remedes ſuffiſoient pour la rendre dangereuſe. Au bout de quatre jours, je remplis de deüil le tripot. La paûmiere alla où j'envoyois tous mes malades, & ſes parens s'emparerent de ſon bien. D. Rodrigue au déſeſpoir d'avoir perdu ſa maîtreſſe, ou plûtôt l'eſpérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne ſe contenta pas de jetter feu & flammes contre moi, il jura qu'il me paſſeroit ſon épée au travers du corps, & m'exterminеroit à la premiere vûë. Un voiſin charitable m'avertit

de ce ſerment, & la connoiſſance que j'avois de Mondragon, bien loin de me faire mépriſer cet avis, me remplit de trouble & de frayeur. Je n'oſois ſortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, & je m'imaginois ſans ceſſe le voir entrer dans notre maiſon d'un air furieux. Je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la Médecine, & je ne ſongeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, & après avoir dit adieu à mon maître qui ne pût me retenir, je ſortis de la ville à la pointe du jour, non ſans craindre de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

CHAPITRE VI.

Quelle route il prit en ſortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin.

JE marchois fort vîte & regardois de tems en tems derriere moi, pour voir ſi ce redoutable Biſcayen ne ſuivoit point mes pas. J'avois l'imagination ſi remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buiſſons. Je ſentois à tous momens mon cœur treſſaillir d'effroi. Je me raſſurai pourtant après avoir fait une bonne lieuë & je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me propoſois d'aller. Je quittois ſans peine le ſéjour de Valladolid ; tout mon regret

regret étoit de me ſéparer de Fabrice, mon cher Pylade à qui je n'avois pû même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la Médecine ; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laiſſai pas de compter avec plaiſir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fut le ſalaire de mes aſſaſſinats. Je reſſemblois aux femmes qui ceſſent d'être libertines, mais qui gardent toûjours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux, à peu près, la valeur de cinq ducats. C'étoit là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid où je ne doutois point que je ne trouvaſſe quelque bonne condition. D'ailleurs, je ſouhaitois paſſionnément d'être dans cette ſuperbe ville qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappellois tout ce que j'en avois oüi dire, & que je joüiſſois par avance des plaiſirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit ſur mes pas, & qui chantoit à plein gozier. Il avoit ſur le dos un ſac de cuir, une guittarre penduë au col, & il portoit une aſſez longue épée. Il alloit ſi bon train qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons Barbiers avec qui j'avois été en priſon pour l'avanture de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous euſſions changé d'habit, & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément ſur un grand chemin. Si je lui té-

moignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de ſon côté ſentir une extrême joye de me revoir. Je lui contai pourquoi j'avois abandonné Valladolid, & lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec ſon maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'euſſe voulu, ajoûta-t'il demeurer plus long-tems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car, ſans vanité, j'oſe dire qu'il n'eſt point de Barbier en Eſpagne, qui ſçache mieux que moi raſer à poil & à contrepoil, & mettre une mouſtache en papillotes. Mais je n'ai pû réſiſter davantage au violent deſir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entieres que je ſuis ſorti. Je veux reſpirer un peu l'air natal, & ſçavoir dans quelle ſituation ſont mes parens. Je ſerai chez eux après demain ; puiſque l'endroit qu'ils habitent & qu'on appelle Olmédo, eſt un gros village en deça de Ségovie.

Je réſolus d'accompagner ce Barbier juſques chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choſes indifférentes en pourſuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur & avoit l'eſprit agréable. Au bout d'une heure de converſation, il me demanda ſi je me ſentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la premiere hôtellerie. En attendant que nous y arrivions,

arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pauſe. J'ai dans mon ſac de quoi déjeûner. Quand je voyage, j'ai toujours ſoin de porter des proviſions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles. Je ne veux rien de ſuperflu. Je ne mets dans mon ſac que des munitions de bouche avec mes raſoirs, & une ſavonnette. Je n'ai beſoin que de cela. Je loüai ſa prudence & conſentis de bon cœur à la pauſe qu'il me propoſoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous aſſeoir ſur l'herbe. Là, mon garçon Barbier étala ſes vivres, qui conſiſtoient dans cinq ou ſix oignons avec quelques morceaux de pain & de fromage, mais ce qu'il produiſit comme la meilleure piéce du ſac, fut un petit outre rempli, diſoit-il, d'un vin délicat & friand. Quoique les mets ne fuſſent pas bien ſavoureux, la faim qui nous preſſoit l'un & l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais ; & nous vuidâmes auſſi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il ſe ſeroit fort bien paſſé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gayeté. Le Barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des avantures très particulieres, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crûs ne pouvoir rien refuſer à un homme qui m'avoit ſi bien régalé. Je lui donnai la ſatisfaction

tion qu'il demandoit. Enſuite, je lui dis que pour reconnoître ma complaiſance, il falloit qu'il me contât auſſi l'hiſtoire de ſa vie. Oh! pour mon hiſtoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guère d'être entenduë. Elle ne contient que des faits fort ſimples. Néanmoins, ajoûta-t'il puiſque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle eſt. En même tems, il en fit le récit, à peu près de cette ſorte.

CHAPITRE VII.

Hiſtoire du Garçon Barbier.

FErnand Perès de la Fuente mon grand-pere (je prends la choſe de loin) après avoir été pendant cinquante ans Barbier du village d'Olmédo, mourut, & laiſſa quatre fils. L'aîné nommé Nicolas, s'empara de la boutique, & lui ſucceda dans ſa profeſſion. Bertrand, le puîné, ſe mettant le commerce en tête, devint marchand Mercier, & Thomas qui étoit le troiſiéme ſe fit Maître d'Ecole. Pour le quatriéme, qu'on appelloit Pedro, comme il ſe ſentoit né pour les belles Lettres, il vendit une petite piece de terre, qu'il avoit euë pour ſon partage, & alla demeurer à Madrid, où il eſperoit qu'un jour il ſe feroit diſtinguer par ſon ſçavoir & par ſon eſprit. Ses trois autres freres ne ſe ſéparérent point. Ils s'établirent à Ol-

à Olmédo, en ſe mariant avec des filles de Laboureurs, qui leur apportérent en mariage peu de bien, mais en récompenſe une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mere, femme du Barbier, en mit au monde ſix pour ſa part dans les cinq premieres années de ſon mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon pere m'apprit de très-bonne heure à raſer; & lorſqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce ſac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit: Va Diego, tu es en état préſentement de gagner ta vie; va courir le païs. Tu as beſoin de voyager pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Eſpagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embraſſa de bonne amitié & me pouſſa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere, qui avoit moins de rudeſſe dans ſes mœurs, elle parut plus ſenſible à mon départ. Elle laiſſa couler quelques larmes & me gliſſa même dans la main un ducat à la dérobée. Je ſortis donc ainſi d'Olmédo & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour viſiter mon ſac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans, & de connoître préciſement ce que je poſſedois. J'y trouvai une trouſſe où étoient deux raſoirs qui ſem-

ſembloient avoir raſé dix générations, tant ils étoient uſés, avec une bandelette de cuir pour les repaſſer & un morceau de ſavon. Outre cela, une chemiſe de chanvre toute-neuve, une vieille paire de ſouliers de mon pere, & ce qui me réjoüit plus que tout le reſte, une vingtaine de réaux enveloppez dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là que Maître Nicolas le Barbier comptoit beaucoup ſur mon ſçavoir faire, puiſqu'il me laiſſoit partir avec ſi peu de choſe. Cependant la poſſeſſion d'un ducat & de vingt réaux ne manqua pas d'ébloüir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuiſables, & tranſporté de joye, je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapiere, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarraſſoit dans mes jambes.

J'arrivai ſur le ſoir au village d'Ataquinès avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie, & comme ſi j'euſſe été en état de faire de la dépenſe, je demandai d'un ton haut à ſouper. L'hôte me conſidéra quelque tems & voïant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux : C'à, mon Gentilhomme, vous ſerez ſatisfait. On va vous traiter comme un Prince. En parlant de cette ſorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité, que s'il eut été de lièvre

lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit ſi bon, diſoit-il, que le Roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'apperçûs pourtant que c'étoit du vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il falloit enſuite, pour achever d'être traité comme un Prince, que je couchaſſe dans un lit plus propre à cauſer l'inſomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit & ſi court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas & lit de plume, qu'une ſimple paillaſſe piquée & couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchiſſage, avoit ſervi peut-être à cent voïageurs. Néanmoins dans ce lit, que je viens de repréſenter, l'eſtomac plein du civé & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeuneſſe & à mon temperament, je dormis d'un profond ſommeil & paſſai la nuit ſans indigeſtion.

Le jour ſuivant, lorſque j'eus dejeuné & bien payé la bonne chere qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traitte à Ségovie. Je n'y fus pas ſi-tôt que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien ; mais je n'y demeurai que ſix mois ; un garçon Barbier avec qui j'avois fait connoiſſance, & qui vouloit aller à Madrid me débaucha, & je partis pour cette Ville avec lui. Je me plaçai là ſans peine ſur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique

boutique des plus achalandées. Il eſt vrai qu'elle étoit auprès de l'Egliſe de ſainte Croix, & que la proximité *du Theâtre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maitre, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions preſque ſuffire à ſervir les hommes qui venoient s'y faire raſer. J'en voyois de toutes ſortes de conditions ; mais entr'autres des Comédiens & des Auteurs. Un jour deux perſonnages de cette derniere eſpèce s'y trouverent enſemble. Ils commencerent à s'entrenir des Poëtes & des Poëſies du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leurs diſcours que je ne l'avois été : Don Juan de Zavaleta, diſoit l'un, eſt un Auteur ſur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'eſt un eſprit froid, un homme ſans imagination. Sa derniére piéce l'a furieuſement décrié. Et Luis Velez de Guevara, diſoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ? a-t-on jamais rien vû de plus miſérable ? Ils nommerent encore je ne ſçai combien d'autres Poëtes dont j'ai oublié les noms ; je me ſouviens ſeulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oüi, dit l'un, Don Pedro de la Fuente eſt un Auteur excellent. Il y a dans ſes livres une fine plaiſanterie meſlée d'érudition, qui les rends piquans & pleins de ſel. Je ne ſuis pas ſurpris s'il eſt eſtimé de la Cour & de

de la Ville, & ſi pluſieurs Grands lui font des penſions. Il y a déja bien des années, dit l'autre, qu'il joüit d'un aſſez gros revenu. Il a ſa nourriture & ſon logement chez le Duc de Medina Celi. Il ne fait point de depenſe. Il doit être fort bien dans ſes affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces Poëtes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faiſoit du bruit à Madrid par ſes ouvrages. Quelques perſonnes en paſſant par Olmedo, nous l'avoient dit; mais comme il negligeoit de nous donner de ſes nouvelles & qu'il paroiſſoit fort détaché de nous, de notre côté, nous vivions dans une très-grande indifference pour lui. Bon ſang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle paſſe & que je ſçus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une choſe m'embarraſſoit: les Auteurs l'avoient appellé Don Pedro. Ce Don me fit quelque peine & je craignis que ce ne fût un autre Poëte que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crûs qu'il pouvoit être devenu noble ainſi que bel eſprit, & je réſolus de le voir. Pour cet effet, avec la permiſſion de mon maître, je m'ajuſtai un matin le mieux que je pus & je ſortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par ſon génie. Les Barbiers ne ſont pas les gens du monde les moins ſuſceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion

de moi, & marchant d'un air préſomptueux, je me fis enſeigner l'Hôtel du Duc de Medina Celi. Je me préſentai à la porte & dis que je ſouhaitois de parler au Seigneur D. Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit eſcalier & me répondit : Montez par-là, puis frappez à la premiere porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me diſoit : je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai ſi c'étoit-là que logeoit le Seigneur Don Pedro de la Fuente. Oüi, me répondit-il ; mais vous ne ſçauriez lui parler préſentement. Je ſerois bien-aiſe, lui dis-je de l'entretenir. Je viens lui apprendre des nouvelles de ſa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape, à lui dire, je ne vous introduirois pas dans ſa chambre en ce moment. Il compoſe, & lorſqu'il travaille, il faut bien ſe garder de le diſtraire de ſon ouvrage. Il ne ſera viſible que ſur le midi. Allez faire un tour & revenez dans ce tems-là.

Je ſortis & me promenai toute la matinée dans la Ville, en ſongeant ſans ceſſe à la réception que mon oncle me feroit. Je crois, diſois-je, qu'il ſera ravi de me voir. Je jugeois de ſes ſentimens par les miens & je me préparois à une reconnoiſſance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit ſon valet. Mon maître va bientôt ſortir. Attendez ici un inſtant. Je vais vous annoncer.

annoncer. A ces mots, il me laiſſa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de ſon maître, dont le viſage me frappa d'abord par un air de famille. Il me ſembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils ſe reſſembloient tous deux. Je le ſaluai avec un profond reſpect & lui dis que j'étois fils de Maître Nicolas de la Fuente Barbier d'Olmedo : je lui appris auſſi que j'exerçois à Madrid depuis trois ſemaines le métier de mon pere en qualité de garçon, & que j'avois deſſein de faire le tour de l'Eſpagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'apperçûs que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me deſavouëroit pour ſon neveu, ou s'il ſe dèferoit adroitement de moi. Il choiſit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant & me dit : Hé bien, mon ami, comment ſe portent ton pere & tes oncles? Dans quel état ſont leurs affaires? Je commençai là deſſus à lui repréſenter la propagation copieuſe de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles & femelles, & je compris dans cette liſte juſqu'à leurs parains & leurs maraines. Il ne parut pas s'intéreſſer infiniment à ce détail, & venant à ſes fins : Diego, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le païs pour te rendre parfait dans ton art; & je te conſeille de ne point t'arrêter plus longtems à Madrid. C'eſt un ſéjour pernicieux pour la jeuneſſe. Tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres Villes

du Royaume. Les mœurs n'y ſont pas ſi corrompuës. Va-t'en, pourſuivit-il; & quand tu ſeras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une piſtole, pour t'aider à faire le tour de l'Eſpagne. En diſant ces paroles, il me mit doucement hors de ſa chambre & me renvoya.

Je n'eus pas l'eſprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique & rendis compte à mon maître de la viſite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Don Pedro, & il me dit: Je ne ſuis pas du ſentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le païs, il devoit plûtôt ce me ſemble, vous engager à demeurer dans cette Ville. Il voit tant de perſonnes de qualité. Il peut aiſément vous placer dans une grande maiſon, & vous mettre en état de faire peu à peu une groſſe fortune. Frappé de ce diſcours qui me préſentoit de flateuſes images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, & je lui propoſai d'employer ſon crédit pour me faire entrer chez quelque Seigneur de la Cour. Mais la propoſition ne fut pas de ſon goût. Un homme vain qui entroit librement chez les grands & mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aiſe, pendant qu'il ſeroit à la table des Maitres, qu'on vît ſon neveu à la table des valets. Le petit Diego auroit fait rougir le Seigneur Don pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même très-rudement.

ment. Comment, petit libertin, me dit-il, d'une air furieux, tu veux quitter ta profeſſion ! Va je t'abandonne aux gens qui te donnent de ſi pernicieux conſeils. Sors de mon appartement & n'y remets jamais le pied. Autrement je te ferai châtier comme tu le merites. Je fus bien étourdi de ces paroles & plus encore du ton ſur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel j'eſſuyai bientôt mes pleurs. Je paſſai même de la douleur à l'indignation & je reſolus de laiſſer-là ce mauvais parent dont je m'étois bien paſſé juſqu'à ce jour.

Je ne penſai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je raſois toute la journée, & le ſoir, pour donner quelque récréation à mon eſprit, j'apprenois à joüer de la guittarre. J'avois pour maître de cet inſtrument un vieux *Senor Eſcudero* à qui je faiſois la barbe. Il me montroit auſſi la muſique qu'il ſçavoit parfaitement. Il eſt vrai qu'il avoit été Chantre autrefois dans une Cathédrale. Il ſe nommoit Marcos de Obregon. C'étoit un homme ſage, qui avoit autant d'eſprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme ſi j'euſſe été ſon fils. Il ſervoit d'écuyer à la femme d'un Médecin qui demeuroit à trente pas de notre maiſon. Je l'allois voir ſur la fin du jour, auſſitôt que j'avois quitté l'ouvrage, & nous faiſions tous deux aſſis ſur le ſeüil de la porte,

du Royaume. Les mœurs n'y ſont pas ſi corrompuës. Va-t'en, pourſuivit-il; & quand tu ſeras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une piſtole, pour t'aider à faire le tour de l'Eſpagne. En diſant ces paroles, il me mit doucement hors de ſa chambre & me renvoya.

Je n'eus pas l'eſprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique & rendis compte à mon maître de la viſite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Don Pedro, & il me dit: Je ne ſuis pas du ſentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le païs, il devoit plûtôt ce me ſemble, vous engager à demeurer dans cette Ville. Il voit tant de perſonnes de qualité. Il peut aiſément vous placer dans une grande maiſon, & vous mettre en état de faire peu à peu une groſſe fortune. Frappé de ce diſcours qui me préſentoit de flateuſes images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, & je lui propoſai d'employer ſon crédit pour me faire entrer chez quelque Seigneur de la Cour. Mais la propoſition ne fut pas de ſon goût. Un homme vain qui entroit librement chez les grands & mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aiſe, pendant qu'il ſeroit à la table des Maitres, qu'on vît ſon neveu à la table des valets. Le petit Diego auroit fait rougir le Seigneur Don pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même très-rudement.

ment. Comment, petit libertin, me dit-il, d'une air furieux, tu veux quitter ta profeſſion ! Va je t'abandonne aux gens qui te donnent de ſi pernicieux conſeils. Sors de mon appartement & n'y remets jamais le pied. Autrement je te ferai châtier comme tu le merites. Je fus bien étourdi de ces paroles & plus encore du ton ſur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel j'eſſuyai bientôt mes pleurs. Je paſſai même de la douleur à l'indignation & je reſolus de laiſſer-là ce mauvais parent dont je m'étois bien paſſé juſqu'à ce jour.

Je ne penſai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je raſois toute la journée, & le ſoir, pour donner quelque récréation à mon eſprit, j'apprenois à joüer de la guittarre. J'avois pour maître de cet inſtrument un vieux *Senor Eſcudero* à qui je faiſois la barbe. Il me montroit auſſi la muſique qu'il ſçavoit parfaitement. Il eſt vrai qu'il avoit été Chantre autrefois dans une Cathédrale. Il ſe nommoit Marcos de Obregon. C'etoit un homme ſage, qui avoit autant d'eſprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme ſi j'euſſe été ſon fils. Il ſervoit d'écuyer à la femme d'un Médecin qui demeuroit à trente pas de notre maiſon. Je l'allois voir ſur la fin du jour, auſſitôt que j'avois quitté l'ouvrage, & nous faiſions tous deux aſſis ſur le ſeüil de la porte,

un petit concert qui ne déplaiſoit pas au voiſinage. Ce n'eſt pas que nous euſſions des voix fort agréables ; mais en raclant le boyau nous chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie, & cela ſuffiſoit pour donner du plaiſir aux perſonnes qui nous écoutoient. Nous divertiſſions particulierement Dona Mergelina femme du Medecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui ſe trouvoient le plus de ſon goût... Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertiſſement. C'étoit un homme qui, bien qu'Eſpagnol & déja vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs ſa profeſſion l'occupoit tout entier ; & comme il revenoit le ſoir fatigué d'avoir été chez ſes malades, il ſe couchoit de très-bonne heure, ſans s'inquiéter de l'attention que la femmme donnoit à nos concerts. Peut-être auſſi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuſes impreſſions. Il faut ajoûter à cela qu'il ne penſoit pas avoir le moindre ſujet de crainte, Mergeline étant une Dame jeune & belle à la vérité, mais d'une vertu ſi ſauvage, qu'elle ne pouvoit ſouffrir les regards des hommes : il ne lui faiſoit donc point un crime d'un paſſe-tems qui lui paroiſſoit innocent & honnête, & il nous laiſſoit chanter tant qu'il nous plaiſoit.

Un ſoir comme j'arrivois à la porte du Medecin, dans l'intention de me rejoüir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil Ecuyer qui m'attendoit.

tendoit. Il me prit par la main & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems, il m'entraîna dans une ruë détournée, où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diego, mon fils, me dit-il d'un air triſte, j'ai quelque choſe de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un & l'autre de nous amuſer tous les ſoirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai ſans doute beaucoup d'amitié pour vous. Je ſuis bien aiſe de vous avoir montré à joüer de la guitarre & à chanter ; mais ſi j'avois prévû le malheur qui nous menace, vive Dieu, j'aurois choiſi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce diſcours m'effraya. Je priai l'Ecuyer de s'expliquer plus clairement & de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril, & je n'avois pas encore fait mon tour d'Eſpagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il eſt néceſſaire que vous ſçachiez pour bien comprendre tout le danger où nous ſommes.

Lorſque j'entrai, pourſuivit-il, au ſervice du Médecin, & il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant ſa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtreſſe, C'eſt cette Dame que vous devez accompagner par tout. J'admirai Dona Mergelina. Je la trouvai merveilleuſement belle, faite à peindre, & je fus particulierement charmé de l'air agréable qu'elle a dans ſon port. Seigneur, ré-

répondis-je au Médecin, je ſuis trop heureux d'avoir à ſervir une Dame ſi charmante. Ma réponſe déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton bruſque ; *Voyez donc celui-là. Il s'émancipe vrayement. Oh je n'aime point qu'on me diſe des douceurs, moi.* Ces paroles ſorties d'une ſi belle bouche me ſurprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler ruſtiques & groſſières avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la perſonne de ma Maîtreſſe. Pour ſon mari, il y étoit accoûtumé, & s'applaudiſſant même d'avoir une épouſe d'un ſi rare caractere : Marcos, me dit-il, ma femme eſt un prodige de vertu. Enſuite, comme il s'apperçut qu'elle ſe couvroit de ſa mante & ſe diſpoſoit à ſortir pour aller entendre la Meſſe, il me dit de la mener à l'Egliſe. Nous ne fûmes pas plûtôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'eſt pas extraordinaire, des hommes, qui frappez du bon air de Dona Mergelina, lui dirent en paſſant des choſes flateuſes. Elle leur répondoit ; mais vous ne ſçauriez vous imaginer juſqu'à quel point ſes réponſes étoient ſottes & ridicules. Ils en demeuroient tous étonnés, & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la loüât. Hé, Madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux diſcours qui vous ſont adreſſez. Il vaut mieux garder le ſilence, que de parler avec aigreur. Non non, me repartit-elle, je veux apprendre à ces inſolens, que je ne ſuis point

point femme à ſouffrir qu'on me manque de reſpect. Enfin, il lui échapa tant d'impertinences, que je ne pûs m'empêcher de lui dire tout ce que je penſois au hazard de lui déplaire. Je lui repreſentai avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fût poſſible, qu'elle faiſoit tort à la nature & gâtoit mille bonnes qualités par ſon humeur ſauvage : qu'une femme douce & polie pouvoit ſe faire aimer ſans le ſecours de la beauté ; au lieu qu'une belle perſonne ſans la douceur & la politeſſe devenoit un objet de mépris. J'ajoûtai à ces raiſonnemens je ne ſçai combien d'autres ſemblables, qui avoient tous pour but la correction de ſes mœurs. Après avoir bien moraliſé, je craignois que ma franchiſe n'excitât la colere de ma maîtreſſe & ne m'attirât quelque déſagréable repartie ; néanmoins elle ne ſe révolta point contre ma remontrance, elle ſe contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit ſottement envie de lui faire les jours ſeivans.

Je me laſſai de l'avertir en vain de ſes défauts, & je l'abandonnai à la férocité de ſon naturel. Cependant, le croirez-vous ? cet eſprit farouche : cette orgueïlleuſe femme eſt depuis deux mois entierement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde & des manieres très-agréables. Ce n'eſt plus cette meme Mergeline qui ne répondoit que des ſottiſes aux hommes qui lui tenoient des diſcours obligeans. Elle eſt devenuë ſenſible

aux

aux loüanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui diſe qu'elle eſt belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flateries lui plaiſent. Elle eſt préſentement comme une autre femme. Ce changement eſt à peine concevable; & ce qui doit encore vous étonner davantage, c'eſt d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un ſi grand miracle. Oui, mon cher Diego, continua l'Ecuyer, c'eſt vous qui avez ainſi métamorphoſé Dona Mergelina. Vous avez fait une brebis de cette tigreſſe. En un mot, vous vous êtes attiré ſon attention. Je m'en ſuis aperçû plus d'une fois, & je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçû pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, la triſte nouvelle que j'avois à vous annoncer, & la facheuſe conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un ſi grand ſujet d'affliction pour nous; ni que ce ſoit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie Dame. Ah Diego, repliqua-t-il, vous raiſonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appas: vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaiſir, & moi j'enviſage tous les déſagrémens qui le ſuivent. Tout éclatte à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la paſſion de Mergeline, qui perdant peut-être toute retenuë, laiſſera voir ſa foibleſſe au Docteur Oroloſo ſon mari; & ce mari qui ſe montre aujourd'hui ſi complaiſant

plaiſant, parceq'uil ne croit pas avoir ſujet d'être jaloux, deviendra furieux, ſe vangera d'elle & pourra nous faire à vous & à moi un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, Seigneur Marcos je me rends à vos raiſons & m'abandonne à vos conſeils. Preſcrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout ſiniſtre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Ceſſez de paroître devant ma maîtreſſe. Quand elle ne vous verra plus elle reprendra ſa tranquilité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver & nous jouërons là de la guittarre ſans péril. J'y conſens, lui dis-je, & je vous promets de ne plus remettre le pied chez vous : effectivement, je réſolus de ne plus aller chanter à la porte du Médecin & de me tenir déſormais renfermé dans ma boutique, puiſque j'étois un homme ſi dangereux à voir.

Cependant le bon Ecuyer Marcos, avec toute ſa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Dona Mergelina, produiſoit un effet tout contraire. La Dame, dès la ſeconde nuit, ne m'entendant point chanter. lui demanda pourquoi nous avions diſcontinué nos concerts, & pour quelle raiſon elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois ſi occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaiſirs. Elle parut ſe contenter de cette excuſe, & pendant trois autres jours encore elle ſoutint mon abſence avec aſſez de fermeté, mais

mais au bout de ce tems-là, elle perdit patience & dit à ſon Ecuyer : Vous me trompez, Marcos. Diego n'a ceſſé ſans ſujet de venir ici. Il y a là-deſſous un myſtere que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puiſque vous ſouhaitez de ſçavoir les choſes, je vous dirai qu'il lui eſt ſouvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table deſſervie. Il n'oſe plus s'expoſer à ſe coucher ſans ſouper. Comment ſans ſouper, s'écria-t-elle avec chagrin ! que ne m'avez-vous dit cela plûtôt ? ſe coucher ſans ſouper ! Ah le pauvre enfant ! allez le voir tout à l'heure, & qu'il revienne dès ce ſoir. Il ne s'en retournera plus ſans manger. Il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je, lui dit l'Ecuyer, en feignant d'être ſurpris de ce diſcours ? quel changement, ô Ciel ! Eſt-ce vous, Madame, qui me tenez ce langage ? Hé depuis quand êtes-vous ſi pitoyable & ſi ſenſible ? Depuis répondit-elle bruſquement, depuis que vous demeurez dans cette maiſon, ou plûtôt depuis que vous avez condamné mes manieres dédaigneuſes, & que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudeſſe de mes mœurs. Mais Helas, ajouta-t'elle en s'attendriſſant, j'ai paſſé de l'une à l'autre extremité. D'altiere & d'inſenſible que j'étois, je ſuis devenuë trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diego, ſans

que

que je puiſſe m'en deffendre ; & ſon abſence, bien loin d'affoiblir mon amour, ſemble lui donner de nouvelles forces. Eſt-il poſſible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'eſt ni beau, ni bien-fait, ſoit l'objet d'une paſſion ſi forte ! Je vous pardonnerois vos ſentimens, s'ils vous avoient été inſpirés par quelque Cavalier d'un mérite brillant . . . Ah Marcos, interrompit Mergeline, je ne reſſemble donc point aux autres perſonnes de mon ſexe, ou bien, malgré votre longue expérience, vous ne les connoiſſez guère, ſi vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent ſans délibération. L'amour eſt un déreglement d'eſprit qui nous entraîne vers un objet & nous y attache malgré nous. C'eſt une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Ceſſez donc de me repreſenter que Diego n'eſt pas digne de ma tendreſſe. Il ſuffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vûë & qu'il ne poſſede peut-être pas. Vous avez beau me dire que ſes traits & ſa taille ne méritent pas la moindre attention ; il me paroît fait à ravir & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche & il jouë, ce me ſemble, de la guitarre avec une grace toute particuliere. Mais, Madame, repliqua Marcos, ſongez-vous à ce qu'eſt Diego. La baſſeſſe de ſa condition . . . Je ne ſuis guère plus que lui, interrompit-elle en-

core & quand même je ſerois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le réſultat de cet entretien fut que l'Ecuyer jugeant qu'il ne gagneroit rien alors ſur l'eſprit de ſa maîtreſſe, ceſſa de combattre ſon entêtement comme un adroit Pilote cede à la tempête qui l'écarte du port où il s'eſt propoſé d'alier. Il fit plus, pour ſatisfaire la patrone, il me vint chercher, me prit à part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit paſſé entre elle & lui : Vous voyez, Diego, me dit-il, que nous ne ſçaurions nous diſpenſer de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut abſolument, mon ami, que cette Dame vous revoye, autrement elle pourroit faire quelque folie qui nuiroit plus que toute autre choſe à ſa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui ſur la fin du jour avec ma guitarre : qu'il pouvoit alier porter cette agréable nouvelle à ſa maîtreſſe. Il n'y manqua pas, & ce fut pour cette amante paſſionnée un grand ſujet de raviſſement d'apprendre qu'elle auroit ce ſoir-là le plaiſir de me voir & de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident aſſez déſagréable ne la fruſtrât de cette eſpérance. Je ne pus ſortir de chez mon maître avant la nuit, qui, pour mes péchez, ſe trouva très-obſcure. Je marchois à tâtons dans la ruë, & j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin, lorſ-

lorſque d'une fenêtre on me coëffa d'une caſſolette qui ne chatoüilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajuſté. Dans cette ſituation, je ne ſçavois à quoi me reſoudre : de retourner ſur mes pas, quelle ſcène pour mes camarades ! C'étoit me livrer à toutes les mauvaiſes plaiſanteries du monde. D'aller auſſi chez Mergeline dans le bel état où j'étois, cela me faiſoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maiſon du Médecin. Je rencontrai à la porte le vieil Ecuyer qui m'attendoit. Il me dit que le Docteur Oloroſo venoit de ſe coucher, & que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits. En même tems je lui contai ma diſgrace. Il y parut ſenſible, & me fit entrer dans une ſalle où étoit ſa maîtreſſe. D'abord que cette Dame ſçut mon avanture, & me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que ſi les plus grands malheurs me fuſſent arrivez ; puis apoſtrophant la perſonne qui m'avoit accomodé de cette maniere, elle lui donna mille malédictions. Hé, Madame, lui dit Marcos, moderez vos tranſports. Conſiderez que cet évenement eſt un pur effet du hazard. Il n'en faut point avoir un reſſentiment ſi vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je reſſente vivement l'offenſe qu'on a fait à ce petit agneau, à cette colombe ſans fiel, qui ne ſe plaint pas ſeulement de l'outrage qu'il a re-

çû ? Ah que ne ſuis-je homme en ce moment pour le venger !

Elle dit une infinité d'autres choſes encore qui marquoient bien l'excès de ſon amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ſes actions; car tandis que Marcos s'occupoit à m'eſſuyer avec une ſerviette, elle courut dans ſa chambre, & en aporta une boëte remplie de toutes ſortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes & en parfuma mes habits. Après quoi, elle répandit deſſus des eſſences abondamment. La fumigation & l'aſperſion finie, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuiſine du pain, du vin, & quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger, & prenant plaiſir à me ſervir, tantôt elle me coupoit ma viande & tantôt elle me verſoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus ſoupé, Meſſieurs de la ſymphonie ſe préparerent à bien accorder leur voix avec leurs guitarres. Nous fimes un concert qui charma Mergeline. Il eſt vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flatoient ſon amour, & il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une maniere qui mettoit le feu aux étouppes ; car le feu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-tems ne m'ennuyoit point. Pour la Dame, à qui les heures paroiſſoient des momens, elle auroit

roit volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil Ecuyer, à qui les momens paroissoient des heures, ne l'eût fait souvenir qu'il étoit déja tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de repeter cela. Mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-dessus. Il ne la laissa point en repos, que je ne fusse sorti. Comme il étoit sage & prudent, & qu'il voyoit sa maitresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le Medecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrete, soit que le Démon de la jalousie qui l'avoit respecté jusqu'alors, voulut l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître, & sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçut chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardoit particulierement, & dont je fus très-mortifié. J'avois conçû des espérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins pour rapporter les choses en fidèle historien, je vous avouërai que je pris mon mal en patience. Il n'en fût pas de même de Mergeline. Ses sentimens en devinrent plus vifs : Mon cher Marcos, dit-elle à son Ecuyer ; c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites en sorte, je vous prie que je puisse voir secrettement Diego. Que me demandez-vous, répondit le Vieillard avec colere ? Je n'ai eu que trop de

complaiſance pour vous. Je ne prétends point pour ſatisfaire votre ardeur inſenſée, contribuer à deshonorer mon Maître, à vous perdre de réputation, & à me couvrir d'infamie, moi qui ai toûjours paſſé pour un domeſtique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux ſortir de votre maiſon, que d'y ſervir d'une maniere ſi honteuſe. Ah, Marcos interrompit la Dame toute effrayée de ces dernieres paroles, vous me percez le cœur, quand vous me parlez de vous retirer. Cruel, vous ſongez à m'abandonner, après m'avoir réduite dans l'état où je ſuis! Rendez moi donc auparavant mon orgueïl, & cet eſprit ſauvage que vous m'avez ôté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts! Je ſerois aujourd'hui tranquile, au lieu que vos remontrances indiſcrettes m'ont ravi le repos dont je joüiſſois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger... Mais, pourſuivit-elle en pleurant, que dis-je, malheureuſe? Pourquoi vous faire d'injuſtes reproches? Non, mon Pere, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune. C'eſt mon mauvais ſort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure aux diſcours extravagans qui m'échapent. Helas! ma paſſion me trouble l'eſprit. Ayez pitié de ma foibleſſe, Vous êtes toute ma conſolation; & ſi ma vie vous eſt chere, ne me refuſez point votre aſſiſtance.

A ces mots, ſes pleurs redoublerent, de ſorte qu'elle ne pût continuer. Elle tira ſon mouchoir,

choir, & s'en couvrant le viſage, elle ſe laiſſa tomber ſur une chaiſe comme une perſonne qui ſuccombe à ſon affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'Ecuyer qu'on vit jamais, ne réſiſta point à un ſpectacle ſi touchant. Il en fût vivement pénetré. Il confondit même ſes larmes avec celles de ſa maîtreſſe, & lui dit d'un air attendri : Ah ! Madame, que vous êtes ſéduiſante ! Je ne puis tenir contre votre douleur. Elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon ſecours, Je ne m'étonne plus ſi l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puiſque la compaſſion ſeule eſt capable de m'écarter du mien. Ainſi donc l'Ecuyer, malgré ſa conduite irréprochable, ſe dévoüa fort obligeamment à la paſſion de Mergeline. Il vint un matin m'inſtruire de tout cela, & il me dit en me quittant, qu'il concertoit déja dans ſon eſprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une ſecrette entrevûë avec la Dame. Il ranima par-là mon eſperance : mais j'appris deux heures après, une très-mauvaiſe nouvelle. Un Garçon Apotiquaire du Quartier, une de nos Pratiques, entra pour ſe faire faire la barbe. Tandis que je me diſpoſois à le raſer, il me dit : Seigneur Diego, comment gouvernez-vous le vieil Ecuyer Marcos de Obregon votre ami : Sçavez-vous qu'il va ſortir de chez le Docteur Oloroſo ? Je lui répondis que non. C'eſt une choſe certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner

ner ſon congé. Son maître & le mien viennent, devant moi, tout à l'heure de s'entretenir à ce ſujet ; & voici, pourſuivit-il, quelle a été leur converſation : Seigneur Apuntador, a dit le Médecin, j'ai une priere à vous faire. Je ne ſuis pas content d'un vieil Ecuyer que j'ai dans ma maiſon, & je voudrois bien mettre ma femme ſous la conduite d'une Duegne fidèle, ſévère & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon Maître. Vous auriez beſoin de la Dame Melancia, qui a ſervi de gouvernante à mon épouſe, & qui depuis ſix ſemaines que je ſuis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me ſoit utile dans mon ménage, je vous la cede, à cauſe de l'interêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous repoſer ſur elle de la ſûreté de votre front. C'eſt la perle des Duegnes : un vrai dragon pour garder la pudicité du ſexe. Pendant douze années entieres qu'elle a été auprès de ma femme, qui comme vous ſçavez, avoit de la jeuneſſe & de la beauté, je n'ai pas vû l'ombre d'un Galant dans ma maiſon. Oh ! vive Dieu, il ne falloit pas s'y joüer ? Je vous dirai même que la défunte, dans les commencemens avoit une grande propenſion à la coquèterie, mais la Dame Melancia la refroidît bien-tôt, & lui inſpira du goût pour la vertu. Enfin c'eſt un tréſor que cette Gouvernante ; & vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce préſent. Là-deſſus le Docteur a témoigné que ce diſcours lui donnoit bien de

la

la joïe, & ils ſont convenus, le Seigneur Apuntador & lui, que la Duegne iroit dès ce jour remplir la place du vieil Ecuyer.

Cette nouvelle que je crûs véritable, & qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaiſir dont je recommençois à me repaître, & Marcos l'aprèſdînée acheva de les confondre, en me confirmant le rapport du garçon Apotiquaire. Mon cher Diego, me dit le bon Ecuyer, je ſuis ravi que le Docteur Oloroſo m'ait chaſſé de ſa maiſon. Il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruſes & des détours pour vous faire parler en ſecret à Mergeline. Quel embarras ! graces au Ciel, je ſuis delivré de ces ſoins fâcheux & du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous conſoler de la perte de quelques doux momens qui auroient pû être ſuivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'eſperois plus rien, & je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avouë, de ces amans opiniâtres qui ſe roidiſſent contre les obſtacles, mais quand je l'aurois été, la Dame Melancia m'eût fait lâcher priſe. Le caractère qu'on donnoit à cette Duegne me paroiſſoit capable de déſeſperer tous les Galans. Cependant avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laiſſai pas deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du Médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu ſa fidélité. Comme

je

je ſortois pour aller raſer un de nos voiſins, une bonne Vieille m'arrêta dans la ruë, & me demanda ſi je m'appellois Diego de la Fuente. Je répondis qu'oüi. Cela étant, reprit-elle, c'eſt à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de Dona Mergelina, & quand vous y ſerez, faites-le connoître par quelque ſignal, & l'on vous introduira dans la maiſon. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du ſigne que je donnerai. Je ſçai contre faire le chat à ravir, je miaulerai à diverſes repriſes. C'eſt aſſez, repliqua la Meſſagere de galanterie ; je vais porter votre réponſe. Votre ſervante, Seigneur Diego, que le Ciel vous conſerve. Ah ! que vous êtes gentil ! Par ſainte Agnés, je voudrois n'avoir que quinze ans ! je ne vous chercherois pas pour les autres. A ces paroles, l'officieuſe Vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce meſſage m'agita furieuſement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience ; & quand je jugeai que le Docteur Oloroſo repoſoit, je me rendis à ſa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, & qui ſans doute faiſoient honneur au Maître qui m'avoit enſeigné un ſi bel art. Un moment après, Mergeline vint elle-même, ouvrir doucement la porte, & la referma, dès que je fûs dans la maiſon. Nous gagnâmes la ſalle où notre dernier concert avoit été fait, & qu'une petite lampe qui brûloit dans la cheminée éclairoit foiblement.

Nous

Nous nous aſsîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émûs, avec cette différence que le plaiſir ſeul cauſoit toute ſon émotion, & qu'il entroit un peu de fraïeur dans la mienne. Ma Dame m'aſſuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de ſon mari; je ſentois un friſſon qui troubloit ma joïe. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pû tromper la vigilance de votre Gouvernante? Après ce que j'ai oüi dire de la Dame Melancia, je ne croyois pas qu'il vous fût poſſible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina ſoûrit à ce diſcours, & me répondit: Vous ceſſerez d'être ſurpris de la ſecrette entrevûë que nous avons cette nuit enſemble, lorſque je vous aurai conté ce qui s'eſt paſſé entre ma Duegne & moi. Lorſqu'elle entra dans cette maiſon, mon mari lui fit mille careſſes, & me dit: Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette diſcrete Dame, qui eſt un précis de toutes les vertus. C'eſt un miroir que vous aurez inceſſamment devant les yeux pour vous former à la ſageſſe. Cette admirable perſonne a gouverné pendant douze années la femme d'un Apotiquaire de mes amis: mais gouverné!... comme on ne gouverne point. Elle en a fait une eſpèce de ſainte.

Cet éloge que la mine ſévère de la Dame Melancia ne démentoit point, me coûta bien des pleurs, & me mit au déſeſpoir. Je me re-

repréſentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin juſqu'au ſoir, & les réprimandes que j'aurois à eſſuyer tous les jours. Enfin, je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuſe. Ne ménageant rien dans une ſi cruelle attente, je dis d'un air bruſque à la Duegne, d'abord que je me vis ſeule avec elle: Vous vous préparez ſans doute à me bien faire ſouffrir; mais je ne ſuis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications poſſibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une paſſion que vos remontrances n'en arracheront pas. Vous pouvez prendre vos meſures là-deſſus. Redoublez vos ſoins vigilans. Je vous avouë que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la Duegne refrognée, je crûs qu'elle m'alloit bien haranguer pour ſon coup d'eſſai, ſe dérida le front, & me dit d'un air riant: Vous êtes d'une humeur qui me charme, & votre franchiſe excite la mienne. Je vois que nous ſommes faites l'une pour l'autre. Ah! belle Mergeline, que vous me connoiſſez mal, ſi vous jugez de moi par le bien que le Docteur votre époux vous en a dit, ou ſur ma vûë rebarbarative! Je ne ſuis rien moins qu'une ennemie des plaiſirs, & je ne me rends miniſtre de la jalouſie des maris, que pour ſervir les jolies femmes. Il y a longtems que je poſſede le grand art de me maſquer; & je puis dire que je ſuis doublement heureuſe, puiſ-

puiſque je joüis tout enſemble de la commodité du vice & de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'eſt guéres vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquerir le fond des vertus; on ſe contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laiſſez-moi vous conduire, pourſuivit la Gouvernante. Nous allons bien en faire accroire au vieux Docteur Oloroſo. Il aura, par ma foi, le même deſtin que le Seigneur Apuntador. Le front d'un Médecin ne me paroît pas plus reſpectable que celui d'un Apotiquaire. Le pauvre Apuntador, que nous lui avons joüé de tours ſa femme & moi! Que cette Dame étoit aimable! Le bon petit naturel! Le Ciel lui faſſe paix! Je vous réponds qu'elle a bien paſſé ſa jeuneſſe. Elle a eu je ne ſçai combien d'Amans que j'ai introduits dans ſa maiſon, ſans que ſon mari s'en ſoit jamais apperçû. Regardez-moi donc, Madame, d'un œil plus favorable, & ſoyez perſuadée, quelque talent qu'eût le vieil Ecuyer qui vous ſervoit, que vous ne perdez rien au change. Je vous ſerai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laiſſe à penſer, Diego, continua Mergeline, ſi je ſçus bon gré à la Duegne de ſe découvrir à moi ſi franchement. Je la croyois d'une vertu auſtere. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractere de ſincérité. Je l'embraſſai avec un tranſport de joye qui lui marqua d'a-

vance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis enſuite une confidence entiere de mes ſentimens, & je la priai de me ménager au plûtôt un entretien ſecret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé & qui eſt une intriguante qu'elle a ſouvent employée pour la femme de l'Apotiquaire. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant dans cette avanture, ajoûta-t'elle en riant, c'eſt que Melancia, ſur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de paſſer la nuit fort tranquilement, s'eſt couchée auprès de lui & tient ma place en ce moment. Tant pis, Madame, dis-je alors à Mergeline ; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien ſe reveiller & s'appercevoir de la ſupercherie. Il ne s'en appercevra point, répondit-elle avec précipitation. Soyez ſur cela ſans inquiétude, & qu'une vaine crainte n'empoiſonne pas le plaiſir que vous devez avoir d'être avec une jeune Dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux Docteur remarquant que ce diſcours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me raſſurer ; & elle s'y prit de tant de façons, qu'elle en vint à bout. Je ne penſai plus qu'à profiter de l'occaſion ; mais dans le tems que le Dieu Cupidon ſuivi des Ris & des Jeux ſe diſpoſoit à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la ruë.

Auſſitôt

Auſſitôt l'amour & ſa ſuite s'envolerent, ainſi que des oiſeaux timides qu'un grand bruit effarouche tout à coup. Mergeline me cacha promptement ſous une table qui étoit dans la ſalle; elle ſouffla la lampe, & comme elle en étoit convenuë avec ſa gouvernante, en cas que ce contretems arrivât, elle ſe rendit à la porte de la chambre où repoſoit ſon mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublez, qui faiſoient retentir toute la maiſon. Le Médecin s'éveille en ſurſaut & appelle Melancia. La Duegne s'élance hors du lit, bien que le Docteur, qui la prenoit pour ſa femme, lui criât de ne ſe point lever; elle joignit ſa maitreſſe, qui la ſentant à ſes côtez, appelle auſſi Melancia & lui dit d'aller voir qui frappe à la porte: Madame, lui répond la gouvernante, me voici. Recouchez-vous, s'il vous plaît. Je vais ſçavoir ce que c'eſt. Pendant ce tems-là Mergeline s'étant deshabillée, ſe mit au lit auprès du Docteur, qui n'eut pas le moindre ſoupçon qu'on le trompât. Il eſt vrai que cette ſçêne venoit d'être jouée dans l'obſcurité par deux actrices dont l'une étoit incomparable & l'autre avoit beaucoup de diſpoſition à le devenir.

La Duegne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main: Seigneur Docteur, dit-elle à ſon maître, prenez la peine de vous lever. Le Libraire Fernandez de Buendia, notre voiſin,

eſt tombé en apopléxie. On vous demande de ſa part. Courez à ſon ſecours. Le Médecin s'habilla le plûtôt qu'il lui fut poſſible & ſortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la Duegne dans la ſalle où j'étois. Elles me retirerent de deſſous la table plus mort que vif : Vous n'avez rien à craindre, Diego, me dit Mergeline. Remettez-vous. En même tems elle m'apprit en deux mots comment les choſes s'étoient paſſées. Elle voulut enſuite renoüer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu : mais la gouvernante s'y oppoſa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le Libraire mort & reviendra ſur ſes pas. D'ailleurs, ajoûta-t'elle en me voyant, tranſi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? Il n'eſt pas en état de ſoûtenir la converſation. Il vaut mieux le renvoyer & remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y conſentit qu'à regret, tant elle aimoit le préſent ; & je croi qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pû faire prendre à ſon Docteur le nouveau bonnet qu'elle lui deſtinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuſes faveurs de l'amour, que bien aiſe d'être hors de péril, je retournai chez mon maître où je paſſai le reſte de la nuit à faire des réflexions ſur mon avanture. Je doutai quelque tems ſi j'irois au rendez-vous la nuit ſuivante. Je n'avois pas meilleure opinion de cette ſeconde équippée que de l'autre ; mais le

le diable qui nous obſede toujours, ou plûtôt nous poſſede dans de pareilles conjonctures, me repréſenta que je ſerois un grand ſot d'en demeurer en ſi beau chemin. Il offrit même à mon eſprit Mergeline avec de nouveau charmes, & releva le prix des plaiſirs qui m'attendoient. Je réſolus de pourſuivre ma pointe, & me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle diſpoſition à la porte du Docteur entre onze heures & minuit. Le Ciel étoit très-obſcur. Je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la ruë, & comme perſonne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les differens cris de chat, qu'un berger d'Olme m'avoit appris, & je m'en acquittai ſi bien, qu'un voiſin, qui rentroit chez lui me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramaſſa un caillou qui ſe trouva ſous ſes pieds & me le jetta de toute ſa force, en diſant: Maudit ſoit le matou! Je reçûs le coup à la tête & j'en fus ſi étourdi dans le moment, que je penſai tomber à la renverſe. Je ſentis que j'étois bien bleſſé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, & perdant mon amour avec mon ſang je regagnai notre maiſon où je reveillai & fis lever tout le monde. Mon maître viſita & penſa ma bleſſure, qu'il jugea dangereuſe. Elle n'eut pas pourtant de mauvaiſes

ſuites, & il n'y paroiſſoit plus trois ſemaines après. Pendant tout ce tems-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il eſt à croire que la Dame Melancia pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoiſſance. Mais c'eſt dequoi je ne m'embaraſſois guère, puiſque je ſortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Eſpagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

CHAPITRE VIII.

De la rencontre que Gil Blas & ſon compagnon firent d'un homme qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine; & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.

LE Seigneur Diego de la Fuente me raconta d'autres avantures encore qui lui étoient arrivées depuis; mais elles me ſemblent ſi peu dignes d'être rapportées, que je les paſſerai ſous ſilence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laiſſa pas d'être fort long; Il nous mena juſqu'à Ponte de Duero. Nous nous arrêtames dans ce bourg le reſte de la journée. Nous fimes faire dans l'hôtellerie une ſoupe aux choux & mettre à la broche un liévre, que nous eumes grand ſoin de vérifier. Nous pourſuivimes notre chemin dès la pointe du jour ſuivant, après avoir rempli

rempli notre outre d'un vin aſſez bon & notre ſac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du liévre qui nous reſtoit de notre ſouper.

Lorſque nous eumes fait environ deux lieuës, nous nous ſentimes de l'appétit ; & comme nous apperçûmes à deux cens pas du grand chemin pluſieurs gros arbres, qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allames faire halte en cet endroit. Nous y rencontrames un homme de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapiere étenduë ſur l'herbe avec un havreſac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bienfait & de bonne mine. Nous l'abordames civilement. Il nous ſalua de même. Enſuite il nous préſenta de ſes croûtes & nous demanda d'un air riant, ſi nous voulions être de la partie. Nous lui répondimes qu'oüi, pourvû qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus ſolide, nous joigniſſions notre déjeuné au ſien. Il y conſentit fort volontiers, & nous exhibames auſſitôt nos denrées. Ce qui ne déplût point à l'inconnu ; Comment donc, Meſſieurs, s'écria-t'il tout tranſporté de joïe, voilà bien des munitions ? Vous êtes à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire ſans vanité, que je fais

fais quelquefois une figure aſſez brillante. Sçavez vous bien qu'on me traite ordinairement de Prince & que j'ai des gardes à ma ſuite ? Je vous entends dit Diego. Vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes Comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la Comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant que je joüois déja de petits rôles. Franchement, repliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les Comédiens. Ces meſſieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de ſaint Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez repartit l'hiſtrion, penſer de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne laiſſe pas de joüer les premiers rôles. Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & ſuis ravi que le Seigneur Gil Blas & moi, nous ayons l'honneur de déjeuner avec un perſonnage d'une ſi grande importance.

Nous commençames alors à ronger nos grignons & les reſtes précieux du liévre, en donnant à l'outre de ſi rudes accolades, que nous l'eumes bientôt vuidé. Nous étions ſi occupez tous trois de ce que nous faiſions, que nous ne parlames preſque point pendant ce tems-là ; mais après avoir mangé, nous reprimes ainſi la converſation Je ſuis ſurpris, dit le Barbier au Comédien, que vous paroiſſiez ſi mal dans vos affaires. Pour un héros de

theâtre

theâtre, vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez ſi je vous dis ſi librement ma penſée. Si librement, s'écria l'acteur ! Ah vraïment vous ne connoiſſez guere Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un eſprit à contrepoil. Vous me faites plaiſir de me parler avec tant de franchiſe ; car j'aime à dire auſſi tout ce que j'ai ſur le cœur. J'avoüe de bonne foi que je ne ſuis pas riche. Tenez, pourſuivit-il, en nous faiſant remarquer que ſon pourpoint étoit doublé d'affiches de Comedies, voilà l'étoffe ordinaire qui me ſert de doublure ; & ſi vous êtes curieux de voir ma garderobe, je vais ſatisfaire votre curioſité. En même tems, il tira de ſon havreſac un habit couvert de vieux paſſemens d'argent faux, une mauvaiſe capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de ſoïe tout plein de trous & des ſouliers de maroquin rouge fort uſés. Vous voyez, nous dit-il enſuite, que je ſuis paſſablement gueux. Cela m'étonne, repliqua Diego, vous n'avez donc ni femme ni fille : J'ai une femme belle & jeune, repartit Zapata, & je n'en ſuis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouſe une aimable Actrice, dans l'eſpérance qu'elle ne me laiſſera pas mourir de faim : & pour mon malheur, elle a une ſageſſe incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ? Il faut que parmi les Comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuſe & qu'elle me tombe entre les mains. C'eſt aſſurément joüer de mal-

malheur, dit le Barbier. Auſſi, que ne preniez-vous une Actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été ſûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'hiſtrion ; mais malepeſte, il n'eſt pas permis à un petit Comédien de Campagne d'élever ſa penſée juſqu'à ces fameuſes héroïnes. C'eſt tout ce que pourroit faire un Acteur même de la Troupe du prince. Encore y en a t'il qui ſont obligés de ſe pourvoir en Ville ; heureuſement pour eux la Ville eſt bonne & l'on y rencontre ſouvent des ſujets qui valent bien des Princeſſes de coulliſſes.

Hé n'avez-vous jamais ſongé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette Troupe ? Eſt-il beſoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez vous avec votre mérite infini ; Il y a vingt Acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public. Vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havreſac. Malgré tout cela, néanmoins, il n'eſt pas aiſé d'être reçû parmi eux. Il faut des eſpéces ou de puiſſans amis pour ſuppléer à la médiocrité du talent. Je dois le ſçavoir, puiſque je viens de débuter à Madrid, ou j'ai été hué & ſifflé comme tous les diables. quoique je duſſe être fort applaudi ; car j'ai crié : j'ai pris des tons extravagans & ſuis ſorti cent fois de la nature: de plus, j'ai mis en déclamant le poing ſous le menton de ma Princeſſe : en un mot, j'ai joüé

joüé dans le goût des grands Acteurs de ce païs-là ; & cependant le même public qui trouve en eux ces manieres fort agréables, n'a pû les ſouffrir en moi. Voyez ce que c'eſt que la prévention. Ainſi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont ſifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme & mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puiſſions-nous n'être pas obligez d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre Ville, comme cela nous eſt arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le Prince dramatique ſe leva, reprit ſon havreſac & ſon épée, & nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu, Meſſieurs; puiſſent les Dieux ſur vous épuiſer leurs faveurs ! Et vous, lui répondit Diego du même ton, puiſſiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie. Dès que le Seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il ſe mit à geſticuler & à déclamer en marchant. Auſſi-tôt le barbier & moi, nous commençames à le ſiffler, pour lui rappeller ſon début. Nos ſifflemens frapperent ſes oreilles. Il crut entendre encore les ſifflets de Madrid. Il regarda derriere lui, & voyant que nous prenions plaiſir à nous égayer à ſes dépens, loin de s'offenſer de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaiſanterie, & continua ſon chemin en faiſant de grands

éclats

éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnames tout le ſaoul, après quoi, nous regagnames le grand chemin & pourſuivimes notre route.

CHAPITRE IX.

Dans quel état Diego retrouva ſa famille; & après quelles rejouiſſances Gil Blas & lui ſe ſéparerent.

NOus allames ce jour-là coucher entre Moyados & Valpueſta dans un petit village dont j'ai oublié le nom; & le lendemain nous arrivames ſur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmedo: Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naiſſance. Je ne puis le revoir ſans tranſport, tant il eſt naturel d'aimer ſa patrie. Seigneur Diego, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour ſon pays, en devoit parler, ce me ſemble, un peu plus avantageuſement que vous n'avez fait. Olmedo me paroît une ville, & vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le Barbier, mais je vous dirai quapres avoir vû Madrid; Tolède, Saragoce, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faiſant le tour de l'Eſpagne, je regarde les petites

petites comme des villages. A meſure que nous avancions dans la plaine, il nous paroiſſoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmedo ; & lorſque nous fûmes plus à portée de diſcerner les objets, nous trouvâmes dequoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque diſtance l'un de l'autre ; & tout auprès un grand nombre de cuiſiniers & de marmitons qui préparoient un feſtin. Ceux-ci mettoient des couverts ſur de longues tables dreſſees ſous les tentes ; ceux-là rempliſſoient de vin des cruches de terre. Les autres faiſoient boüillir des marmites, & les autres, enfin, tournoient des broches où il y avoit toutes ſortes de viandes. Mais je conſiderai plus attentivement que tout le reſte, un grand Theâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverſes couleurs & chargé de deviſes Grecques & Latines. Le Barbier n'eût pas plûtôt vû ces inſcriptions, qu'il me dit : Tous ces mots Grecs ſentent furieuſement mon oncle Thomas : je vais parier qu'il y aura mis la main ; car entre nous c'eſt un habile homme. Il ſçait par cœur une infinité de livres de Collége. Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'il en rapporte ſans ceſſe des paſſages dans la converſation. Ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t'il, mon oncle a traduit des Poëtes Latins & des Auteurs Grecs. Il poſſède l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a fai-

tes. Sans lui nous ne ſçaurions pas que dans la ville d'Athènes les enfans pleuroient quand on leur donnoit le foüet. Nous devons cette découverte à ſa profonde érudition.

Après que mon camarade & moi nous eûmes regardé toutes les choſes dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faiſoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorſque dans un homme qui avoit l'air de l'Ordonnateur de la fête, Diego reconnut le Seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empreſſement. Le Maître d'Ecole ne remit pas d'abord le jeune Barbier, tant il le trouva changé depuis dix années, ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embraſſa cordialement, & lui dit d'un air affectueux, Hé te voilà, Diego mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vû naître ? Tu viens revoir tes Dieux Penates, & le Ciel te rend ſain & ſauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux ! *albo dies notanda lapillo.* Il y a bien des nouvelles, mon ami, pourſuivit-il, ton oncle Pedro le bel eſprit eſt devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il eſt mort. Cet avare pendant ſa vie craignoit de manquer des choſes les plus néceſſaires. *Argenti pallebat amore.* Outre les groſſes penſions que quelques Grands lui faiſoient, il ne dépenſoit pas dix piſtoles chaque année pour ſon entretien. Il étoit même ſervi par un valet qu'il ne nourriſſoit point. Ce fou, plus inſenſé que

le

le Grec Ariſtippe, qui fit jetter au milieu de la Lydie toutes les richeſſes que portoient ſes eſclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entaſſoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amaſſer. Hé pour qui ! pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton pere, ton oncle Bertrand & moi, nous avons partagez. Nous ſommes en état de bien établir nos enfans. Mon frere Nicolas a déja diſpoſé de ta ſœur Thérèſe. Il vient de la marier au fils d'un de nos Alcades. *Connubio junxit ſtabili propriamque dicavit.* C'eſt cet hymen, formé ſous les plus heureux auſpices, que nous célèbrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dreſſer dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le ſien, & font tour à tour, la dépenſe d'une journée. Je voudrois que tu fuſſes arrivé plûtôt, tu aurois vû le commencement de nos réjoüiſſances. Avant-hier, jour du mariage, ton pere faiſoit les frais. Il donna un feſtin ſuperbe, qui fut ſuivi d'une courſe de bague. Ton oncle le Mercier mit hier la nappe, & nous régala d'une fête paſtorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de ſa boutique à les parer. Cette brillante jeuneſſe forma diverſes danſes & chanta mille chanſonnettes tendres & légeres. Néanmoins quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela

ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus, comme autrefois, la paſtorale.

Pour aujourd'hui continua-t'il, tout roule ſur mon compte, & je dois fournir aux Bourgeois d'Olmedo un ſpectacle de mon invention, *Finit coronabit opus*! J'ai fait élever un theâtre, ſur lequel, Dieu aidant, je ferai repreſenter par mes diſciples une piéce que j'ai compoſée. Elle a pour titre : *Les amuſemens de Muley Bugentuf, Roi de Maroc.* Elle ſera parfaitement bien joüée, parce que j'ai des Ecoliers qui déclament comme les Comédiens de Madrid. Ce ſont des enfans de famille de Pennafiel, & de Ségovie que j'ai en penſion chez moi. Les excellens acteurs! Il eſt vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du Maître, *ut ita dicam.* A l'égard de la piéce, je ne t'en parlerai point. Je veux te laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe. Je dirai ſimplement qu'elle doit enlever tous les ſpectateurs. C'eſt un de ces ſujets tragiques qui remuënt l'ame par les images de mort qu'ils offrent à l'eſprit. Je ſuis du ſentiment d'Ariſtote : il faut exciter la terreur. Ah! ſi je m'étois attaché au Théâtre, je n'aurois jamais mis ſur la ſcêne que des Princes ſanguinaires, que des Héros aſſaſſins! Je me ſerois baigné dans le ſang. On auroit toujours vû périr dans mes Tragédies non-ſeulement les principaux perſonnages, mais les Gardes mêmes. J'aurois égorgé juſques au ſouffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable. C'eſt mon goût.

goût. Auſſi ces ſortes de poëmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des Comédiens, & font rouler tout doucement les Auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes ſortir du village & entrer dans la plaine un grand concours de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. C'étoient les deux epoux, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, & précedés de dix à douze joüeurs d'inſtrumens, qui joüant tous enſemble formoient un concert très-bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, & Diego ſe fit connoître. Des cris de joye s'éleverent auſſitôt dans l'aſſemblée, & chacun s'empreſſa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute ſa famille, & tous ceux mêmes qui étoient préſens l'accablerent d'embraſſades. Après quoi, ſon pere lui dit; Tu ſois le bien venu: Diego. Tu retrouves tes parens un peu engraiſſez, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage préſentement. Je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, ſe rendit ſous les tentes, & s'aſſit au tour des tables qu'on y avoit dreſſées. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariez, qui me parurent bien aſſortis. Le repas fut aſſez long, parce que le Maître d'Ecole eut la vanité de le vouloir donner à trois ſervices, pour l'emporter ſur

ſes freres qui n'avoient pas fait les choſes ſi magnifiquement.

Après le feſtin tous les convives témoignerent une grande impatience de voir repréſenter la piéce du Seigneur Thomas ; ne doutant pas, diſoient-ils, que la production d'un auſſi beau génie que le ſien ne méritât d'être entenduë. Nous nous approchâmes du Theâtre, au devant duquel tous les joüeurs d'inſtrumens s'étoient déja placez pour joüer dans les entr'Actes. Comme chacun dans un grand ſilence attendoit qu'on commençât, les Acteurs parurent ſur la Scène & l'Auteur, le Poëme à la main, s'aſſit dans les couliſſes à portée de ſouffler. Il avoit eu raiſon de nous dire que la Piece étoit tragique ; car dans le premier Acte, le Roi de Maroc, par maniere de récréation, tua cent Eſclaves Mores à coups de fléches. Dans le ſecond, il coupa la tête à trente Officiers Portugais, qu'un de ſes Capitaines avoit fait Priſonniers de guerre ; dans le troiſiéme, enfin, ce Monarque ſaoul de ſes femmes, mit le feu lui-méme à un Palais iſolé, où elles étoient enfermées, & le réduiſit en cendres avec elles. Les Eſclaves Mores, de même que les Officiers Portugais, étoient des figures d'oſier faites avec beaucoup d'art ; & le Palais compoſé de carton, parut tout embraſé par un feu d'artifice. Cet embraſement accompagné de mille cris plaintifs, qui ſembloient ſortir du milieu des flâmes, dénoüa la Piece,

Piece, & ferma le Théâtre d'une façon très divertiſſante. Toute la Plaine retentit du bruit des applaudiſſemens que reçût une ſi belle Tragédie. Ce qui juſtifia le bon goût du Poëte, & fit connoître qu'il ſçavoit bien choiſir ſes ſujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *Les amuſemens de Muley Bugentuf*, mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncerent un nouveau ſpectacle. C'étoit la diſtribution des prix ; car Thomas de la Fuente pour rendre la fête plus ſolemnelle avoit fait compoſer tous ſes Ecoliers, tant externes que penſionnaires, & il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réüſſi, des livres achetez de ſes propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup ſur le Théâtre deux longs bancs d'école avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliez. Alors tous les Acteurs revinrent ſur la ſcêne, & ſe rangerent tout autour du Seigneur Thomas, qui tenoit auſſi bien ſa morgue qu'un Préfet de Collége. Il avoit à la main une feüille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au Roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque Ecolier qu'on nommoit, alloit reſpectueuſement recevoir un livre des mains du Pédant ; puis il étoit couronné de lauriers, & on le faiſoit aſſeoir ſur un des deux bancs pour l'expoſer aux regards de l'aſſiſtance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le Maître d'Ecole

de

de renvoyer les ſpectateurs contens, il ne put en venir à bout ; parce qu'ayant diſtribué preſque tous les prix aux penſionnaires, ainſi que cela ſe pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-deſſus, & accuſerent le Pédant de partialité. De ſorte que cette fête, qui juſqu'à ce moment avoit été ſi glorieuſe pour lui, penſa finir auſſi mal que le feſtin des Lapithes.

Fin du ſecond Livre.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid & du premier Maître qu'il ſervit dans cette Ville.

JE fis quelque ſéjour chez le jeune Barbier. Je me joignis enſuite à un marchand de Ségovie qui paſſa par Olmédo. Il revenoit avec quatre mules de tranſporter des marchandiſes à Valladolid, & s'en retournoit à vuide. Nous fimes connoiſſance ſur la route,

& il prit tant d'amitié pour moi qu'il voulut abſolument me loger, lorſque nous fumes arrivez à Ségovie. Il me retint deux jours dans ſa maiſon, & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voye du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à ſon adreſſe, ſans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au Seigneur Mathéo Melendez. C'étoit un marchand de drap qui demeuroit à la porte du Soleil, au coin de la ruë des Bahutiers, il n'eut pas ſitôt ouvert le paquet & lû ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio mon correſpondant m'écrit en votre faveur d'une maniere ſi preſſante, que je ne puis me diſpenſer de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition. C'eſt une choſe dont je me charge avec plaiſir. Je ſuis perſuadé qu'il ne me ſera pas bien difficile de vous placer avantageuſement.

J'acceptai l'offre de Melendez avec d'autant plus de joye, que mes finances diminuoient à vûë d'œil. Mais je ne lui fus pas long-tems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me propoſer à un Cavalier de ſa connoiſſance qui avoit beſoin d'un valet de chambre, & que ſelon toutes les apparences ce poſte ne m'échaperoit pas. En effet ce Cavalier étant ſurvenu dans le moment : Seigneur, lui dit Melendez en me montrant, vous voyez

voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'eſt un garçon qui a de l'honneur & de la morale. Je vous en réponds comme de moi-même. Le Cavalier me regarda fixement, dit que ma phyſionnomie lui plaiſoit, & qu'il me prenoit à ſon ſervice. Il n'a qu'à me ſuivre, ajouta-t-il; je vais l'inſtruire de ſes devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au Marchand, & m'emmena dans la grande ruë tout devant l'Egliſe de ſaint Philippe. Nous entrâmes dans une aſſez belle maiſon dont il occupoit une aile : nous montâmes un eſcalier de cinq ou ſix marches, puis il m'introduiſit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, & dont la premiere avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous paſſames dans une autre où il y avoit un lit & d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau Maître m'avoit bien conſideré chez Melendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante & quelques années, qui avoit l'air froid & ſérieux. Il me parut d'un naturel doux, & je ne jugeai point mal de lui. Il me fit pluſieurs queſtions ſur ma famille & ſatisfait de mes réponſes : Gil Blas me dit-il, je te crois un garçon fort raiſonnable. Je ſuis bien aiſe de t'avoir à mon ſervice. De ton côté, tu peux compter que tu ſeras content de ta condition. Je te donnerai par jour ſix réaux tant pour ta nourriture & pour ton entretien,

que

que pour tes gages, ſans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne ſuis pas difficile à ſervir. Je ne fais point d'ordinaire. Je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu ſeras libre tout le reſte de la journée. Je te recommande ſeulement d'avoir ſoin de te retirer le ſoir de bonne heure & de m'attendre à ma porte. Voilà tout ce que j'éxige de toi. Après m'avoir ainſi preſcrit mon devoir, il tira de ſa poche ſix réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous ſortîmes enſuite tous deux. Il ferma les portes lui-même, & emportant les clefs : Mon ami, me dit-il, ne me ſuis pas ; va-t'en où il te plaira, promene toi dans la Ville, mais quand je reviendrai ce ſoir, que je te trouve ſur cet eſcalier. En achevant ces paroles, il me quitta & me laiſſa diſpoſer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur Maître. Quoi, tu rencontre un homme qui pour épouſſeter ſes habits & faire ſa chambre le matin, te donne ſix réaux par jour avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances ? Vive Dieu, il n'eſt point de ſituation plus heureuſe ! Je ne m'étonne plus ſi j'avois tant d'envie d'être à Madrid, je preſſentois ſans doute le bonheur qui m'y attendoit Je paſſai le jour à courir les rues, en m 'amuſant à regarder

der les choſes qui étoient nouvelles pour moi. Ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le ſoir, quand j'eus ſoupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maiſon, je gagnai promptement le lieu où mon Maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi. Il parut content de mon éxactitude : Fort bien, me dit-il cela me plaît. J'aime les domeſtiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de ſon appartement & les referma ſur nous, d'abord que nous fûmes entrez. Comme nous étions ſans lumiere, il prit une pierre à fuſil avec de la mèche, & alluma une bougie. Je l'aidai enſuite à ſe deshabiller. Lorſqu'il fut au lit, j'allumai par ſon ordre une lampe qui étoit dans ſa cheminée, & j'emportai la bougie dans l'anti-chambre où je me couchai dans un petit lit ſans rideaux. Il ſe leva le lendemain matin entre neuf & dix heures. J'épouſſetai ſes habits. Il me compta mes ſix réaux & me renvoya juſqu'au ſoir. Il ſortit auſſi, non ſans avoir grand ſoin de fermer ſes portes, & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt que j'ignorois le nom de mon Maître. Melendez ne le ſçavoit pas lui-même. Il ne connoiſſoit ce Cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans ſa boutique, & à qui de tems en tems il vendoit du

drap. Nos voiſins ne purent pas mieux ſatisfaire ma curioſité. Ils m'aſſurerent tous que mon Maître leur étoit inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit perſonne dans le voiſinage ; & quelques-uns accoûtumez à tirer témérairement des conſéquences, concluoient de-là que c'étoit un perſonnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la ſuite : on le ſoupçonna d'être un eſpion du Roi de Portugal, & l'on m'avertit charitablement de prendre mes meſures là-deſſus. L'avis me troubla. Je me repréſentai que ſi la choſe étoit véritable, je courois riſque de voir les Priſons de Madrid que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me raſſurer. Mes diſgraces paſſées me faiſoient craindre la Juſtice. J'avois éprouvé deux fois que ſi elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle obſerve ſi mal à leur égard les Loix de l'hoſpitalité, qu'il eſt toujours fort triſte de faire quelque ſéjour chez elle.

Je conſultai Melendez dans une conjoncture ſi délicate. Il ne ſçavoit quel conſeil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon Maître fût un eſpion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme ſur la négative. Je réſolus d'obſerver le patron, & de le quitter, ſi je m'appercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'Etat : mais il me ſembla que la prudence

&

& l'agrément de ma condition, demandoient que je fuſſe auparavant bien ſûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ſes actions & pour le ſonder : Monſieur, lui dis-je un ſoir en le deshabillant, je ne ſçai comment il faut vivre, pour ſe mettre à couvert des coups de langue. Le monde eſt bien méchant. Nous avons entr'autres, des voiſins qui ne valent pas le diable. Les mauvais eſprits ! vous ne devineriez jamais de quelle maniere il parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il, hé qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah vrayement, repris-je, la médiſance ne manque point de matiere. La vertu même lui en fournit. Nos voiſins diſent que nous ſommes des gens dangereux ; que nous meritons l'attention de la Cour : en un mot vous paſſez ici pour un eſpion du Roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'enviſageai mon Maître, comme Alexandre regarda ſon Médecin ; & j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produiſoit en lui. Je crûs remarquer dans mon Patron un frémiſſement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voiſinage, & je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il ſe remit pourtant de ſon trouble, & me dit d'un air tranquile : Gil Blas, laiſſons raiſonner nos voiſins, ſans faire dépendre notre repos de leurs raiſonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas ſujet d'en avoir une mauvaiſe.

Il ſe coucha là-deſſus, & je fis la même choſe, ſans ſçavoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour ſuivant, comme nous nous diſpoſions le matin à ſortir, nous entendîmes frapper rudement à la premiere porte ſur l'eſcalier. Mon Maître ouvrit l'autre, & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit: Seigneur Cavalier, je ſuis Alguazil, & je viens ici pour vous dire que Monſieur le Corregidor ſouhaite de vous parler. Que me veut-il, répondit mon Patron; C'eſt ce que j'ignore, Seigneur, répliqua l'Alguazil: mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, & vous en ſerez bientôt inſtruit. Je ſuis ſon ſerviteur, répartit mon Maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il ferma bruſquement la ſeconde porte. Puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me ſembloit, le diſcours de l'Alguazil donnoit beaucoup à penſer, il me mit en main mes ſix réaux, & me dit: Gil Blas, tu peux ſortir, mon ami & aller paſſer la journée où tu voudras. Pour moi, je ne ſortirai pas ſi-tôt, & je n'ai pas beſoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles, qu'il avoit peur d'être arrêté, & que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans ſon appartement. Je l'y laiſſai; & pour voir ſi je me trompois dans mes ſoupçons, je me cachai dans un endroit, d'où je pouvois le remarquer, s'il ſortoit. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné

né la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la ruë avec un air d'aſſûrance, qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toute-fois à ces apparences, je m'en défiai ; car il n'avoit point en moi un Juge favorable. Je ſongeai que ſa contenance pouvoit être étudiée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit reſté chez lui, que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, & que probablement il alloit par une prompte fuite pourvoir à ſa ſûreté. Je n'eſperai plus le revoir, & je doutai ſi j'irois le ſoir l'attendre à ſa porte, tant j'étois perſuadé que dès ce jour-là il ſortiroit de la Ville, pour ſe ſauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me ſurprit, mon Maître revint à ſon ordinaire. Il ſe coucha, ſans faire paroître la moindre inquiétude, & il ſe leva le lendemain avec autant de tranquilité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte, Mon Maître regarda par la petite grille. Il reconnoit l'Alguazil du jour précédent, & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'Alguazil ; c'eſt Monſieur le Corregidor. A ce nom redoutable, mon ſang ſe glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces Meſſieurs-là, depuis que j'avois paſſé par leurs mains ; & j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieuës de Madrid. Pour mon Patron, il fut moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, & reçût

le

le Juge avec reſpect. Vous voyez, lui dit le Corregidor, que je ne viens point chez vous avec une groſſe ſuite. Je veux faire les choſes ſans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la Ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appellez, & ce que vous faites à Madrid ? Seigneur, lui répondit mon Maître, je ſuis de la Caſtille nouvelle, & je me nomme Don Bernard de Caſtil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, je fréquente les Spectacles, & me réjoüis tous les jours avec un petit nombre de perſonnes d'un commerce agréable. Vous avez, ſans doute, reprit le Juge, un gros revenu ? Non, Seigneur, interrompit mon Patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maiſons. Hé de quoi vivez-vous donc, répliqua le Corregidor ? De ce que je vais vous faire voir, repartit Don Bernard. En même tems, il leva une tapiſſerie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derriere, & fit entrer le Juge dans un Cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de piéces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il enſuite, vous ſçavez que les Eſpagnols ſont ennemis du travail ; cependant quelque averſion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que j'encheris ſur eux là-deſſus. J'ai un fond de pareſſe, qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois éri-

ger

ger mes vices en vertus, j'appellerois ma pareſſe une indolence philoſophique : je dirois que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit revenu de tout ce qu'on cherche dans le monde avec ardeur : mais j'avoüerai de bonne foi que je ſuis pareſſeux par tempèrament ; & ſi pareſſeux, que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laiſſerois mourir de faim. Ainſi, pour mener une vie convenable à mon humeur : pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, & plus encore pour me paſſer d'Intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui conſiſtoit en pluſieurs héritages conſidérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'eſt plus qu'il ne m'en faut pour le reſte de mes jours, quand je vivrois au delà d'un ſiècle, puiſque je n'en dépenſe pas mille chaque année, & que j'ai déja paſſé mon dixiéme luſtre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne ſuis adonné, graces au Ciel, à aucune des trois choſes qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chere ; je ne joüe que pour m'amuſer, & je ſuis revenu des femmes. Je n'appréhende point que dans ma vieilleſſe, on me compte parmi ces Barbons voluptueux, à qui les Coquettes vendent leurs bontez au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux, lui dit alors le Corrégidor ! On vous ſoupçonne bien mal à propos d'être un eſpion. Ce perſonnage ne convient point à un homme de votre caractère.

Allez

Allez, Don Bernard, ajouta-t'il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquiles, je m'en déclare le défenſeur. Je vous demande votre amitié, & vous offre la mienne. Ah! Seigneur, s'écria mon Maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joïe que de reſpect, l'offre précieuſe que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richeſſes, & mettez le comble à mon bonheur. Après cette converſation, que l'Alguazil & moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le Corregidor prit congé de Don Bernard, qui ne pouvoit aſſez à ſon gré lui marquer de reconnoiſſance. De mon côté, pour ſeconder mon Maître & l'aider a faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'Alguazil : je lui fis mille reverences profondes quoique dans le fonds de mon ame, je ſentiſſe pour lui le mépris & l'averſion que tout honnête homme a naturellement pour un Alguazil.

****

CHAPITRE II.

De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolando : des choſes curieuſes que ce Voleur lui raconta.

DOn Bernard de Caſtil Blazo après avoir conduit le Corregidor juſque dans la ruë, revint vîte ſur ſes pas fermer ſon coffre fort

ſort & toutes les portes qui en faiſoient la ſûreté. Puis nous ſortimes l'un & l'autre très-ſatisfaits, lui, de s'être acquis un ami puiſſant, & moi, de me voir aſſuré de mes ſix réaux par jour. L'envie de conter cette avanture à Melendez, me fit prendre le chemin de ſa maiſon ; mais comme j'étois prêt d'y arriver j'apperçûs le Capitaine Rolando. Ma ſurpriſe fut extrême de le trouver là, & je ne pus m'empêcher de frémir à ſa vûë. Il me reconnut auſſi, m'aborda gravement, & conſervant encore ſon air de ſupériorité, il m'ordonna de le ſuivre. J'obéïs en tremblant & dis en moi-même : Hélas, il veut ſans doute me faire payer tout ce que je lui dois ! Où va-t'il me mener ? Il a peut-être dans cette Ville quelque ſoûterrain. Malepeſte, ſi je le croyois, je lui ferois voir tout à l'heure que je n'ai pas la goute aux pieds. Je marchois donc derriere lui en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, réſolu de m'en éloigner à toutes jambes pour peu qu'il me parût ſuſpect.

Rolando diſſipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret, je l'y ſuivis. Il demanda du meilleur vin, & dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce tems-là nous paſſames dans une chambre, où le Capitaine ſe voyant ſeul avec moi, me tint ce diſcours : Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien Commandant, & tu le ſeras bien davantage encore, quand tu ſçauras

ce

ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laiſſai dans le ſoûterrain, & que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Manſilla les mules & les chevaux que nous avions pris le ſoir précédent, nous rencontrâmes le fils du Corregidor de Leon, accompagné de quatre hommes à cheval & bien armez qui ſuivoient ſon caroſſe. Nous fimes mordre la pouſſiere à deux de ſes gens, & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher craignant pour ſon maître, nous cria d'une voix ſuppliante : Hé mes chers Seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de Monſieur le Corregidor de Leon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers. Au contraire, ils leur inſpirerent une eſpece de fureur. Meſſieurs, nous dit l'un d'entr'eux, ne laiſſons point échapper le fils du plus grand Ennemi de nos pareils. Combien ſon pere a-t'il fait mourir de gens de notre profeſſion? Vengeons-les. Immolons cette victime à leurs manes qui ſemble en ce moment nous la demander. Mes autres cavaliers applaudirent à ce ſentiment, & mon Lieutenant même ſe préparoit à ſervir de Grand-Prêtre dans ce ſacrifice, lorſque je lui retins le bras : Arrêtez, lui dis-je ? pourquoi ſans néceſſité vouloir répandre du ſang : Contentons-nous de la bourſe de ce jeune homme. Puiſqu'il ne réſiſte point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'eſt point reſponſable des actions de ſon pere, & ſon pere ne fait que ſon devoir, lorſqu'il

qu'il nous condamne à la mort, comme nous faiſons le notre en détrouſſant les voyageurs.

J'intercedai donc pour le fils du Corregidor, & mon interceſſion ne lui fut pas inutile. Nous prîmes ſeulement tout l'argent qu'il avoit & nous emmenames les chevaux des deux hommes que nous avions tuez. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduiſions à Manſilla, nous nous en retournames enſuite au ſoûterrain, où nous arrivames le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fumes pas peu ſurpris de trouver la trape levée, & notre ſurpriſe devint encore plus grande, lorſque nous vîmes dans la cuiſine Leonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Le ſouvenir de ta colique nous fit rire. Nous admirames comment tu avois pû nous tromper. Nous ne t'aurions jamais crû capable de nous joüer un ſi bon tour, & nous te le pardonnâmes à cauſe de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuiſiniere, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allames ſoigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre qui n'avoit reçû aucun ſecours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous ſouhaitions de le ſoulager, mais il avoit perdu connoiſſance & il nous parut ſi bas, que malgré notre bonne volonté, nous laiſſames ce pauvre diable entre la vie & la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table ; & après avoir

avoir amplement déjeuné, nous nous retirames dans nos chambres, où nous repoſames toute la journée. A notre reveil, Leonarde nous apprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portames dans le caveau où tu dois te ſouvenir d'avoir couché, & là nous lui fimes des funerailles, comme s'il eut eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou ſix jours après, il arriva que voulant faire une courſe, nous rencontrames un matin à la ſortie du bois trois brigades d'archers de la ſainte Hermandad, qui ſembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en apperçûmes d'abord qu'une. Nous la mépriſames, bien que ſuperieure en nombre à notre troupe, & nous l'attaquames ; mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres qui avoient trouvé moyen de ſe tenir cachées, vinrent tout à coup fondre ſur nous, de ſorte que notre valeur ne nous ſervit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre Lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occaſion. Les deux autres & moi nous fumes enveloppez & ſerrez de ſi près, que les archers nous prirent ; & tandis que deux brigades nous conduiſoient à Leon, la troiſiéme alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la maniere que je vais te le dire. Un payſan de Luceno en traverſant la forêt pour s'en retourner chez lui, apperçû par hazard la trape de notre ſoûterrain que tu n'avois pas abatuë, car c'étoit juſte-

ment

ment le jour que tu en ſortis avec la Dame. Il ſe douta bien que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il ſe contenta d'obſerver les environs, & pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légerement avec ſon coûteau quelques arbres voiſins & d'autres encore de diſtance en diſtance juſqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il ſe rendit enſuite à Leon, pour faire part de cette découverte au Corregidor, qui en eut d'autant plus de joïe, que ſon fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce Juge fit aſſembler trois brigades pour nous arrêter & le payſan leur ſervit de guide.

Mon arrivée dans la Ville de Leon y fut un ſpectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un Général Portugais fait priſonnier de guerre, le peuple ne ſe ſeroit pas plus empreſſé de me voir. Le voilà, diſoit-on, le voilà ce fameux Capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que ſes deux camarades. On nous mena devant le Corrigidor qui commença de m'inſulter. Hé bien, me dit-il, ſçelerat, le Ciel las des déſordres de ta vie, t'abandonne à ma juſtice. Seigneur, lui répondis-je, ſi j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conſervé ſes jours. Vous m'en devez quelque reconnoiſſance. Ah, miſérable, s'écria-t-il, c'eſt bien avec des gens de ton caractere qu'il faut

garder un procédé généreux. Et quand même je voudrois te ſauver, le devoir de ma charge ne le permettroit pas. Lorſqu'il eut parlé de cette ſorte, il nous fit emfermer dans un cachot, où il ne laiſſa pas languir mes compagnons. Ils en ſortirent au bout de trois jours pour aller joüer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les priſons trois ſemaines entieres. Je crus qu'on ne differoit mon ſupplice, que pour le rendre plus terrible, & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le Corregidor m'ayant fait ramener en ſa préſence, me dit: Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi mon fils unique auroit été aſſaſſiné ſur les grands chemins. Comme pere, j'ai voulu reconnoître ce ſervice, & comme Juge, ne pouvant t'abſoudre, j'ai écrit à la Cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace & je l'ai obtenuë. Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t'il, crois-moi, profite de cet heureux évenement. Rentre en toi même & quitte pour jamais le brigandage,

Je fus pénétré de ces paroles, & je pris la route de Madrid dans la réſolution de faire une fin & de vivre doucement dans cette Ville. J'y ai trouvé mon pere & ma mere morts & leur ſucceſſion entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte fidelle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pû tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatriéme partie de mon bien.

Mais

Mais que faire à cela ? Je ne gagnerois rien à le chicanner. Pour éviter l'oiſiveté, j'ai acheté une Charge d'Alguazil que j'exerce comme ſi toute ma vie je n'euſſe fait autre choſe. Mes confreres ſe ſeroient, par bienſéance, oppoſez à ma réception, s'il euſſent ſçû mon hiſtoire. Heureuſement, ils l'ignorent ou feignent de l'ignorer. Ce qui eſt la même choſe. Car dans cet honorable corps, chacun a interêt de cacher ſes faits & geſtes. On n'a Dieu merci, rien à ſe reprocher les uns aux autres. Au diable ſoit le meilleur. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fonds de mon ame. La profeſſion que j'ai embraſſée n'eſt guère de mon goût. Elle demande une conduite trop délicate & trop myſtérieuſe. On n'y ſçauroit faire que des tromperies ſecrettes & ſubtiles. Oh je regrette mon premier mêtier. J'avouë qu'il y a plus de ſûreté dans le nouveau ; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, & j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, & de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui ſont aux ſources du Tage. Je ſçai qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuſe & remplie de ſujets Catalans. C'eſt faire ſon éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons groſſir le nombre de ces grands hommes. Je ſerai dans leur Compagnie Capitaine en ſecond, & pour t'y faire recevoir avec agrément, j'aſſurerai que je t'ai vû dix fois combattre à

mes côtez. J'éleverai ta valeur juſqu'aux nuës. Je dirai plus de bien de toi, qu'un Général n'en dit d'un Officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la ſupercherie que tu as faite. Cela te rendroit ſuſpect. Je tairai l'avanture. Hé bien, ajoûta-t-il, es-tu prêt à me ſuivre ? j'attends ta réponſe.

Chacun a ſes inclinations, dis-je alors à Rolando ; vous êtes né pour les entrepriſes hardies, & moi pour une vie douce & tranquile. Je vous entends, interrompit-il, la Dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur & ſans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avoüez, Monſieur Gil Blas, que vous l'avez miſe dans ſes meubles, & que vous mangez enſemble les piſtoles que vous avez emportées au ſoûterrain? Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur & que pour le deſabuſer, je voulois en dînant lui conter l'hiſtoire de la Dame. Ce que je fis effectivement, & je lui apris auſſi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit ſur les ſujets Catalans. Il m'avoüa même qu'il avoit réſolu de les aller joindre, & fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le meme parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me perſuader, il changea tout à coup de contenance & de ton. Il me regarda d'un air fier & me dit fort ſérieuſement : Puiſque

tu

tu as le cœur assez bas pour préferer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire : qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire ; oublies que tu m'as rencontré aujourd'hui, & ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car si j'apprens que tu me mêles dans tes discours. . tu me connois. Je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appella l'hôte, paya l'écot, & nous nous levames de table pour nous en aller.

CHAPITRE III.

Il sort de chez Don Bernard de Castil Blazo & va servir un petit Maître.

COmme nous sortions du cabaret, & que nous prenions congé l'un de l'autre, mon Maître passa dans la ruë. Il me vit, & je m'apperçûs qu'il regarda plus d'une fois le Capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vûë de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand. Il avoit le visage long avec un nez de perroquet, & quoiqu'il n'eût

pas mauvaiſe mine, il ne laiſſoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le ſoir je trouvai Don Bernard occupé de la figure du Capitaine & très diſpoſé à croire toutes les belles choſes que je lui en aurois pû dire, ſi j'euſſe oſé parler. Gil Blas, me dit-il, qui eſt ce grand eſcogriffe que j'ai vû tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un Alguazil, & je m'imaginai que ſatisfait de cette réponſe, il en demeuroit-là ; mais il me fit bien d'autres queſtions ; & comme je lui parut embarraſſé, parce que je me ſouvenois des menaces de Rolando, il rompit tout à coup la converſation & ſe coucha. Le lendemain matin, lorſque je lui eus rendu mes ſervices ordinaires, il me compta ſix ducats au lieu de ſix réaux, & me dit : Tiens mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir ſervi juſqu'à ce jour. Va chercher une autre maiſon. Je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de ſi belles connoiſſances. Je m'aviſai de lui repréſenter pour ma juſtification, que je connoiſſois cet Alguazil, pour lui avoir fourni certains remédes à Valladolid dans le tems que j'y exercois la medecine. Fort bien, reprit mon Maître, la défaite eſt ingénieuſe. Tu devois me répondre cela hier au ſoir, & non pas te troubler. Monſieur, lui repartis-je, en vérité, je n'oſois vous le dire par diſcrétion. C'eſt ce qui a cauſé mon embarras. Certes, repliqua-t'il, en me frappant dou-

doucement ſur l'épaule, c'eſt être bien diſcret. Je ne te croyois pas ſi ruſé. Va, mon enfant, je te donne ton congé. Un Garçon qui fraye avec des Alguazils n'eſt point du tout mon fait.

J'allai ſur le champ apprendre cette mauvaiſe nouvelle à Melendez, qui me dit pour me conſoler qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maiſon. En effet quelques jours après, il me dit : Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poſte du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Don Mathias de Silva. C'eſt un homme de la premiere qualité : un de ces jeunes Seigneurs qu'on appelle Petit-Maîtres. J'ai l'honneur d'être ſon marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces Seigneurs. Ils épouſent ſouvent de riches héritieres qui payent leurs dettes, & quand cela n'arrive pas, un marchand qui entend ſon métier leur vend toujours ſi cher, qu'il ſe ſauve en ne touchant même que le quart de ſes parties. L'Intendant de Don Mathias, pourſuivit-il, eſt mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous préſenter lui-même à ſon Maître, & vous pouvez compter qu'à ma conſidération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'Hôtel de Don Mathias, le Marchand me dit : il eſt à propos, ce me ſemble, que

que je vous apprenne de quel caractere eſt l'Intendant, afin que vous vous régliez là-deſſus. Il s'appelle Gregorio Rodriguez. Entre nous, c'eſt un homme de rien, qui ſe ſentant né pour les affaires, a ſuivi ſon génie, & s'eſt enrichi dans deux maiſons ruinées dont il a été l'Intendant. Je vous avertis qu'il eſt fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domeſtiques. C'eſt à lui qu'ils doivent d'abord s'adreſſer, quand ils ont la moindre grace à demander à leur Maître ; car s'il arrive qu'ils l'ayent obtenuë ſans ſa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire revoquer la grace, ou pour la rendre inutile. Souvenez-vous bien de cela, Gil Blas. Faites votre cour au Seigneur Rodriguez, préférablement à votre Maître même, & mettez tout en uſage pour lui plaire. Son amitié vous ſera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages éxactement ; & ſi vous êtes aſſez adroit pour gagner ſa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant! Don Mathias eſt un jeune Seigneur qui ne ſonge qu'à ſes plaiſirs, & qui ne veut prendre aucune connoiſſance de ſes propres affaires. Quelle maiſon pour un Intendant !

Lorſque nous fumes arrivez à l'Hôtel, nous demandames à parler au Seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans ſon appartement. Il y étoit en effet & nous vimes avec lui une maniere de payſan qui tenoit un ſac de toile bleuë rempli d'eſpeces. L'Intendant

tendant qui me parut plus paſle & plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au devant de Melendez, en lui tendant les bras ; le Marchand de ſon côté ouvrit les ſiens, & ils s'embraſſerent tous deux avec des démonſtrations d'amitié, où il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela il fut queſtion de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds juſqu'à la tête ; puis il me dit fort poliment que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à Don Mathias, & qu'il ſe chargeoit avec plaiſir de me préſenter à ce Seigneur. Là-deſſus Melendez fit connoître juſqu'à quel point il s'intéreſſoit pour moi. Il pria l'Intendant de m'accorder ſa protection, & me laiſſant avec lui après force complimens, il ſe retira. Dès qu'il fut ſorti, Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon Maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Auſſi-tôt il s'approcha du payſan, & lui prenant ſon ſac : Talego, lui dit-il, voyons ſi les cinq cens piſtoles ſont là-dedans. Il compta lui-même les pieces. Il trouva le compte juſte, donna quittance de la ſomme au laboureur, & le renvoya. Il remit enſuite les eſpeces dans le ſac. Alors s'adreſſant à moi, Nous pouvons préſentement, me dit-il, aller au lever de mon Maître. Il ſort du lit ordinairement ſur le midi. Il eſt près d'une heure. Il doit être jour dans ſon appartement.

Don Mathias venoit en effet de ſe lever. Il étoit encore en robe de chambre, & renverſé dans

dans un fauteüil, ſur un bras duquel il avoit une jambe étendüe, il ſe balançoit en rapant du tabac, s'entretenoit avec un laquais, qui rempliſſant par *interim* l'emploi de valet de chambre, ſe tenoit-là tout prêt à le ſervir. Seigneur, lui dit l'Intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous préſenter pour remplacer celui que vous chaſſates avant-hier. Melendez votre Marchand en répond : il aſſure que c'eſt un garçon de mérite, & je crois que vous en ſerez fort ſatisfait. C'eſt aſſez, répondit le jeune Seigneur, puiſque c'eſt vous qui le produiſez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon ſervice. Je le fais mon valet de chambre. C'eſt une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t'il, parlons d'autres choſes, vous arrivez à propos. J'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaiſe nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joüé de malheur cette nuit. Avec cent piſtoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens ſur ma parole. Vous ſçavez de quelle conſéquence il eſt pour des perſonnes de condition, de s'acquitter de cette ſorte de dette. C'eſt proprement la ſeule que le point d'honneur nous oblige à payer avec éxactitude : auſſi ne payons-nous pas les autres religieuſement. Il faut donc trouver deux cens piſtoles tout à l'heure & les envoyer à la Comteſſe de Pedroſa. Monſieur, dit l'Intendant, cela n'eſt pas ſi difficile à dire qu'à éxécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que

je

je prenne cette ſomme ? Je ne touche pas un maravadi de vos Fermiers, quelque menace que je puiſſe leur faire, cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domeſtique, & que je ſuë ſang & eau pour fournir à votre dépenſe. Il eſt vrài que juſqu'ici, graces au Ciel, j'en ſuis venu à bout ; mais je ne ſçai plus à quel Saint me voüer, je ſuis reduit à l'extrémité. Tous ces diſcours ſont inutiles, interrompit Don Mathias, & ces détails ne ſont que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, & que je m'amuſe à prendre ſoin de mon bien ? l'agréable amuſement pour un homme de plaiſir comme moi ! Patience, repliqua l'Intendant, au train que vont les choſes, je prévois que vous ſerez bientôt débarraſſé pour toujours de ce ſoin-là. Vous me fatiguez, repartit bruſquement le jeune Seigneur. Vous m'aſſaſſinez. Laiſſez-moi me ruiner ſans que je m'en apperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cens piſtoles. Il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déja prêté de l'argent à groſſe uſure ? Ayez recours, ſi vous voulez, au diable, répondit Don Mathias ; pourvû que j'aye deux cens piſtoles, je ne me ſoucie pas du reſte.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air bruſque & chagrin, l'Intendant ſortit, & un jeune homme de qualité, nommé Don Antonio de Centellès, entra : Qu'as-tu, mon ami, dit ce dernier à mon Maître ? Je

te

te trouve l'air nébuleux. Je vois ſur ton viſage une impreſſion de colere ! qui peut t'avoir mis de mauvaiſe humeur ? Je vais parier que c'eſt ce marouffle qui ſort. Ouy, répondit Don Mathias, c'eſt mon Intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait paſſer quelque mauvais quart-d'heure. Il m'entretient de mes affaires, il dit que je mange le fonds de mes revenus... L'animal ! Ne diroit-on pas qu'il y perd, lui ? Mon enfant, reprit Don Antonio, je ſuis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'eſt pas plus raiſonnable que ton Intendant. Quand le faquin, pour obéïr à mes ordres réïterez, m'apporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du ſien. Il me fait toujours de grands raiſonnemens : Monſieur, me dit-il, vous vous abimez. Vos revenus ſont ſaiſis. Je ſuis obligé de lui couper la parole, pour abréger ſes ſots diſcours. Le malheur, dit Don Mathias, c'eſt que nous ne ſçaurions nous paſſer de ces gens-là. C'eſt un mal néceſſaire. J'en conviens, repliqua Centellés... mais attends, pourſuivit-il, en riant de toute ſa force, il me vient une idée aſſez plaiſante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les ſcênes ſérieuſes que nous avons avec eux, & nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce ſoit moi qui demande à ton Intendant tout l'argent dont tu auras beſoin. Tu en uſeras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raiſonnent alors tous deux tant qu'il

qu'il leur plaira; nous les écouterons de ſang froid. Ton Intendant viendra me rendre ſes comptes : mon homme d'affaires ira te rendre les ſiens. Je n'entendrai parler que de tes diſſipations : tu ne verras que les miennes : cela nous réjoüira.

Mille traits brillans ſuivirent cette ſaillie, & mirent en joye les jeunes Seigneurs qui continuerent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur converſation fut interrompuë par Gregorio Rodriguez, qui rentra ſuivi d'un petit viellard qui n'avoit preſque point de cheveux tant il étoit chauve. Don Antonio voulut ſortir : Adieu, Don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laiſſe avec ces Meſſieurs. Vous avez ſans doute quelque affaire ſérieuſe à démêler enſemble. Hé non, non, lui répondit mon Maître, demeure, Tu n'es point de trop. Ce diſcret vieillard que tu vois eſt un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq, s'écria Centellés d'un air étonné ; Vive Dieu, je te félicite d'être en ſi bonne main. Je ne ſuis pas traité ſi doucement, moi. J'achette l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois : quelle uſure, dit alors le viel uſurier ! Les fripons ! ſongent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne ſuis plus ſurpris ſi l'on déclame tant contre les perſonnes qui prêtent à intérêts. C'eſt le profit exorbitant que quelques-uns tirent de leurs eſpèces qui nous perd d'honneur & de réputation. Si

tous nos confreres me reſſembloient, nous ne ſerions pas ſi décriez; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaiſir au prochain. Ah ſi le tems étoit auſſi bon que je l'ai vû autrefois, je vous offrirois ma bourſe ſans intérêts, & peu s'en faut même, quelque ſoit aujourd'hui la miſère, que je ne me faſſe un ſcrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent eſt rentré dans le ſein de la terre. On n'en trouve plus, & ſa rareté oblige enfin ma morale à ſe relâcher.

De combien avez-vous beſoin, pourſuivit-il- en s'adreſſant à mon maître? Il me faut deux cens piſtoles, répondit Don Mathias. J'en ai quatre cens dans un ſac, repliqua l'uſurier, il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même tems il tira de deſſous ſon manteau un ſac de toile bleuë, qui me parut être le même que le payſan Talego venoit de laiſſer avec cinq cens piſtoles à Rodriguez. Je ſçûs bientôt ce qu'il en falloit penſer, & je vis bien que Melendez ne m'avoit pas vanté ſans raiſon le ſçavoir faire de cet Intendant. Le vieillard vuida le ſac, étala les eſpeces ſur une table, & ſe mit à les compter. Cette vûë alluma la cupidité de mon maître. Il fût frappé de la totalité de la ſomme: Seigneur Deſcomulgado, dit-il à l'uſurier, je fais une réflexion judicieuſe, je ſuis un grand ſot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, ſans ſonger que je n'ai pas le ſol. Je ſe ſai obligé demain de recourir encore à vous. Je

ſuis

ſuis d'avis de rafler les quatre cents piſtoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je deſtinois une partie de cet argent à un bon Licencié qui a de gros héritages, qu'il employe charitablement à retirer du monde de petites filles, & à meubler leurs retraites ; mais puiſque vous avez beſoin de la ſomme entiere, elle eſt à votre ſervice, vous n'avez ſeulement qu'à ſonger aux aſſurances. Oh pour des aſſurances, interrompit Rodriguez en tirant de ſa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le Seigneur Don Mathias n'a qu'à ſigner. Il vous donne cinq cens piſtoles à prendre ſur un de ſes fermiers, ſur Talego, riche Laboureur de Mondejar. Cela eſt bon, repliqua l'uſurier. Je ne fais point le difficultueux, moi, pour peu que les propoſitions qu'on me fait ſoient raiſonnables, je les accepte ſans façon dans le moment. Alors l'Intendant préſenta une plume à mon maître, qui, ſans lire le billet, écrivit en ſiffiant, ſon nom au bas.

Cette affaire conſommée, le vieillard dit adieu à mon patron qui courut l'embraſſer en lui diſant juſqu'au revoir, Seigneur Uſurier, je ſuis tout à vous. Je ne ſçai pas pourquoi vous paſſez vous autres pour des fripons. Je vous trouve très néceſſaires à l'Etat; vous êtes la conſolation de mille enfans de famille & la reſſource de tous les Seigneurs dont la dépenſe excede les revenus. Tu as raiſon, s'écria Centellés. Les Uſuriers ſont d'hon-

nêtes gens qu'on ne peut assez honorer & je veux à mon tour embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots, il s'approcha du vieillard pour l'accoler, & ces deux petits-Maîtres, pour se divertir, commencerent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joüeurs de paûme qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laisserent sortir avec l'Intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, & même quelque chose de plus.

Lorsque Rodriguez & son ame damnée furent sortis, Don Mathias envoya par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la Comtesse de Pedrosa, & serra l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soye qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gay à Don Antonio : que ferons-nous aujourd'hui? tenons conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellés. Je le veux bien : Déliberons. Dans le tems qu'ils alloient réver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres Seigneurs arriverent. C'étoit Don Alexo Segiar, & D. Fernand de Gamboa ; l'un & l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'est-à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatres Cavaliers débuterent par de vives accolades qu'ils se firent : on eût dit qu'ils ne s'étoient point vûs depuis dix ans. Après cela Don Fernand, qui étoit un gros réjoüi, adressa la parole à D. Mathias & à Don Antonio : Messieurs,

ſieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret, où vous boirez du vin des Dieux. J'y ai ſoupé, & j'en ſuis ſorti ce matin entre cinq & ſix heures. Plût au Ciel, s'écria mon maître, que j'euſſe paſſé la nuit auſſi ſagement ! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellés, je me ſuis donné hier au ſoir un divertiſſement nouveau ; car j'aime à changer de plaiſirs. Auſſi n'y a-t'il que la variété des amuſemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces Seigneurs qui levent les impôts & font leurs affaires avec celles de l'Etat. J'y vis de la magnificence, du bon goût, & le repas me parut aſſez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjoüit. Le partiſan quoique des plus roturiers de ſa compagnie, tranchoit du grand ; & ſa femme, bien qu'horriblement laide, faiſoit l'adorable, & diſoit mille ſottiſes aſſaiſonnées d'un accent Biſcayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un Précepteur. Jugez ſi ce ſouper de famille me divertit.

Et moi, Meſſieurs, dit D. Alexo Segiar, j'ai ſoupé chez une Comédienne, chez Arſenie. Nous étions ſix à table. Arſenie, Florimonde avec une coquette de ſes amies, le Marquis de Zenete, Don Juan de Moncade & votre ſerviteur. Nous avons paſſé la nuit à boire, &

à dire des gueulées. Quelle volupté! Il eſt vrai qu'Arſenie & Florimonde ne ſont pas de grands génies ; mais elles ont un uſage de débauche qui leur tient lieu d'eſprit. Ce ſont des créatures enjouées, vives, folles. Cela ne vaut-il pas mieux cent fois que des femmes raiſonnables.

CHAPITRE IV.

De quelle maniere Gil Blas fit connoiſſance avec les valets des Petits-Maîtres ; du ſecret admirable qu'ils lui enſeignerent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'eſprit & du ſerment ſingulier qu'ils lui firent faire.

CEs Seigneurs continuerent à s'entretenir de cette ſorte, juſqu'à ce que Don Mathias, que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là, fut en état de ſortir. Alors il me dit de le ſuivre, & tous ces Petits-Maîtres prirent enſemble le chemin du cabaret où Don Fernand de Gamboa ſe propoſoit de les conduire. Je commençai donc à marcher derriere eux avec trois autres valets, car chacun de ces Cavaliers avoit le ſien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domeſtiques copioient leur Maîtres & ſe donnoient les mêmes airs. Je les ſaluai comme leur nouveau camarade. Ils me ſaluerent auſſi, & l'un d'entr'eux, après m'avoir regardé quelques momens, me dit : Frere, je

je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore ſervi de jeune Seigneur. Helas, non, lui répondis-je, il n'y a pas long-tems que je ſuis à Madrid. C'eſt ce qu'il me ſemble, repliqua t'il. Vous ſentez la Province. Vous paroiſſez timide & embarraſſé. Il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi ſur ma parole. Vous me flattez peut-être, lui dis-je ? Non, répartit-il, non. Il n'y a point de ſot que nous ne puiſſions façonner. Comptez là-deſſus.

Il n'eut pas beſoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois pour confrères de bons enfans, & que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le Seigneur Don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maitres ſe mirent à table, & nous nous diſpoſâmes à les ſervir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gayeté. J'avois une extrême plaiſir à les entendre. Leur caractere, leurs penſées, leurs expreſſions me divertiſſoient. Que de feu ! que de ſaillies d'imagination ! Ces gens-là me parurent une eſpece nouvelle. Lorſqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuſe quantité de bouteilles des meilleures vins d'Eſpagne, & nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite ſalle où l'on nous avoit dreſſé une table.

Je

Je ne tardai guère à m'appercevoir que les Chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne ſe contentoient pas de prendre les manieres de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage, & ces marauds les rendoient ſi bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même choſe. J'admirois leur air libre & aiſé, J'étois encore plus charmé de leur eſprit, & je déſeſperois d'être jamais auſſi agréable qu'eux. Le valet de Don Fernand, attendu que c'étoit ſon maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du repas, & voulant que rien n'y manquât, il appella l'hôte & lui dit : Monſieur le Maître donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin, & comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos Meſſieurs auront bûës. Très-volontiers, répondit l'hôte ; mais, Monſieur Gaſpard, vous ſçavez que le Seigneur Don Fernand me doit déja bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques eſpeces. . . . Oh, interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous eſt dû. Je vous en réponds, moi, c'eſt de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il eſt vrai que quelques diſcourtois créanciers ont fait ſaiſir nos revenus, mais nous obtiendrons main-levée au premier jour, & nous vous payerons ſans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin, malgré les ſaiſies ; & nous en bûmes en attendant la main-

main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions des ſantez à tous momens, en nous donnant les uns aux autres les ſurnons de nos maîtres. Le valet de Don Antonio appelloit Gamboa celui de Don Fernand, & le valet de Don Fernand appelloit Centellés celui de Don Antonio. Ils me nommoient de même Silva, & nous nous enyvrions peu à peu ſous ces noms empruntez, tout auſſi bien que les Seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fuſſe moins brillant que mes convives, ils ne laiſſerent pas de me témoigner qu'ils étoient aſſez contens de moi : Silva, me dit un des plus deſtalez, nous ferons quelque choſe de toi, mon ami. Je m'apperçois que tu as un fonds de génie, mais tu ne ſçais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard, & toutefois ce n'eſt qu'en hazardant des diſcours, que mille gens s'érigent aujour'dhui en beaux eſprits. Veux-tu briller, tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité & riſquer indifferemment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie paſſera pour une noble hardieſſe. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvû qu'avec cela il t'échape ſeulement un bon mot, on oubliera les ſottiſes, on retiendra le trait, & l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'eſt ce que pratiquent ſi heureuſement nos maîtres, & c'eſt ainſi qu'en doit uſer tout homme qui viſe à la réputation d'un eſprit diſtingué.

Outre

Outre que je ne ſouhaitois que trop de paſſer pour un beau génie, le ſecret qu'on m'enſeignoit pour y réuſſir me paroiſſoit ſi facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai ſur le champ, & le vin que j'avois bû rendit l'épreuve heureuſe. C'eſt à dire que je parlai à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances quelques pointes d'eſprit qui m'attirerent des applaudiſſemens. Ce coup d'eſſai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne ſaillie, & le hazard voulut encore que mes efforts ne fuſſent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confrères qui m'avoit adreſſé la parole dans la ruë, ne commences-tu pas à te décraſſer ? il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déja tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vûë d'œil. Vois ce que c'eſt que de ſervir des perſonnes de qualité. Cela éleve l'eſprit. Les conditions bourgeoiſes ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je ; auſſi je veux deſormais conſacrer mes ſervices à la nobleſſe. C'eſt fort bien dit, s'écria le valet de Don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de poſſeder des génies ſupérieurs comme nous. Allons, Meſſieurs, ajouta-t'il, faiſons ſerment que nous ne ſervirons jamais ces gredins-là. Jurons-en par le Stix. Nous lui applaudîmes

plaudîmes, & le verre à la main, nous fîmes tous ce burleſque ſerment.

Nous demeurâmes à table juſqu'à ce qu'il plût à nos Maîtres de ſe retirer. Ce fut à minuit. Ce qui parut à mes camarades un excès de ſobriété. Il eſt vrai que ces Seigneurs ne ſortoient de ſi bonne heure de cabaret, que pour aller chez une fameuſe coquette qui logeoit dans le quartier de la Cour, & dont la maiſon étoit nuit & jour ouverte aux gens de plaiſir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amuſante & ſi conſommée dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, diſoit-on, plus cher les reſtes de ſa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prèmices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de Seigneurs qu'on y voyoit. Ils y joüoient l'après-dînée. Ils ſoupoient enſuite, & paſſoient la nuit à boire & à ſe rejoüir. Nos Maîtres demeurerent-là juſqu'au jour, & nous auſſi ſans nous ennuyer; car tandis qu'ils étoient avec leurs maîtreſſes, nous nous amuſions avec les ſoubrettes. Enfin nous nous ſéparâmes tous au lever de l'aurore, & nous allames nous repoſer chacun de ſon côté.

Mon Maître s'étant levé à ſon ordinaire ſur le midi, s'habilla. Il ſortit. Je le ſuivis, & nous entrames chez D. Antonio Centellés, où nous trouvames un certain D. Alvaro de Acuna. C'étoit un vieux Gentilhomme, un pro-

profeſſeur de débauche. Tous les jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables, ſe mettoient entre ſes mains. Il les formoit au plaiſir, leur enſeignoit à briller dans le monde, & à diſſiper leur patrimoine. Il n'appréhendoit plus de manger le ſien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois Cavaliers ſe furent embraſſez, Centellés dit à mon Maître : Parbleu, D. Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos, D. Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au Marquis de Zenete, & à D. Juan de Moncade. Je veux que tu ſois de la partie. Hé comment, dit D. Mathias, nomme-t'on ce bourgeois ? Il s'appelle Gregorio de Noriega, dit alors D. Alvar, & je vais vous apprendre en deux mots ce que c'eſt que ce jeune homme. Son pere, qui eſt un riche Joüaillier, eſt allé négocier des pierreries dans les pays étrangèrs, & lui a laiſſé en partant la joüiſſance d'un gros revenu. Gregorio eſt un ſot, qui a une diſpoſition prochaine à manger tout ſon bien, qui tranche du Petit-Maître, & veut paſſer pour homme d'eſprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne ; & je puis vous aſſurer, Meſſieurs, que je le mene bon train. Le fonds de ſon revenu eſt déja bien entamé. Je n'en doute pas s'écria Centellés. Je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons D. Mathias, continua-t'il, faiſons connoiſſance avec cet homme-là, & contribuons à le ruiner. J'y conſens, répondit

pondit mon Maître. Auſſi-bien j'aime à voir renverſer la fortune de ces petits Seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la diſgrace de ce fils de publicain à qui le jeu & la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre juſqu'à ſa maiſon. Oh pour celui-là, reprit D. Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'eſt pas moins fat dans ſa miſère, qu'il l'étoit dans ſa proſpérité.

Centellés & mon Maître ſe rendirent avec Don Alvar chez Gregorio de Noriega. Nous y allâmes auſſi Mogicon & moi, tous deux ravis de trouver une franche lippée & de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant nous apperçûmes pluſieurs hommes occupez à préparer le dîner, & il ſortit des ragoûts qu'ils faiſoient, une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le Marquis de Zenete & Don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le Maître du logis me parut un grand beneſt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des Petits-Maîtres. C'étoit une très-mauvaiſe copie de ces excellens originaux. Ou pour mieux dire, un imbécile qui vouloit ſe donner un air délibéré. Repréſentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs qui avoient tous pour but de ſe moquer de lui & de l'engager dans de grandes dépenſes. Meſſieurs, dit D. Alvar après les premiers complimens, je vous donne le Seigneur Gregorio de Noriega pour un Cavalier des

plus parfaits. Il poſſede mille belles qualitez, Sçavez-vous qu'il a l'eſprit très-cultivé? Vous n'avez qu'à choiſir. Il eſt également fort ſur toutes les matieres ; depuis la logique la plus fine & la plus ſerrée, juſqu'à l'ortographe. Oh cela eſt trop flateur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaiſe grace. Je pourrois, Seigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'eſt vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avois pas deſſein, reprit D. Alvar, de m'attirer une loüange ſi ſpirituelle ; mais en vérité, Meſſieurs, pourſuivit-il, le Seigneur Gregorio ne ſçauroit manquer de s'acquerir du nom dans le monde. Pour moi, dit D. Antonio, ce qui me charme en lui, & ce que je mets même au deſſus de l'ortographe, c'eſt le choix judicieux qu'il fait des perſonnes qu'il fréquente. Au lieu de ſe borner au commerce des bourgéois, il ne veut voir que de jeunes Seigneurs, ſans s'embaraſſer de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de ſentimens qui m'enchante, & voilà ce qu'on appelle dépenſer avec goût & avec diſcernement.

Ces diſcours ironiques ne firent que précéder mille autres ſemblables. Le pauvre Gregorio fut accommodé de toutes piéces. Les Petits-Maîtres lui lançoient tour à tour des traits, dont le ſot ne ſentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pied de la lettre tout ce qu'on lui diſoit, & il paroiſſoit

roiſſoit fort content de ſes convives. Il lui ſembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faiſoient encore grace. Enfin, il leur ſervit de joüet pendant qu'ils furent à table, & ils y demeurerent le reſte du jour & la nuit toute entiere. Nous bûmes à diſcrétion, de même que nos maîtres, & nous étions bien conditionnez les uns & les autres, quand nous ſortîmes de chez le bourgeois.

CHAPITRE V.

Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoiſſance avec une jolie perſonne.

APrès quelques heures de ſommeil, je me levai en bonne humeur, & me ſouvenant des avis que Melendez m'avoit donnez, j'allai en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre Intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avois à lui rendre mes reſpects. Il me reçut d'un air gracieux, & me demanda ſi je m'accommodois du genre de vie des jeunes Seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne déſeſperois pas de m'y accoûtumer dans la ſuite.

Je m'y accoûtumai effectivement, & bientôt même. Je changeai d'humeur & d'eſprit. De ſage & poſé que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de D.

Antonio me fit compliment ſur ma métamorphoſe, & me dit que pour être un illuſtre il ne me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me repréſenta que c'étoit une choſe abſolument néceſſaire pour achever un joli homme, que tous nos camarades étoient aimez de quelque belle perſonne, & que lui, pour ſa part, poſſédoit les bonnes graces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monſieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes ſans doute un garçon bien fait & fort ſpirituel, vous avez du mérite ; mais je ne comprens pas comment des femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pû ſe laiſſer charmer d'un homme de votre condition. Oh vrayement, me répondit-il, elles ne ſçavent pas qui je ſuis. C'eſt ſous les habits de mon maître & même ſous ſon nom que je fais ces conquêtes. Voici comment : Je m'habille en jeune Seigneur. J'en prends les manieres, Je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois, juſqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je ſuis celle-là, & fais ſi bien que je lui parle. Je me dis D. Antonio Centellés. Je demande un rendez-vous. La Dame fait des façons. Elle me l'accorde *& cætera*. C'eſt ainſi, mon enfant, continua-t'il que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, & je te conſeille de ſuivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illuſtre pour n'écouter pas ce conſeil; outre cela je ne me ſentois

ſentois point de répugnance pour une intrigue amoureuſe. Je formai donc le deſſein de me traveſtir en jeune Seigneur pour aller chercher des avantures galantes. Je n'oſai me déguiſer dans notre Hotel, de peur que cela ne fut remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garderobe de mon maître, & j'en fis un paquet que j'emportai chez un petit Barbier de mes amis ; où je jugeai que je pourrois m'habiller & me deshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fut poſſible. Le Barbier mit auſſi la main à mon ajuſtement, & quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajoûter, je marchai vers le pré de ſaint Jerôme, d'où j'étois bien perſuadé que je ne reviendrois pas ſans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir ſi loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traverſois une ruë détournée, je vis ſortir d'une petite maiſon, & monter dans un caroſſe de loüage qui étoit à la porte, une Dame richement habillée & parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la conſidérer, & je la ſaluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaiſoit pas. De ſon côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne penſois mon attention, elle leva pour un moment ſon voile, & offrit à ma vûe un viſage des plus agréables. Cependant le caroſſe partit, & je demeurai dans la ruë un peu étourdi des traits que je venois

de voir. La jolie figure, diſois-je en moi-même ! peſte, il faudroit cela pour m'achever ! Si les deux Dames qui aiment Mogicon ſont auſſi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je ſerois charmé de mon ſort, ſi j'avois une pareille maîtreſſe. En faiſant cette réflexion, je jettai les yeux par hazard ſur la maiſon d'où j'avois vû ſortir cette aimable perſonne, & j'apperçûs à la fenêtre d'une ſalle baſſe une vieille femme qui me fit ſigne d'entrer.

Je volai auſſitôt dans la maiſon, & je trouvai dans une ſalle aſſez propre cette vénérable & diſcrette vieille, qui me prenant pour un Marquis, tout au moins me ſalua reſpectueuſement & me dit : Je ne doute pas, Seigneur, que vous n'ayez mauvaiſe opinion d'une femme qui, ſans vous connoître, vous fait ſigne d'entrer chez elle ; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous ſçaurez que je n'en uſe pas de cette ſorte avec tout le monde. Vous me paroiſſez un Seigneur de la Cour. Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite, & penchant le corps ſur la hanche gauche. Je ſuis, ſans vanité, d'une des plus grandes maiſons d'Eſpagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, & je vous avoüerai que j'aime à faire plaiſir aux perſonnes de qualité. C'eſt mon foible. Je vous ai obſervé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me ſemble, une Dame qui vient de me quitter. Vous ſentiriez-vous du goût

goût pour elle ? Dites-le moi confidemment. Foi d'homme de Cour, lui répondis-je elle m'a frappé. Je n'ai jamais rien vû de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous enſemble, ma bonne, & comptez ſur ma reconnoiſſance. Il fait bon rendre ces ſortes de ſervices à nous autres grands Seigneurs ; ce ne ſont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déja dit, répliqua la vieille je ſuis toute dévouée aux perſonnes de condition. Je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maiſon pour concilier leur tempérament avec la bienſéance. Fort bien lui dis-je, & vous venez apparemment de faire ce plaiſir à la Dame dont il s'agit. Non, répondit-elle, c'eſt une jeune veuve de qualité qui cherche un amant ; mais elle eſt ſi difficile là-deſſus, que je ne ſçai ſi vous lui conviendrez, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déja préſenté trois Cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh ! parbleu, ma chere, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ſes trouſſes ; je t'en rendrai bon compte, ſur ma parole. Je ſuis curieux d'avoir un tête à tête avec une beauté difficile. Je n'en ai point encore rencontré de ce caractère-là. Hé bien, me dit la Vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure. Vous ſatisferez votre curioſité.

ſité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je. Nous verrons ſi un jeune Seigneur tel que moi peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit Barbier, ſans vouloir chercher d'autres avantures, & fort impatient de la ſuite de celle-là. Ainſi, le jour ſuivant, après m'être encore bien ajuſté, je me rendis chez la Vieille une heure plûtôt qu'il ne falloit. Seigneur me dit-elle, vous êtes ponctuel, & je vous en ſçai bon gré. Il eſt vrai que la choſe en vaut bien la peine. J'ai vû notre jeune Veuve, & nous nous ſommes fort entretenuës de vous. On m'a défendu de parler: mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plû, & vous allez devenir un heureux Seigneur. Entre-nous, la Dame eſt un morceau tout appétiſſant. Son mari n'a pas vêcu long-tems avec elle. Il n'a fait que paſſer comme une ombre. Elle a tout le mérite d'une fille. La bonne Vieille ſans doute vouloit dire d'une de ces filles d'eſprit qui ſçavent vivre ſans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en caroſſe de loüage, comme le jour précédent, & vêtuë de ſuperbes habits. D'abord qu'elle parut dans la ſalle, je débutai par cinq ou ſix révérences de Petit-Maître, accompagnées de leurs plus gracieuſes contorſions.. Après quoi, je m'approchai d'elle d'un air très-familier, & lui dis ma Princeſſe, vous voyez un Seigneur qui en a dans l'aîle. Votre image depuis hier

Vol I. page 260.

hier s'offre inceſſamment à mon eſprit, & vous avez expulſé de mon cœur une Ducheſſe qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe eſt trop glorieux pour moi, répondit-elle, en ôtant ſon voile ; mais je n'en reſſens pas une joye pure. Un jeune Seigneur aime le changement ; & ſon cœur eſt, dit-on, plus difficile à garder que la piſtole volante. Hé ma Reine, repris-je, laiſſons-là, s'il vous plait l'avenir. Ne ſongeons qu'au préſent. Vous êtes belle. Je ſuis amoureux. Si mon amour vous eſt agréable, engageons-nous ſans réflexion ; embarquons-nous comme les Matelots, n'enviſageons point les périls de la navigation. N'en regardons que les plaiſirs.

En achevant ces paroles, je me jettai avec tranſport aux genoux de ma Nymphe & pour mieux imiter les Petits-Maîtres, je la preſſai d'une maniere pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émûë de mes inſtances ; mais elle ne crût pas devoir s'y rendre encore ; & me repouſſant : Arrêtez-vous, me dit-elle, vous êtes trop vif ; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne ſoyez un petit débauché. Fy donc, Madame, m'écriai-je, pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun ? Il n'y a plus que quelques Bourgeoiſes qui ſe révoltent contre la débauche. C'en eſt trop, reprit-elle, je me rends à une raiſon ſi forte. Je vois bien qu'avec vous autres Seigneurs les grimaces ſont inutiles. Il faut qu'une femme faſſe la moitié

du

du chemin. Aprenez-donc votre victoire, ajoûta-t'elle avec une apparence de confuſion, comme ſi ſa pudeur eût ſouffert de cet aveu ; vous m'avez inſpiré des ſentimens que je n'ai jamais eûs pour perſonne, & je n'ai plus beſoin que de ſçavoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choiſir pour mon amant. Je vous crois un jeune Seigneur, & même un honnête homme. Cependant je n'en ſuis point aſſurée ; & quelque prévenuë que je ſois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendreſſe à un inconnu.

Je me ſouvins alors de quelle façon le Valet de Don Antonio m'avoit dit qu'il ſortoit d'un pareil embarras ; & voulant à ſon exemple paſſer pour mon Maître : Madame, dis-je à ma Veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom. Il eſt aſſez beau pour mériter d'être avoüé Avez-vous entendu parler de Don Mathias de Silva ? Oüi répondit-elle ; Je vous dirai même que je l'ai vû chez une perſonne de ma connoiſſance. Quoique déja effronté, je fûs un peu troublé de cette réponſe. Je me raſſurai toutefois dans le moment ; & faiſant force de génie pour me tirer de-là : Hé bien, mon Ange, repris-je, vous connoiſſez un Seigneur . . . que . . . je connois auſſi . . . Je ſuis de ſa maiſon, puiſqu'il faut vous le dire. Son ayeul épouſa la belle ſœur d'un oncle de mon pere. Nous ſommes, comme vous voyez, aſſez proches parens. Je m'appelle Don Céſar. Je ſuis fils unique

unique de l'illuſtre Don Fernand de Ribera, qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui ſe donna ſur les frontieres de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action, elle fut diablement vive ; mais ce ſeroit perdre des momens précieux que l'amour veut que j'employe plus agréablement.

Je devins preſſant & paſſionné après ce diſcours. Ce qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma Déeſſe me laiſſa prendre, ne ſervirent qu'à me faire ſoupirer après celles qu'elle me refuſa. La cruelle regagna ſon caroſſe qui l'attendoit à la porte. Je ne laiſſai pas néanmoins de me retirer très-ſatisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fuſſe pas encore parfaitement heureux. Si, diſois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontez, c'eſt que ma Dame eſt une perſonne qualifiée, qui n'a pas crû devoir céder à mes tranſports dans une premiere entrevûë. La fierté de ſa naiſſance a retardé mon bonheur. Mais il n'eſt differé que de quelques jours. Il eſt bien vrai que je me repréſentai auſſi que ce pouvoit être une matoiſe des plus rafinées. Cependant j'aimai mieux regarder la choſe du bon côté que du mauvais, & je conſervai l'avantageuſe opinion que j'avois conçûë de ma veuve. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le ſur lendemain, & l'eſpérance de parvenir au comble de mes vœux me donnoit un avant-goût des plaiſirs dont je me flattois.

L'eſprit

L'eſprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon Barbier. Je changeai d'habit & j'allai joindre mon maître dans un tripot où je ſçavois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, & je m'apperçus qu'il gagnoit; car il ne reſſembloit pas à ces joüeurs froids qui s'enrichiſſent ou ſe rüinent ſans changer de viſage. Il étoit railleur & inſolent dans la proſpérité & fort bourru dans la mauvaiſe fortune. Il ſortit fort gai du tripot, & prit le chemin du *Théâtre du Prince*. Je le ſuivis juſqu'à la porte de la Comedie, Là me mettant un ducat dans la main : Tiens, Gil Blas, me dit-il, puiſque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en reſſentes. Va te divertir avec tes camarades, & viens me prendre à minuit chez Arſenie, où je dois ſouper avec Don Alexo Segiar. A ces mots, il rentra & je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenſer mon ducat, ſelon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-tems. Clarin valet de Don Alexo ſe préſenta tout à coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, & nous nous y amuſâmes juſqu'à minuit. De-là nous nous rendîmes à la maiſon d'Arſenie où Clarin avoit ordre auſſi de ſe trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte & nous fit entrer dans une ſalle baſſe, où la femme de chambre d'Arſenie & celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant enſemble, tandis que leurs maîtreſſes étoient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée

L'arrivée de deux vivans qui venoient de bien ſouper ne pouvoit pas être deſagréables à des ſoubrettes, & à des ſoubrettes de Comédiennes encore ; mais quel fut mon étonnement, lorſque dans une de ces ſuivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois Comteſſe ou Marquiſe. Elle ne parut pas moins étonnée de voir ſon cher Don Ceſar de Ribera changé en valet de Petit-Maître. Nous nous regardames toutefois l'un l'autre ſans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pumes nous empêcher de ſatisfaire. Après quoi Laure, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit, me tirant à part, tandis que Clarin parloit à ſa compagne, me tendit gracieuſement la main & me dit tout bas : Touchez là, Seigneur Don Ceſar ; au lieu de nous faire des reproches réciproques, faiſons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, & je ne me ſuis point mal non plus acquittée du mien. Qu'en dites-vous ? Avoüez que vous m'avez priſe pour une de ces jolies femmes de qualité, qui ſe plaiſent à faire des équippées. Il eſt vrai lui répondis-je ; mais qui que vous ſoyez, ma Reine, je n'ai point changé de ſentiment en changeant de forme. Agréez, de grace, mes ſervices, & permettez que le valet de chambre de Don Mathias acheve ce que Don Ceſar a ſi heureuſement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es

en homme ce que je ſuis en femme. C'eſt la plus grande loüange que je puiſſe te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus beſoin du miniſtere de la vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous autres Dames de theâtre, nous vivons ſans contrainte & pêle mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroit quelquefois ; mais le public en rit, & nous ſommes faites, comme tu ſçais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes-là, parce que nous n'étions pas ſeuls. La converſation devint générale, vive, enjoüée & pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du ſien. La ſuivante d'Arſenie ſur-tout, mon aimable Laure brilla fort & fit paroître beaucoup plus d'eſprit que de vertu. D'un autre côté nos maîtres & les Comediennes pouſſoient ſouvent de longs éclats de rire que nous entendions. Ce qui ſuppoſe que leur entretien étoit auſſi raiſonnable que le notre. Si l'on eût écrit toutes les belles choſes qui ſe dirent chez Arſenie, on en auroit, je crois, compoſé un livre très-inſtructif pour la jeuneſſe. Cependant l'heure de la retraite, c'eſt-à-dire le jour arriva, il fallut ſe ſéparer. Clarin ſuivit D. Alexo, & je me retirai avec D. Mathias.

CHA-

CHAPITRE VI.

De l'entretien de quelques Seigneurs ſur les Comediens de la Troupe du Prince.

CE jour-là mon maître à ſon levé reçût un billet de Don Alexo Segiar, qui lui mandoit de ſe rendre chez lui. Nous y allâmes, & nous trouvâmes avec lui le Marquis de Zenete & un autre jeune Seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vû : Don Mathias, dit Segiar à mon patron, en lui préſentant ce Cavalier que je ne connoiſſois point, vous voyez D. Pompeyo de Caſtro mon parent. Il eſt preſque dès ſon enfance à la Cour de Pologne. Il arriva hier au ſoir à Madrid, & il s'en retourne dès demain à Warſovie. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems ſi précieux, & j'ai crû que pour le lui faire trouver agréable, j'avois beſoin de vous & du Marquis de Zenete. Là-deſſus mon maître & le parent de Don Alexo s'embraſſerent & ſe firent l'un à l'autre force complimens. Je fûs très-ſatisfait de ce que dit D. Pompeyo. Il me parut avoir l'eſprit ſolide & délié.

On dîna chez Segiar, & ces Seigneurs après le repas joüerent pour s'amuſer juſqu'à l'heure de la Comedie. Alors ils allerent tous enſemble au Theâtre du Prince voir repréſenter une tragédie nouvelle qui avoit pour titre :

La Reine de Carthage. La pièce finie, ils revinrent ſouper au même endroit où ils avoient dîné, & leur converſation roula d'abord ſur le poëme qu'ils venoient d'entendre; enſuite ſur les Acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria Don Mathias, je l'eſtime peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéïde; mais il faut convenir que la piece a été joüée divinement. Qu'en penſe le Seigneur Pompeyo? Il n'eſt pas, ce me ſemble, de mon ſentiment. Meſſieurs, dit ce Cavalier, en ſoûriant, je vous ai vû tantôt ſi charmé de vos Acteurs & particulierement de vos Actrices, que je n'oſerois vous avoüer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'eſt fort bien fait, interrompit D. Alexo en plaiſantant, vos cenſures ſeroient ici fort mal reçûës. Reſpectez nos Actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous bûvons tous les jours avec elles; nous les garantiſſons parfaites. Nous en donnerons ſi l'on veut des certificats. Je n'en doute point, lui répondit ſon parent; vous en donneriez même de leurs vie & mœurs, tant vous me paroiſſez amis.

Vos Comediennes Polonoiſes, dit en riant le Marquis de Zenete, ſont ſans doute beaucoup meilleures. Oüi certainement, repliqua Don Pompeyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le Marquis, peuvent compter ſur vos certificats. Je n'ai point de liaiſon avec elles, repartit Don Pompeyo.

Pompeyo, Je ne ſuis point de leurs débauches. Je puis juger de leur mérite ſans prévention. En bonne foi, pourſuivit-il, croyez-vous avoir une Troupe excellente? Non parbleu, dit le Marquis, je ne le crois pas, & je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'Acteurs. J'abandonne tout le reſte. Ne conviendrez-vous pas que l'Actrice qui a joüé le rôlle de Didon eſt admirable? N'a-t'elle pas repréſenté cette Reine avec toute la nobleſſe & tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un ſpectateur, & lui fait ſentir les mouvemens de toutes les paſſions qu'elle exprime: On peut dire qu'elle eſt conſommée dans les rafinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Pompeyo, qu'elle ſçait émouvoir & toucher: jamais Comedienne n'eut plus d'entrailles, & c'eſt une belle repréſentation. Mais ce n'eſt point une actrice ſans défaut. Deux ou trois choſes m'ont choqué dans ſon jeu. Veut-elle marquer de la ſurpriſe? elle roule les yeux d'une maniere outrée; ce qui ſied mal à une Princeſſe. Ajoutez à cela qu'en groſſiſſant le ſon de ſa voix, qui eſt naturellement doux, elle en corrompt la douceur, & forme un creux aſſez déſagréable. D'ailleurs, il m'a ſemblé dans plus d'un endroit de la piéce, qu'on pouvoit la ſoupçonner de ne pas trop entendre ce qu'elle diſoit. J'aime mieux pour-

tant croire qu'elle étoit diſtraite, que de l'accuſer de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors Don Mathias au cenſeur, vous ne ſeriez pas homme à faire des vers à la loüange de nos Comédiennes ? Pardonnez-moi répondit Don Pompeyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs defauts. Je vous dirai même que je ſuis enchanté de l'actrice qui a fait la ſuivante dans les Intermedes. Le beau naturel ! avec quelle grace elle occupe la ſcêne ! A-t'elle quelque bon mot à débiter : elle l'aſſaiſonne d'un ſouris malin & plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle ſe livre quelquefois un peu trop à ſon feu & paſſe les bornes d'une honnête hardieſſe ; mais il ne faut pas être ſi ſévère. Je voudrois ſeulement qu'elle ſe corrigeât d'une mauvaiſe habitude. Souvent au milieu d'une ſcêne, dans un endroit ſérieux elle interrompt tout à coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes. Cela eſt heureux.

Eh que penſez-vous des hommes, interrompit le Marquis ? Vous devez tirer ſur eux à cartouches, puiſque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit Pompeyo, j'ai trouvé quelques jeunes Acteurs qui promettent, & je ſuis ſurtout aſſez content de ce gros Comédien qui a joué le rolle de premier Miniſtre de Didon.

Il

Il récite très-naturellement, & c'eſt ainſi qu'on déclame en Pologne. Si vous êtes ſatisfait de ceux-là, dit Segiar, vous devez être charmé de celui qui a fait le perſonnage d'Enée. Ne vous a-t'il pas paru un grand Comédien ? un acteur original ? Fort original répondit le cenſeur ; il a des tons qui lui ſont particuliers, & il en a de bien aigus. Preſque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le ſentiment, & appuye ſur les autres. Il fait même des éclats ſur des conjonctions. Il m'a fort diverti, & particulierement lorſqu'il exprimoit à ſon confident la violence qu'il ſe faiſoit d'abandonner ſa Princeſſe. On ne ſçauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, couſin, répliqua Don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'eſt pas de trop bon goût à la Cour de Pologne. Sçais-tu bien que l'acteur dont nous parlons eſt un ſujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excitez. Cela prouve qu'il n'eſt pas ſi mauvais. Cela ne prouve rien, repartit Don Pompeyo. Meſſieurs, ajouta-t'il, laiſſons-là, je vous prie, les applaudiſſemens du parterre. Il en donne ſouvent aux acteurs fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phédre nous l'apprend par une fable ingénieuſe. Permettez-moi de vous la rapporter. La voici.

Tout le peuple d'une Ville, s'étoit aſſemblé dans une grande place, pour voir joüer des Pan-

Pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on applaudiſſoit à chaque moment. Ce bouffon ſur la fin du jeu voulut fermer le theâtre par un ſpectacle nouveau. Il parut ſeul ſur la ſcêne, ſe baiſſa, ſe couvrit la tête de ſon manteau, & ſe mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquita de maniere, qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritablement ſous ſes habits. On lui cria de ſecoüer ſon manteau & ſa robe ; ce qu'il fit. Et comme il ne ſe trouva rien deſſous, les applaudiſſemens ſe renouvellerent avec plus de fureur dans l'aſſemblée. Un payſan qui étoit du nombre des ſpectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Meſſieurs s'écria-t'il, vous avez tort d'être charmé de ce bouffon. Il n'eſt pas ſi bon acteur que vous le croyez. Je ſçai mieux faire que lui le cochon de lait ; & ſi vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple prévenu en faveur du Pantomime, ſe raſſembla le jour ſuivant en plus grand nombre, & plûtôt pour ſiffler le payſan, que pour voir ce qu'il ſçavoit faire. Les deux rivaux parurent ſur le theâtre. Le bouffon commença, & fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baiſſé à ſon tour & enveloppé de ſon manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit ſous ſon bras, & lui fit pouſſer des cris perçans. Cependant l'aſſiſtance ne laiſſa pas de donner le prix au Pantomime, & chargea de huées le payſan,

payſan, qui montrant tout à coup le cochon de lait aux ſpectateurs : Meſſieurs, leur dit-il, ce n'eſt pas moi que vous ſifflez, c'eſt le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes.

Couſin, dit D. Alexo, ta fable eſt un peu vive. Néanmoins malgré ton cochon de lait nous n'en démordrons pas. Changeons de matiere, pourſuivit-il, celle-ci m'ennuye. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aye de te poſſéder plus long-tems ? Je voudrois, répondit ſon parent, pouvoir faire ici un plus long ſéjour, mais je ne le puis. Je vous l'ai déja dit, je ſuis venu à la Cour d'Eſpagne pour une affaire d'Etat. Je parlai hier en arrivant au premier Miniſtre. Je dois le voir encore demain matin, & je partirai un moment après pour m'en retourner à Warſovie. Te voilà devenu Polonois, repliqua Segiar, & ſelon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit D. Pompeyo ; j'ai le bonheur d'être aimé du Roi de Pologne. J'ai beaucoup d'agrément à ſa Cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été ſur le point de ſortir de ſes Etats ? Hé par quelle avanture, dit le Marquis ? Contez-nous cela, je vous prie : Très-volontiers, répondit Don Pompeyo ; & c'eſt en même tems mon hiſtoire dont je vais vous faire le récit.

CHA-

CHAPITRE VII.

Hiſtoire de Don Pompeyo de Caſtro.

DON Alexo, pourſuivit-il, ſçait qu'au ſortir de mon enfance, je voulus prendre le parti des armes, & que voyant notre Pays tranquile, j'allai en Pologne, à qui les Turcs venoient alors de déclarer la guerre. Je me fis préſenter au Roi, qui me donna de l'emploi dans ſon armée. J'étois un cadet des moins riches d'Eſpagne. Ce qui m'impoſoit la néceſſité de me ſignaler par des exploits qui m'attiraſſent l'attention du Général. Je fis ſi bien mon devoir qu'après une aſſez longue guerre la paix ayant été faite. le Roi ſur les bons témoignages que les Officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une Penſion conſidérable. Senſible à la généroſité de ce Monarque, je ne perdois pas une occaſion de lui en témoigner ma réconnoiſſance par mon aſſiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il eſt permis de ſe préſenter à ſes regards. Par cette conduite, je me fis inſenſiblement aimer de ce Prince, & j'en reçûs de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me diſtinguai dans une courſe de bague, & dans un combat de Taureaux qui la préceda, toute la Cour loüa ma force & mon adreſſe ; & lorſque comblé d'applaudiſſemens,

plaudiſſemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet par lequel on me mandoit qu'une Dame, dont la conquête devoit plus me flater que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là, ſouhaitoit de m'entretenir, & que je n'avois, à l'entrée de la nuit qu'à, me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette Lettre me fit plus de plaiſir que toutes les loüanges qu'on m'avoit données, & je m'imaginai que la perſonne qui m'écrivoit, devoit être une femme de la premiere qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une Vieille qui m'y attendoit pour me ſervir de guide, m'introduiſit par une petite porte du jardin dans une grande maiſon, & m'enferma dans un riche cabinet, en me diſant : Demeurez-ici. Je vais avertir ma Maîtreſſe de votre arrivée. J'apperçûs bien des choſes précieuſes dans ce cabinet, qu'éclairoit une grande quantité de bougies ; mais je n'en conſiderai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déja conçûë de la nobleſſe de la Dame. Si tout ce que je voyois ſembloit m'aſſurer que ce ne pouvoit être qu'une perſonne du premier rang, quand elle parût, elle acheva de me le perſuader, par ſon air noble & majeſtueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je penſois.

Seigneur Cavalier me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il ſeroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres ſentimens pour vous. Le mérite que vous

avez

avez fait paroître aujourd'hui devant toute la Cour, ne me les a point inſpirez. Il en précipite ſeulement le témoignage. Je vous ai vû plus d'une fois. Je me ſuis informée de vous, & le bien qu'on m'en a dit, m'a déterminée à ſuivre mon penchant. Ne croyez-pas pourſuivit-elle, avoir fait la conquête d'une Alteſſe. Je ne ſuis que la veuve d'un ſimple officier des Gardes du Roi : mais ce qui rend votre victoire glorieuſe, c'eſt la préférence que je vous donne ſur un des plus grands Seigneurs du Royaume. Le Prince de Radzivil m'aime, & n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réüſſir, & je ne ſouffre ſes empreſſemens que par vanité.

Quoique je viſſe bien, à ce diſcours, que j'avois affaire à une coquette, je ne laiſſai pas de ſçavoir bon gré de cette avanture à mon étoile. Dona Hortenſia, c'eſt ainſi que ſe nommoit la Dame, étoit encore dans ſa premiere jeuneſſe, & ſa beauté m'ébloüit. De plus, on m'offroit la poſſeſſion d'un cœur qui ſe refuſoit aux ſoins d'un Prince. Quel triomphe pour un Cavalier Eſpagnol ! Je me proſternai aux pieds d'Hortenſe, pour la remercier de ſes bontez. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, & elle eut lieu d'être ſatisfaite des tranſports de reconnoiſſance que je fis éclater. Auſſi nous ſéparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les ſoirs, que le Prince ne pourroit

pourroit venir chez elle. Ce qu'on promit de me faire ſçavoir très-éxactement. On n'y manqua pas, & je devins enfin l'Adorateur de cette nouvelle Venus.

Mais les plaiſirs de la vie ne ſont pas d'éternelle durée. Quelques meſures que prît la Dame pour dérober la connoiſſance de notre commerce à mon Rival, il ne laiſſa pas d'apprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une Servante mécontente le mit au fait. Ce Seigneur naturellement généreux, mais fier, jaloux & violent, fut indigné de mon audace. La colere & la jalouſie lui troublérent l'eſprit ; & ne conſultant que ſa fureur, il réſolut de ſe venger de moi d'une maniere infame. Une nuit que j'étois chez Hortenſe, il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ſes valets armez de bâtons. Dès que je ſortis, il me fit ſaiſir par ces miſérables, & leur ordonna de m'aſſommer. Frappez, leur dit-il, que le témeraire périſſe ſous vos coups. C'eſt ainſi que je veux punir ſon inſolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ces gens m'aſſaillirent tous enſemble & me donnerent tant de coups de bâtons, qu'ils m'étendirent ſur la place. Après quoi ils ſe retirerent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un ſpectacle bien doux. Je demeurai le reſte de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour, il paſſa près de moi quelques perſonnes, qui s'appercevant que je reſpirois encore, eurent la charité de me por-

ter chez un Chirurgien. Par bonheur mes bleſſures ne ſe trouverent pas mortelles, & je tombai entre les mains d'un habile homme, qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce tems-là, je reparus à la cour & repris mes premieres briſées, excepté que je ne retournai plus chez Hortenſe, qui de ſon côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le Prince, à ce prix-là, lui avoit pardonné ſon infidélité.

Comme mon avanture n'étoit ignorée de perſonne, & que je ne paſſois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir auſſi tranquile, que ſi je n'euſſe pas reçu un affront. Car je ne diſois pas ce que je penſois, & je ſemblois n'avoir aucun reſſentiment. On ne ſçavoit que s'imaginer de ma fauſſe inſenſibilité. Les uns croyoient que malgré mon courage, le rang de l'offenſeur me tenoit en reſpect & m'obligeoit à devorer l'offenſe ; les autres, avec plus de raiſon ſe défioient de mon ſilence, & regardoient comme un calme trompeur la ſituation paiſible où je paroiſſois être. Le Roi jugea, comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laiſſer un outrage impuni, & que je ne manquerois pas de me venger, ſi-tôt que j'en trouverois une occaſion favorable. Pour ſçavoir s'il devinoit ma penſée, il me fit un jour entrer dans ſon cabinet où il me dit : Don Pompeyo, je ſçai l'accident qui vous eſt arrivé, & je ſuis ſurpris, je l'avoüe, de votre tranquilité. Vous diſſimulez cer-

certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut-être l'offenſeur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'eſt un malheur dont il faut bien que je me conſole. Non, non, répliqua le Roi ; je ne ſuis point la dupe de ce diſcours peu ſincère. On m'a tout dit. Le Prince de Radzivil vous a mortellement offenſé. Vous êtes noble & Caſtillan. Je ſçais à quoi ces deux qualitez vous engagent. Vous avez formé la réſolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris. Je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre ſecret.

Puiſque votre Majeſté me l'ordonne, lui répartis-je, il faut donc que je lui découvre mes ſentimens. Oüi, Seigneur, je ſonge à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien en eſt comptable à ſa race. Vous ſçavez l'indigne traitement que j'ai reçû, & je me propoſe d'aſſaſſiner le Prince pour me venger d'une maniere qui réponde à l'offenſe. Je lui plongerai un poignard dans le ſein, ou lui caſſerai la tête d'un coup de piſtolet, & me ſauverai, ſi je puis, en Eſpagne. Voilà quel eſt mon deſſein. Il eſt violent, dit le Roi ; néanmoins je ne ſçaurois le condamner, aprés le cruel outrage que Radzivil vous a fait. Il eſt digne du châtiment que vous lui reſervez. Mais n'executez pas ſi-tôt votre entrepriſe. Laiſſez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah ! Seigneur, m'écriai-je

criai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révèler mon ſecret ? Quel tempérament peut . . . Si je n'en trouve pas qui vous ſatisfaſſe, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez réſolu. Je ne prétens point abuſer de la confidence que vous m'avez faite. Je ne trahirai point votre honneur. Soyez ſans inquiétude là-deſſus.

J'étois aſſez en peine de ſçavoir par quel moyen le Roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier mon Rival : Prince, lui-dit-il, vous avez offenſé Don Pompeyo de Caſtro. Vous n'ignorez pas que c'eſt un homme d'une naiſſance illuſtre, un Cavalier que j'aime, & qui m'a bien ſervi. Vous lui devez une ſatisfaction. Je ne ſuis pas d'humeur à la lui refuſer, répondit le Prince ; s'il ſe plaint de mon emportement, je ſuis prêt à lui en faire raiſon par la voye des armes. Il faut une autre réparation, reprit le Roi. Un Gentilhomme Eſpagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir ſe battre noblement avec un lâche aſſaſſin. Je ne puis vous appeller autrement, & vous ne ſçauriez expier l'indignité de votre action, qu'en préſentant vous même un bâton à votre ennemi, & qu'en vous offrant à ſes coups. O Ciel, s'écria mon Rival ! quoi, Sire, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaiſſe ? qu'il s'humilie devant un ſimple Cavalier & qu'il en reçoive même des coups de bâton ? Non, répartit le Monarque, j'obligerai

rai Don Pompeyo à me prômettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui ſeulement pardon de votre violence, en lui préſentant un bâton. C'eſt tout ce que j'exige de vous. Et c'eſt trop attendre de moi, Sire, interrompit bruſquement Radzivil. J'aime mieux demeurer expoſé aux traits cachés que ſon reſſentiment me prépare. Vos jours me ſont chers, dit le Roi, & je voudrois que cette affaire n'eût point de mauvaiſes ſuites. Pour la finir avec moins de déſagrément pour vous, je ſerai ſeul témoin de cette ſatisfaction que je vous ordonne de faire à l'Eſpagnol.

Le Roi eut beſoin de tout ſon pouvoir qu'il avoit ſur le Prince, pour obtenir de lui qu'il fît une démarche ſi mortifiante. Ce Monarque pourtant en vint à bout. Enſuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, & me demanda ſi je ſerois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oüi, & je donnai ma parole, que bien loin de frapper l'offenſeur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me préſenteroit. Cela étant réglé de cette ſorte, le Prince & moi nous nous trouvâmes un jour chez le Roi, qui s'enferma dans ſon cabinet avec nous. Allons, dit-il à Radzivil, reconnoiſſez votre faute, & méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuſes, & me préſenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompeyo, me dit le Monarque en ce moment, prenez ce bâton,

& que ma préſence ne vous empêche pas de ſatisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper votre ennemi. Non, Seigneur, lui répondis-je, il ſuffit qu'il ſe mette en état de recevoir des coups de bâton. Un Eſpagnol offenſé n'en demande pas davantage. Hé bien, reprit le Roi, puiſque vous êtes content de cette ſatisfaction, vous pouvez préſentement tous deux ſuivre la franchiſe d'un procédé régulier. Meſurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'eſt ce que je déſire avec ardeur, s'écria le Prince d'un ton bruſque, & cela ſeul eſt capable de me conſoler de la honteuſe démarche que je viens de faire.

A ces mots, il ſortit plein de rage & de confuſion; & deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, & je trouvai ce Seigneur diſpoſé à ſe bien battre. Il n'avoit pas quarante cinq ans. Il ne manquoit ni de courage ni d'adreſſe. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez Don Pompeyo, me dit-il, finiſſons ici notre différent. Nous devons l'un & l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, & moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit ſi bruſquement l'épée à la main, que je n'eûs pas le tems de lui repondre. Il me pouſſa d'abord très-vivement: mais j'eûs le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le

pouſſai

pouſſai à mon tour. Je ſentis que j'avois affaire à un homme, qui ſçavoit auſſi bien ſe defendre, qu'attaquer ; & je ne ſçai ce qu'il en ſeroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, & ne fût tombé à la renverſe. Je m'arrêtai auſſitôt, & dis au Prince : Relevez-vous. Pourquoi m'épargner, répondit-il ? Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur. Je ferois tort à ma gloire. Encore une fois relevez-vous, & continuons notre combat.

Dom Pompeyo, dit-il en ſe relevant, après ce trait de généroſité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, ſi je vous perçois le cœur ? Je paſſerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, & je ſens que la reconnoiſſance fait ſucceder de doux tranſports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompeyo, continua-t'il, ceſſons de nous haïr l'un l'autre. Paſſons même plus avant. Soyons amis. Ah ! Seigneur, m'écriai-je ! j'accepte avec joye une propoſition ſi agréable. Je vous voüe une amitié ſincère ; & pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez Dona Hortenſia, quand elle voudroit me revoir. C'eſt moi, dit-il, qui vous cede cette Dame. Il eſt plus juſte que je vous l'abandonne, puiſqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non,

non,

non, interrompis-je, vous l'aimez. Les bontés qu'elle auroit pour moi, pourroient vous faire de la peine. Je les ſacrifie à votre repos. Ah! trop généreux Caſtillan, reprit Radzivil, en me ſerrant entre ſes bras, vos ſentimens me charment. Qu'ils produiſent de remords dans mon ame! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçû. La ſatisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du Roi, me paroît trop légere en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure; & pour en effacer entierement l'infamie, je vous offre une de mes niéces, dont je puis diſpoſer. C'eſt une riche héritiere, qui n'a pas quinze ans, & qui eſt encore plus belle que jeune.

Je fis là-deſſus au Prince tous les complimens que l'honneur d'entrer dans ſon alliance me pût inſpirer, & j'épouſai ſa niéce peu de jours après. Toute la Cour félicita ce Seigneur d'avoir fait la fortune d'un Cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie, & mes amis ſe rejoüirent avec moi de l'heureux dénouëment d'une avanture qui devoit avoir une plus triſte fin. Depuis ce tems, Meſſieurs, je vis agréablement à Warſovie. Je ſuis aimé de mon Epouſe, & j'en ſuis encore amoureux. Le Prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, & j'oſe me vanter d'être aſſez bien dans l'eſprit du Roi de Pologne. L'importance du voyage que je fais par ſon ordre à Madrid, m'aſſûre de ſon eſtime.

CHA-

CHAPITRE VIII

Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.

TElle fut l'hiſtoire que Don Pompeyo raconta, & que nous entendîmes le Valet de Don Alexo & moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtez à la porte que nous avions laiſſée entr'ouverte, & de-là nous n'en avions pas perdu un mot. Après cela, ces Seigneurs continuérent de boire : mais ils ne pouſſérent pas la débauche juſqu'au jour, attendu que Don Pompeyo, qui devoit parler le matin au premier Miniſtre, étoit bien aiſe auparavant de ſe repoſer un peu. Le Marquis de Zenete, & mon Maître embraſſérent ce Cavalier, lui dirent adieu, & le laiſſérent avec ſon Parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'Aurore, & Don Mathias à ſon réveil me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prens du papier & de l'encre pour écrire deux ou trois Lettres que je veux te dicter. Je te fais mon Sécretaire. Bon, dis-je, en moi-même, ſurcroît de fonctions. Comme Laquais, je ſuis mon Maître partout ; comme Valet de Chambre. je l'habille,

l'habille, & j'écrirai ſous lui comme Sécretaire. Le Ciel en ſoit loüé. Je vais comme la triple Hécate faire trois perſonnages differens. Tu ne ſçais pas, continua-t'il, quel eſt mon deſſein. Le voici. Mais ſois diſcret. Il y va, de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fauſſes lettres de femmes, que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment, & plus heureux que ceux de mes pareils, qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaiſir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t'il, déguiſe ton écriture, de maniere que les billets ne paroiſſent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume & de l'encre, & je me mis en devoir d'obéïr à Don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes : *Vous ne vous êtes point trouvé au rendez-vous. Ah ! Don Mathias, que direz-vous pour vous juſtifier ? Quelle étoit mon erreur ? & que vous me puniſſez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amuſemens, & toutes les affaires du monde devoient céder au plaiſir de voir Dona Clara de Mendoce.* Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui ſacrifioit un Prince ; & un autre enfin, par lequel une Dame lui mandoit, que ſi elle étoit aſſurée qu'il fût diſcret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne ſe contentoit pas de

de me dicter de ſi belles Lettres, il m'obligeoit de mettre au bas des noms de perſonnes qualifiées. Je ne pûs m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très-délicat : mais il me pria de ne lui donner des avis, que lorſqu'il m'en demanderoit. Je fûs obligé de me taire, & d'expédier ſes commandemens. Cela fait, il ſe leva, & je l'aidai à s'habiller. Il mit les Lettres dans ſes poches. Il ſortit enſuite. Je le ſuivis, & nous allâmes dîner chez Don Juan de Moncade, qui régaloit ce jourlà cinq ou ſix Cavaliers de ſes amis.

On y fit grand'chère, & la joye, qui eſt le meilleur aſſaiſonnement des feſtins, regna dans le repas. Tous les convives contribuérent à égayer la converſation ; les uns par des plaiſanteries, & les autres en racontant des hiſtoires, dont ils ſe diſoient les Héros. Mon Maître ne perdit pas une ſi belle occaſion de faire valoir les Lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lût à haute voix, & d'un air ſi impoſant, qu'à l'exception de ſon Sécretaire, tout le monde peut-être en fût la dupe. Parmi les Cavaliers devant qui ſe faiſoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appelloit Don Lope de Valeſco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de ſe réjoüir comme les autres des prétenduës bonnes fortunes du Lecteur, lui demanda froidement ſi la conquête de Dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit Don Mathias. Elle a fait toutes les avances. Elle me

voit

voit à la promenade. Je lui plais. On me ſuit par ſon ordre. On apprend qui je ſuis. Elle m'écrit, & me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit, où tout repoſoit dans ſa maiſon. Je m'y trouvai. On m'introduiſit dans ſon appartement.... Je ſuis trop diſcret pour vous dire le reſte.

A ce recit laconique, le Seigneur de Velaſco fit paroître une grande altération ſur ſon viſage. Il ne fût pas difficile de s'appercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la Dame en queſtion. Tous ces billets, dit-il à mon Maître en le regardant d'un œil furieux, ſont abſolument faux, & ſur tout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de Dona Clara de Mendoce. Il n'y a point en Eſpagne de fille plus réſervée qu'elle. Depuis deux ans un Cavalier qui ne vous cede, ni en naiſſance, ni en mérite perſonnel, met tout en uſage pour s'en faire aimer. A peine en a-t'il obtenu les plus innocentes faveurs : mais il peut ſe flater que ſi elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne ſeroit qu'à lui ſeul. Hé ! qui vous dit le contraire, interrompit Don Mathias d'un air railleur ? Je conviens avec vous que c'eſt une fille très-honnête. De mon côté, je ſuis un fort honnête garçon. Par conſéquent, vous devez être perſuadé qu'il ne s'eſt rien paſſé entre nous que de très-honnête. Ah ! c'en eſt trop, interrompit Don Lope à ſon tour. Vous êtes un impoſteur. Jamais Dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis

ſouffrir

ſouffrir que vous oſiez noircir ſa réputation. Je ſuis auſſi trop diſcret pour vous dire le reſte. En achevant ces mots, il rompit en viſiere à toute la compagnie, & ſe retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaiſes ſuites. Mon Maître, qui étoit aſſez brave pour un Seigneur de ſon caractère, mépriſa les menaces de Don Lope. Le fat, s'écria-t'il, en faiſant un éclat de rire! les Chevaliers errans ſoûtenoient la beauté de leurs Maîtreſſes; il veut, lui, ſoûtenir la ſageſſe de la ſienne. Cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velaſco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'oppoſer, ne troubla point la Fête. Les Cavaliers ſans y faire beaucoup d'attention, continuérent de ſe réjoüir, & ne ſe ſéparérent qu'à la pointe du jour ſuivant. Nous nous couchâmes, mon Maître & moi, ſur les cinq heures du matin. Le ſommeil m'accabloit, & je comptois de bien dormir: mais je comptois ſans mon hôte, ou plûtôt ſans notre Portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah! maudit Portier, m'écriai-je en bâillant, ſongez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure? Dites à ce garçon que je repoſe, & qu'il revienne tantôt. Il veut, me repliqua-t'il, vous parler en ce moment. Il aſſure que la choſe preſſe. A ces mots, je me levai. Je mis ſeulement mon haut-de-chauſſes, & mon

pourpoint, & j'allai en jurant trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, apprenez-moi s'il vous plaît, quelle affaire preſſante me procure l'honneur de vous voir de ſi grand matin : J'ai, me répondit-il, une Lettre à donner en main propre au Seigneur Don Mathias, & il faut qu'il la liſe tout préſentement. Cela eſt de la derniere conſéquence pour lui. Je vous prie de m'introduire dans ſa chambre. Comme je crûs qu'il s'agiſſoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon Maître. Pardon, lui dis-je, ſi j'interromps votre repos : mais l'importance. . . Que me veux-tu, interrompit-il bruſquement ? Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'eſt une Lettre que j'ai à vous rendre de la part de D. Lope de Velaſco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, & après l'avoir lû, dit au Valet de D. Lope: Mon enfant, je ne me leverois jamais avant midi, quelque partie de plaiſir qu'on me pût propoſer ; juge ſi je me leverai à ſix heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton Maître que s'il eſt encore à midi & demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Va lui porter cette réponſe. A ces mots, il s'enfonça dans ſon lit, & ne tarda guères à ſe rendormir.

Il ſe leva & s'habilla fort tranquilement entre onze heures & midi. Puis il ſortit, en me diſant qu'il me diſpenſoit de le ſuivre ; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendroit pour lui obéïr. Je marchai ſur ſes pas, juſqu'au

qu'au pré de ſaint Jerôme, où j'apperçûs Don Lope de Velaſco qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les obſerver tous deux, & voici ce que je remarquai de loin. Ils ſe joignirent, & commencérent à ſe battre un moment après. Leur combat fut long. Ils ſe pouſſérent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adreſſe & de vigueur. Cependant la victoire ſe déclara pour Don Lope. Il perça mon Maître, l'étendit par terre, & s'enfuit fort ſatisfait de s'être ſi bien vengé. Je le trouvai ſans connoiſſance, & preſque déja ſans vie. Ce ſpectacle m'attendrit, & je ne pûs m'empêcher de pleurer une mort à laquelle ſans y penſer, j'avois ſervi d'inſtrument. Neanmoins malgré ma douleur, je ne laiſſai pas de ſonger à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'Hôtel ſans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nipes de mon Maître ; & quand j'eus porté cela chez le Barbier, où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la Ville l'accident funeſte dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, & ſurtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des meſures qu'il avoit à prendre là-deſſus. Il aſſembla ſes domeſtiques, leur ordonna de le ſuivre, & nous nous rendîmes tous au pré de ſaint Jerôme. Nous enlevâmes Don Mathias, qui reſpiroit encore, mais qui mourut

trois heures après qu'on l'eût tranſporté chez lui. Ainſi périt le Seigneur Don Mathias de Silva, pour s'être aviſé de lire mal-à-propos des billets doux ſuppoſés.

CHAPITRE IX.

Quelle perſonne il alla ſervir après la mort de Don Mathias de Silva.

QUelques jours après les funérailles de Don Mathias, tous ſes domeſtiques furent payés & congédiés. J'établis mon domicile chez le petit Barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaiſon. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Melendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs, j'étois devenu difficile ſur cela. Je ne voulois plus ſervir que des perſonnes hors du commun ; encore avois-je réſolu de bien examiner les poſtes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le Valet d'un jeune Seigneur me paroiſſoit alors préférable aux autres Valets.

En attendant que la fortune me préſentât une maiſon telle que je m'imaginois la mériter, je penſai que je ne pouvois mieux faire que de conſacrer mon oiſiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vûë depuis que nous nous étions ſi plaiſamment détrompez.

Je

Je n'oſai m'habiller en Don Ceſar de Ribera. Je ne pouvois ſans paſſer pour un extravagant, mettre cet habit, que pour me déguiſer. Mais outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop mal propre, j'étois bien chauſſé & bien coëffé. Je me parai donc, à l'aide du Barbier, d'une maniere qui tenoit un milieu entre Don Céſar & Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maiſon d'Arſenie. Je trouvai Laure ſeule dans la même Salle, où je lui avois déja parlé. Ah ! c'eſt vous, s'écria-t'elle, auſſi-tôt qu'elle m'apperçût. Je vous croyois perdu. Il y a ſept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir. Vous n'abuſez point, à ce que je vois, de libertés que les Dames vous donnent.

Je m'excuſai ſur la mort de mon Maître, ſur les occupations que j'avois euës, & j'ajoutai fort poliment que dans mes embarras même, mon aimable Laure avoit toujours été préſente à ma penſée. Cela étant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de reproches, & je vous avoüerai que j'ai auſſi ſongé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de Don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a long-tems que j'entends dire à ma Maîtreſſe qu'elle veut avoir chez elle une eſpece d'homme d'affaires ; un garçon qui entende bien l'œconomie, & qui tienne un Regiſtre éxact des ſommes qu'on lui donnera pour faire la dépenſe de la maiſon. J'ai jetté les yeux ſur votre Seigneurie. Il me ſemble que vous ne remplirez point mal cet emploi.

Je ſens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveilles. J'ai lû les œconomiques d'Ariſtote, & pour tenir des Regiſtres, c'eſt mon fort. . . . Mais, mon enfant, pourſuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au ſervice d'Arſenie. Quelle difficulté, me dit Laure? J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus ſervir de Bourgeois. j'en ai même juré par le Stix. Si Jupiter n'oſoit violer ce ſerment, jugez ſi un Valet doit le reſpecter? Qu'appelles-tu des Bourgeois, répartit froidement la Soubrette? Pour qui prens-tu ce Comédiennes? Les prens-tu pour des Avocates, ou pour des Procureuſes? Oh! ſçache mon ami, que les Comédiennes ſont nobles, archi-nobles par les alliances qu'elles contractent avec les grands Seigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon Infante, je puis accepter la place que vous me deſtinéz. Je ne dérogerai point. Non, ſans doute, répondit-elle, paſſer de chez un petit-Maître au ſervice d'une Heroïne de Théâtre, c'eſt être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faiſons auſſi bonne chere, & dans le fonds, on doit nous confondre enſemble dans la vie civile. En effet, ajouta-t-elle, à conſidérer un Marquis & un Comédien dans le cours d'une journée, c'eſt preſque la même choſe. Si le marquis pendant les trois quarts du jour eſt par ſon rang au-deſſus du Comédien, le Comédien

pendant

pendant l'autre quart s'éleve encore davantage au-deſſus du Marquis par un rôle d'Empereur, ou de Roi qu'il repréſente. Cela fait, ce me ſemble, une compenſation de nobleſſe & de grandeur qui nous égale aux perſonnes de la Cour. Oüi vrayement, repris-je, vous êtes de niveau, ſans contredit, les uns aux autres. Peſte, les Comédiens ne ſont pas de marouſles, comme je le croyois, & vous me donnez une forte envie de ſervir de ſi honnêtes gens. Hé bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems-là pour diſpoſer ma Maîtreſſe à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque aſcendant ſur ſon eſprit. Je ſuis perſuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de ſa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnoiſſance, & je l'en aſſurai avec des tranſports, qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eumes tous deux un aſſez long entretien, qui auroit encore duré, ſi un petit Laquais ne fût venu dire à ma Princeſſe, qu'Arſenie la demandoit. Nous nous ſeparâmes. Je ſortis de chez la Comédienne, dans la douce eſpérance d'y avoir bientôt bouche à cour, & je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la Suivante, pour t'aſſurer que tu es commenſal dans cette maiſon. Viens, ſuis-moi. Je vais te préſenter à ma Maîtreſſe. A ces paroles, elle me mena dans un Appartement compoſé de cinq à ſix pièces de plein-pied,

pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crûs chez une Vicereine ; ou pour mieux dire je m'imaginai voir toutes les richeſſes du monde amaſſées dans un même lieu. Il eſt vrai qu'il y en avoit de pluſieurs Nations, & qu'on pouvoit définir cet appartement le Temple d'une Déeſſe, ou chaque voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de ſon Pays. J'apperçûs la Divinité aſſiſe ſur un gros carreau de ſatin. Je la trouvai charmante & graſſe de la fumée des ſacrifices. Elle étoit dans un deshabillé galant, & ſes belles mains s'occupoient à préparer une coëffure nouvelle pour jouër ſon rôle ce jour-là. Madame, lui dit la Soubrette, voici l'œconome en queſtion. Je puis vous aſſurer que vous ne ſçauriez avoir un meilleur Sujet. Arſenie me regarda très-attentivement, & j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure, s'écria-t'elle ! mais voilà un fort joli garçon. Je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Enſuite m'adreſſant la parole : Mon enfant, ajouta-t'elle, vous me convenez, & je n'ai qu'un mot à vous dire : Vous ſerez content de moi, ſi je le ſuis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts pour la ſervir à ſon gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je ſortis ſur le champ pour aller chercher mes hardes, & je revins m'inſtaller dans cette maiſon-

CHA-

CHAPITRE X.

Qui n'eſt pas plus long que le précédent.

IL étoit à peu près l'heure de la Comédie. Ma maîtreſſe me dit de la ſuivre avec Laure au Théâtre. Nous entrâmes dans ſa lôge, où elle ôta ſon habit de ville & en prit un autre plus magnifique pour paroître ſur la ſçêne. Quand le ſpectacle commenca, Laure me conduiſit & ſe plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir & entendre parfaitement bien les Acteurs. Ils me déplurent pour la plûpart, à cauſe ſans doute que Don Pompeyo m'avoit prévenu contr'eux. On ne laiſſoit pas d'en applaudir pluſieurs, & quelques-uns de ceux-là me firent ſouvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenoit le nom des Comédiens & des Comédiennes, à meſure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne ſe contentoit pas de les nommer, la médiſante en faiſoit de jolis portraits : Celui-ci, diſoit-elle, a le cerveau creux, celui-là eſt un inſolent. Cette mignonne que vous voyez & qui a l'air plus libre que gracieux, s'appelle Roſarda. Mauvaiſe acquiſition pour la Compagnie. On devroit mettre cela dans la Troupe qu'on lève par ordre du Vice-roi de la nouvelle Eſpagne, & qu'on va faire inceſſamment partir pour l'Amérique. Regar-

dez

dez bien cet aſtre lumineux qui s'avance : ce beau ſoleil couchant : c'eſt Caſilda. Si depuis qu'elle a des amans, elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une Princeſſe d'Eypte, elle en pourroit faire élever une qui iroit juſqu'au troiſiéme ciel. Enfin, Laure déchira tout le monde par des médiſances. Ah la méchante langue ! Elle n'épargna pas même ſa maîtreſſe.

Cependant, j'avoüerai mon foible, j'étois charmé de ma ſoubrette, quoique ſon caractere ne fût pas moralement bon. Elle médiſoit avec un agrément qui me faiſoit aimer juſqu'à ſa malignité. Elle ſe levoit dans les entre-actes, pour aller voir ſi Arſenie n'avoit pas beſoin de ſes ſervices ; mais au lieu de venir promptement reprendre ſa place, elle s'amuſoit derriere le Théâtre à recüeillir les fleurettes des hommes qui la cajoloient. Je la ſuivis une fois pour l'obſerver, & je remarquai qu'elle avoit bien de connoiſſances. Je comptai juſqu'à trois Comédiens qui l'arrêterent, l'un après l'autre, pour lui parler, & ils me parurent s'entretenir avec elle très-familiérement. Cela ne me plût point, & pour la premiere fois de ma vie, je ſentis ce que c'eſt que d'être jaloux. Je retournai à ma place ſi rêveur & ſi triſte, que Laure s'en apperçût auſſitôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas, me dit-elle avec étonnement ? Quelle humeur noir s'eſt emparée de toi, depuis que je t'ai quitté ?

quitté ? Tu as l'air ſombre & chagrin ? Ma Princeſſe, lui répondis-je, ce n'eſt pas ſans raiſon. Vos allures ſont un peu vives. Je viens de vous voir avec des Comédiens. . . Ah le plaiſant ſujet de triſteſſe, interrompit-elle en riant ! Quoi cela te fait de la peine ? Oh vrayement tu n'es pas au bout. Tu verras bien d'autres choſes parmi nous. Il faut que tu t'accoûtumes à nos manieres aiſées. Point de jalouſie, mon enfant. Les jaloux, chez le peuple comique, paſſent pour des ridicules. Auſſi n'y en a-t'il preſque point. Les peres, les maris, les freres, les oncles & les couſins ſont les gens du monde les plus commodes, & ſouvent même c'eſt eux qui établiſſent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de perſonne & à regarder tout tranquilement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de ſon cœur. Puis elle m'aſſura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette aſſurance, dont je pouvois douter ſans paſſer pour un eſprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'alarmer, & je lui tins parole. Je la vis, dès le ſoir même, s'entretenir en particulier & rire avec des hommes. A l'iſſuë de la Comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtreſſe au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux Seigneurs & un Comédien qui y venoient ſouper. Outre Laure & moi, il y avoit pour domeſtiques dans cette maiſon une

une cuiſiniere, un cocher & un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuiſiniere, qui n'étoit pas moins habile que la Dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre & le petit laquais mirent le couvert, & je dreſſai le buffet compoſé de la plus belle vaiſſelle d'argent & de pluſieurs vaſes d'or. Autres offrandes que la Déeſſe du Temple avoit reçûës. Je le parai de bouteilles de différens vins, & je ſervis d'Echanſon, pour montrer à ma maîtreſſe que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des Comédiennes pendant le repas. Elles faiſoient les Dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*Excellence* les Seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *Seigneurie* : elles les appelloient ſimplement par leur nom. Il eſt vrai que c'étoit eux que les gâtoient & qui les rendoient ſi vaines en ſe familiariſant un peu trop avec elles. Le Comédien de ſon côté, comme un acteur accoûtumé à faire les Héros, vivoit avec eux ſans façon : il buvoit à leur ſanté, & tenoit pour ainſi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le Marquis & le Comédien ſont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajoûter qu'ils le ſont encore davantage pendant la nuit, puiſqu'ils la paſſent toute entiere à boire enſemble.

Arſenie

Arſenie & Florimonde étoient naturellement enjoüées. Il leur échapa mille diſcours hardis entremêlés de menuës faveurs & de minauderies qui furent bien ſavourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtreſſe en amuſoit un par un badinage innocent, ſon amie, qui ſe trouvoit entre les deux autres, ne faiſoit point avec eux la Suzanne. Dans le tems que je conſidérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adoleſcent, on apporta le fruit. Alors je mis ſur la table des bouteilles de liqueurs & des verres, & je diſparus pour aller ſouper avec Laure, qui m'attendoit. Hé bien Gil Blas, me dit-elle, que penſes-tu de ces Siegneurs que tu viens de voir? Ce ſont ſans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arſenie & de Florimonde. Non, reprit-elle, ce ſont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes ſans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaiſance, & ils ſont aſſez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Graces au Ciel, Florimonde & ma maîtreſſe ſont à préſent ſans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, & veulent faire tous les plaiſirs d'une maiſon, parce qu'ils en font toute la dépenſe. Pour moi, j'en ſuis bien aiſe, & je ſoûtiens qu'une coquette ſenſée doit fuir ces ſortes d'engagemens. Pourquoi ſe donner un maître? Il vaut mieux gagner

ſol à ſol un équipage, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix-là.

Lorſque Laure étoit en train de parler, & elle y étoit preſque toujours, les paroles ne lui coûtoient rien. Quelle volubilité de langue! Elle me conta mille avantures arrivées aux Actrices de la Troupe du prince, & je conclus de tous ſes diſcours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureuſement j'étois dans un âge où ils ne ſont guère d'horreur, & il faut ajoûter que la ſoubrette ſçavoit ſi bien peindre les déreglemens, que je n'y enviſageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'apprendre ſeulement la dixiéme partie des exploits des Comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les Seigneurs & le Comédien ſe retirerent avec Florimonde, qu'ils conduiſirent chez elle.

Après qu'ils furent ſortis, ma maîtreſſe me dit en me mettant de l'argent entre les mains: Tenez, Gil Blas; voilà dix piſtoles pour aller demain à la proviſion. Cinq ou ſix de nos Meſſieurs & de nos Dames doivent dîner ici. Ayez ſoin de nous faire faire bonne chere. Madame lui répondis-je, avec cette ſomme je promets d'apporter de quoi régaler toute la Troupe même. Mon ami, reprit Arſenie, corrigez, s'il vous plaît, vos expreſſions. Sçachez qu'il ne faut point dire la troupe: il faut dire la Compagnie. On dit bien une Troupe de Bandits, une troupe de Gueux, une

une troupe d'Auteurs ; mais apprenez qu'on doit dire une Compagnie de Comédiens. Les Acteurs de Madrid ſur tout méritent bien qu'on appelle leur Corps Compagnie. Je demandai pardon à ma maîtreſſe de m'être ſervi d'un terme ſi peu reſpectueux. Je la ſuppliai très-humblement d'excuſer mon ignorance. Je lui proteſtai que dans la ſuite quand je parlerois de Meſſieurs les Comédiens de Madrid d'une maniere collective, je dirois toujours la Compagnie.

***************:**************

CHAPITRE XI.

Comment les Comédiens vivoient enſemble, & de quelle maniere ils traitoient les Auteurs.

JE me mis donc en campagne le lendemain matin, pour commencer l'éxercice de mon emploi d'œconome. C'étoit un jour maigre : j'achetai par ordre de ma maîtreſſe, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux & d'autres petits pieds. Comme Meſſieurs les Comédiens ne ſont pas contens des manieres de l'Egliſe à leur égard, ils n'en obſervent pas avec éxactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien paſſer les trois jours du Carnaval. La cuiſiniere eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle

préparoit le dîner, Arſenie ſe leva, & demeura juſqu'à midi à ſa toilette. Alors les Seigneurs Roſimiro & Richardo Comédiens arrivérent. Il ſurvint enſuite deux Comédiennes, Conſtance & Celinaura, & un moment après, parut Florimonde accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Senor Cavallero* des plus leſtes. Il avoit les cheveux galamment noüez, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feüille-morte, un haut de chauſſes bien étroit, & l'on voyoit aux ouvertures de ſon pourpoint une chemiſe fine avec une fort belle dentelle. Ses gands & ſon mouchoir étoient dans la concavité de la garde de ſon épeé, & il portoit ſon manteau avec une grace toute particuliere.

Néanmoins quoiqu'il eût bonne mine & fût très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque choſe de ſingulier. Il faut dis-je en moi-même, que ce Gentilhomme-là ſoit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arſenie, il courut les bras ouverts, embracer les Actrices & les Acteurs, l'un après l'autre, avec des démonſtrations plus outrées que celles des Petits-Maîtres. Je ne changeai point de ſentiment ; lorſque je l'entendis parler. Il appuyoit ſur toutes les ſyllables, & prononçoit ſes paroles d'un ton emphatique avec des geſtes & des yeux accommodés au ſujet. J'eus la curioſité de demander à Laure ce que c'étoit que ce Cavalier ;

lier : Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il eſt impoſſible de voir & d'entendre pour la premiere fois le Seigneur Carlos Alonſo de la Ventoleria, ſans avoir l'envie qui te preſſe. Je vais te le peindre au naturel. Premierement, c'eſt un homme qui a été Comédien. Il a quitté le Theâtre par fantaiſie & s'en eſt depuis repenti par raiſon. As-tu remarqué ſes cheveux noirs ? Ils ſont teints auſſi-bien que ſes ſourcils & ſa mouſtache. Il eſt plus vieux que Saturne. Cependant comme au tems de ſa naiſſance, ſes parens ont négligé de faire écrire ſon nom ſur les regiſtres de ſa paroiſſe, il profite de leur négligence, & ſe dit plus jeune qu'il n'eſt de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'eſt le perſonnage d'Eſpagne le plus rempli de lui-même. Il a paſſé les douze premiers luſtres de ſa vie dans une ignorance craſſe ; mais pour devenir ſçavant ; il a pris un précepteur qui lui a montré à épeller en Grec & en Latin. De plus, il ſçait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a récités tant de fois comme de ſon cru, qu'il eſt parvenu à ſe figurer qu'ils en ſont effectivement. Il les fait venir dans la converſation, & on peut dire que ſon eſprit brille aux dépens de ſa mémoire. Au reſte, on dit que c'eſt un grand Acteur. Je veux le croire pieuſement. Je t'avoüerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entens quelquefois déclamer ici, & je lui trouve entr'autres défauts une prononciation trop affectée, avec une voix

tremblante qui donne un air antique & ridicule à ſa déclamation.

Tel fut le portrait que ma ſoubrette me fit de cet hiſtrion honoraire, & véritablement, je n'ai jamas vû de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faiſoit auſſi le beau parleur, il ne manqua pas de tirer de ſon ſac deux ou trois contes qu'il débita d'un air impoſant & bien étudié. D'une autre part, les Comédiennes & les Comédiens qui n'étoient point venus là pour ſe taire, ne furent pas muets. Ils commencérent à s'entretenir de leurs camarades abſens d'une maniere peu charitable, à la vérité ; mais c'eſt une choſe qu'il faut pardonner aux Comédiens comme aux Auteurs. La converſation s'échauffa donc contre le prochain : Vous ne ſçavez pas, Meſdames, dit Roſimiro, un nouveau trait de Ceſarino, notre cher confrère. Il a ce matin acheté des bas de ſoïe, des rubans & des dentelles, qu'il s'eſt fait apporter à l'aſſemblée par un petit page, comme de la part d'une Comteſſe. Quelle friponnerie ! dit le Seigneur de la Ventoleria en ſouriant d'un air fat & vain ? De mon tems on étoit de meilleur foi. Nous ne ſongions point à compoſer de pareilles fables. Il eſt vrai que les femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Elles faiſoient elles-mêmes les emplettes. Elles avoient cette fantaiſie-là. Parbleu, dit Richardo, du même ton, cette fantaiſie les tient bien encore & s'il étoit permis de s'expliquer là-deſſus . . . mais il faut taire

ces

ces ſortes d'avantures, ſur tout quand les perſonnes d'un certain rang y ſont intéreſſées.

Meſſieurs, interrompit Florimonde, laiſſez-là de grace vos bonnes fortunes, elles ſont connuës de toute la terre. Parlons d'Iſmenie. On dit que ce Seigneur qui a fait tant de dépenſes pour elle, vient de lui échaper. Oüi vrayement, s'écria Conſtance, & je vous dirai de plus qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruiné. Je ſçai la choſe d'original. Son Mercure a fait un *qui pro quo* : il a porté au Seigneur un billet qu'elle écrivoit à l'homme d'affaires, & a remis à l'homme d'affaires une Lettre qui s'adreſſoit au Seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignone, reprit Florimonde. Oh ! pour celle du Seigneur, repartit Conſtance, elle eſt peu conſidérable. Le Cavalier a mangé preſque tout ſon bien : mais le petit homme d'affaires ne faiſoit que d'entrer ſur les rangs. Il n'a point encore paſſé par les mains des coquettes. C'eſt un ſujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette ſorte avant le dîner, & leur entretien roula ſur la même matiere, lorſqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point, ſi j'entreprenois de rapporter tous les autres diſcours pleins de médiſançe ou de fatuité que j'entendis, le Lecteur trouvera bon que je les ſupprime, pour lui conter de quelle façon fût reçû un pauvre diable d'Auteur, qui arriva chez Arſenie ſur la fin du repas.

Nôtre

Nôtre petit Laquais vint dire tout haut à ma Maîtreſſe : Madame, un homme en linge ſale, crotté juſqu'à l'échine, & qui, ſauf votre reſpect, a tout l'air d'un Poëte, demande à vous parler. Qu'on le faſſe monter, répondit Arſenie. Ne bougeons, Meſſieurs, c'eſt un Auteur. Effectivement, c'en étoit un, dont on avoit accepté une Tragédie & qui apportoit un Rôle à ma Maîtreſſe. Il s'appelloit Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou ſix profondes révérences à la Compagnie, qui ne ſe leva, ni même ne le ſalua point. Arſenie répondit ſeulement par une ſimple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant & embarraſſé. Il laiſſa tomber ſes gands & ſon chapeau. Il les ramaſſa, s'approcha de ma Maîtreſſe ; & lui préſentant un papier plus reſpectueuſement qu'un Plaideur ne préſente un Placet à ſon Juge : Madame, lui dit-il, agréez de grace, le Rôle que je prens la liberté de vous offrir. Elle le reçût d'une maniere froide & mépriſante, & ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre Auteur, qui ſe ſervant de l'occaſion pour diſtribuer d'autres perſonnages, en donna un à Roſimiro, & un autre à Florimonde, qui n'en uſérent pas plus honnêtement avec lui qu'Arſenie. Au contraire, le Comédien, fort obligeant de ſon naturel, comme ces Meſſieurs le ſont pour la plûpart, l'inſulta par de piquantes railleries. Pedro de Moya les ſentit.

Il

Il n'oſa toutefois les relever, de peur que ſa pièce n'en pâtit. Il ſe retira ſans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans ſon dépit, il ne manqua pas d'apoſtropher en lui-même les Comédiens comme ils le méritoient ; & les Comédiens de leur côté, quand il fut ſorti, commencérent à parler des Auteurs avec beaucoup de reſpect : Il me ſemble, dit Florimonde, que le Seigneur Pedro de Moya ne s'en va pas fort ſatisfait.

Hé ! Madame, s'écria Roſimiro, de quoi vous inquiétez-vous ? Les Auteurs ſont-ils dignes de notre attention ? Si nous allions de pair avec eux, ce ſeroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits Meſſieurs ; je les connois ; ils s'oublieroient bientôt. Traitons-les toûjours en eſclaves, & ne craignons point de laſſer leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, & ils ſont encore trop heureux, que nous voulions bien joüer leurs pièces. Vous avez raiſon, dit Arſenie ; nous ne perdons que les Auteurs dont nous faiſons la fortune. Pour ceux-là, ſi-tôt que nous les avons bien placés, l'aiſe les gagne, & ils ne travaillent plus. Heureuſement la Compagnie s'en conſole, & le public n'en ſouffre point.

On applaudit à ces beaux diſcours, & il ſe trouva que les Auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des Comédiens, leur en devoient encore de reſte. Ces hiſtrions

les

les mettoient au-deſſous d'eux, & certes ils ne pouvoient les mépriſer davantage.

CHAPITRE XII.

Gil Blas ſe met dans le goût du Théâtre, il s'abandonne aux délices de la vie comique, & s'en dégoûte peu de tems après.

LEs Convives demeurérent à table, juſqu'à ce qu'il fallut aller au Theâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les ſuivis, & je vis encore la Comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaiſir, que je réſolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, & inſenſiblement je m'accoûtumai aux Acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particulierement charmé de ceux qui brailloient & geſticuloient le plus ſur la Sçêne, & je n'étois pas ſeul dans ce goût là.

La beauté des pièces ne me touchoit pas moins, que la maniere dont on les repréſentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, & j'aimois entr'autres celles où l'on faiſoit paroître tous les Cardinaux, ou les douze Pairs de France, Je retenois des morceaux de ces Poêmes incomparables. Je me ſouviens que j'appris par cœur en deux jours une Comédie entiere, qui avoit pour titre: *La Reine des Fleurs.* La Roſe, qui étoit la Reine, avoit pour confidente la Violette, & pour écuyer le Jaſmin, Je ne trouvois rien de plus in-

ingénieux que ces ouvrages, qui me ſembloient faire beaucoup d'honneur à l'eſprit de notre Nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chef-d'œuvres dramatiques. Je m'attachai à me perfectionner le goût; & pour y parvenir ſûrement, j'écoutois avec une avide attention tout ce que diſoient les Comédiens. S'ils loüoient une pièce, je l'eſtimois. Leur paroiſſoit-elle mauvaiſe, je la mépriſois. Je m'imaginois qu'ils ſe connoiſſoient en pièces de Theâtres, comme les Joüailliers en diamants, Néanmoins la Tragédie de Pedro de Moya eut un très grand ſuccès, quoiqu'ils euſſent jugé qu'elle ne réüſſiroit point. Cela ne fût pas capable de me rendre leurs jugemens ſuſpects, & j'aimai mieux penſer que le public n'avoit pas le ſens commun, que de douter de l'infaillibilité de la Compagnie. Mais on m'aſſura de toutes parts qu'on applaudiſſoit ordinairement les Pièces nouvelles, dont les Comédiens n'avoient pas bonne opinion, & qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec applaudiſſement, étoient preſque toujours ſifflées. On me dit que c'étoit une de leurs règles de juger ſi mal des Ouvrages ; & là-deſſus on me cita mille ſuccès de Pièces qui avoient démenti leurs déciſions. J'eûs beſoin de toutes ces preuves pour me déſabuſer.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on repréſentoit pour la première fois une Comédie

Comédie nouvelle. Les Comédiens l'avoient trouvé froide & ennuyeuſe. Ils avoient même juré qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette penſée, ils en joüerent le premier Acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils joüent le ſecond Acte ; le Public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes Acteurs déconcertés. Comment diable, dit Roſimiro, cette Comédie prend. Enfin, ils joüent le troiſiéme Acte, qui plût encore davantage. Je n'y comprens rien, dit Ricardo : nous avons crû que cette Pièce ne ſeroit pas goûtée voyez le plaiſir qu'elle fait à tout le monde. Meſſieurs, dit alors un Comédien fort naïvement, c'eſt qu'il y a dedans mille traits d'eſprit que nous n'avons pas remarqués.

Je ceſſai donc de regarder les Comédiens comme d'excellens Juges, & je devins un juſte appréciateur de leur mérite, Ils juſtifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des Actrices & des Acteurs que les applaudiſſemens avoient gâtés, & qui ſe conſidérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au Public, lorſqu'ils joüoient. J'étois choqué de leur défauts : mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, & je me plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pû m'en défendre ? Tous les diſcours que j'entendois parmi eux, étoient pernicieux pour la jeuneſſe, & je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas

ſçû ce qui ſe paſſoit chez Caſilda, chez Conſtance, & chez les autres Comédiennes, la maiſon d'Arſenie toute ſeule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux Seigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des Petits-Maîtres, des Enfans de famille, que les Uſuriers mettoient en état de faire de la dépenſe, & quelquefois on y recevoit auſſi des Traitans, qui bien loin d'être payés comme dans leur aſſemblées pour leur droit de préſence, payoient-là pour avoir droit d'être préſens.

Florimonde qui demeuroit dans une maiſon voiſine, dînoit & ſoupoit tous les jours avec Arſenie. Elles paroiſſoient toutes deux dans une union qui ſurprenoit bien des gens. On étoit étonné que des Coquettes fuſſent en ſi bonne intelligence, & l'on s'imaginoit qu'elles ſe broüilleroient tôt ou tard pour quelque Cavalier : mais on connoiſſoit mal ces amies parfaites. Une ſolide amitié les uniſſoit. Au lieu d'être jalouſes comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépoüilles des hommes, que de s'en diſputer ſottement les ſoûpirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illuſtres Aſſociées, profitoit auſſi de ſes beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belle choſes, Cependant je ne fis point le jaloux ; j'avois promis de prendre là-deſſus l'eſprit de la Compagnie. Je diſſimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en converſation

particuliere. Elle me répondoit toujours que c'étoit un Oncle, ou un Couſin. Qu'elle avoit de Parens ! Il falloit que ſa famille fût plus nombreuſe que celle du Roi Priam. La Soubrette ne s'en tenoit pas même à ſes Oncles, & à ſes Couſins, elle alloit encore quelquefois amorcer des Etrangers, & faire la Veuve de qualité chez la bonne Vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au Lecteur une idée juſte & préciſe, étoit auſſi jeune, auſſi jolie, & auſſi coquette que ſa Maîtreſſe, qui n'avoit point d'autre avantage ſur elle, que celui de divertir publiquement le Public. Je cédai au torrent pendant trois ſemaines. Je me livrai à toute ſorte de voluptez. Mais je dirai en même-tems qu'au milieu des plaiſirs, je ſentois ſouvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, & qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentoient à meſure que je devenois plus débauché ; & par un effet de mon heureux naturel, les déſordres de la vie comique commencérent à me faire horreur. Ah ! miſérable, me dis-je à moi-même, eſt-ce ainſi que tu remplis l'attente de ta famille ? N'eſt-ce pas aſſez de l'avoir trompée, en prenant un autre parti que celui de Précepteur ? Ta condition ſervile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme ? Te convient-il d'être avec de gens ſi vicieux ? L'envie, la

colere,

colere, & l'avarice regnent chez les uns ; la pudeur eſt banie de chez les autres ; ceux ci s'abandonnent à l'intempérance & à la pareſſe ; & l'orgüeil de ceux-là va juſqu'à l'inſolence. C'en eſt fait je ne veux pas demeurer plus long-tems avec les ſept péchés mortels.

Fin du premier Tome.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES,
Contenus dans ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *DE la naiſſance de Gil Blas, & de ſon éducation.* Pag. 1.

CHAP. II. *Des alarmes qu'il eut en allant à Pennaflor, de ce qu'il fit en arrivant dans cette Ville, & avec quel homme il ſoupa.* 4

CHAP. III. *De la tentation qu'eût le Muletier ſur la route ; qu'elle en fut la ſuite, & comment Gil Blas tomba dans Carybde, en voulant éviter Scylla.* 14

CHAP. IV. *Deſcription du Soûterrain, & quelles choſes y voit Gil Blas.* 19

CHAP. V. *De l'arrivée de pluſieurs autres voleurs dans le ſoûterrain, & de l'agréable converſation qu'ils eurent tous enſemble.* 22

CHAP. VI. *De la tentative que fit Gil Blas pour ſe ſauver, & quel en fut le ſuccès* 33

CHAP. VII. *De ce que fit Gil Blas ne pouvant faire mieux.* 37

CHAP. VIII. *Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait ſur les grands chemins.* 40
CHAP. IX. *De l'évenement ſérieux qui ſuivit cette avanture.* 44
CHAP. X. *De quelle maniere les voleurs en uſerent avec la Dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas & quel en fut l'évenement.* 47
CHAP. XI. *Hiſtoire de Dona Mencia de Moſquera.* 56
CHAP. XII. *De quelle maniere deſagreable Gil Blas & la Dame furent interrompus.* 67
CHAP. XIII. *Par quel hazard Gil Blas ſortit enfin de priſon, & où il alla.* 72
CHAP. XIV. *De la réception que Dona Mencia lui fit à Burgos.* 77
CHAP. XV. *De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau preſent qu'il reçût de la Dame & dans quel équipage il partit de Burgos.* 83
CHAP. XVI. *Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter ſur la proſpérité.* 89
CHAP. XVII. *Quel parti prit Gil Blas après l'avanture de l'hôtel garni* 98

LIVRE SECOND.

CHAPITRE. I. *Fabrice mène & fait recevoir Gil Blas chez le Licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de ſa Gouvernante.* 110

CHAP. II. *De quelle maniere le Chanoine étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; & ce qu'il laiſſa par teſtament à Gil Blas.* 119

CHAP. III. *Gil Blas s'engage au ſervice du Docteur Sangrado, & devient un célebre Médecin.* 128

CHAP. IV. *Gil Blas continue d'exercer la Medecine avec autant de ſuccès que de capacité. Avanture de la Bague retrouvée.* 136

CHAP. V. *Suite de l'avanture de la bague retrouvée ; Gil Blas abandonne la Médecine, & le ſejour de Valladolid.* 151

CHAP. VI. *Quelle route il prit en ſortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin.* 160

CHAP. VII. *Hiſtoire du Garçon Barbier.* 164

CHAP. VIII. *De la rencontre que Gil Blas & ſon compagnon firent d'un homme qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine ; & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.* 198

CHAP. IX. *Dans quel état Diego retrouva ſa famille ; & après quelles réjouiſſances Gil Blas & lui ſe ſéparerent.* 204

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I. *De l'arrivée de Gil Blas à Madrid & du premier Maître qu'il ſervit dans cette Ville.* 213

CHAP. II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le Capitaine Rolando : & des choſes curieuſes que ce Voleur lui raconta.* 224

CHAP. III. *Il sort de chez Don Bernard de Castil Blazo, & va servir un petit Maître.* 233

CHAP. IV *De quelle maniere Gil Blas fit connoissance avec les valets des Petit-Maîtres ; du secret admirable qu'ils lui enseignerent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit & du serment singulier qu'ils lui firent faire.* 246

CHAP. V. *Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.* 255

CHAP. VI. *De l'entretien de quelques Seigneurs sur les Comédiens de la Troupe du Prince.* 267

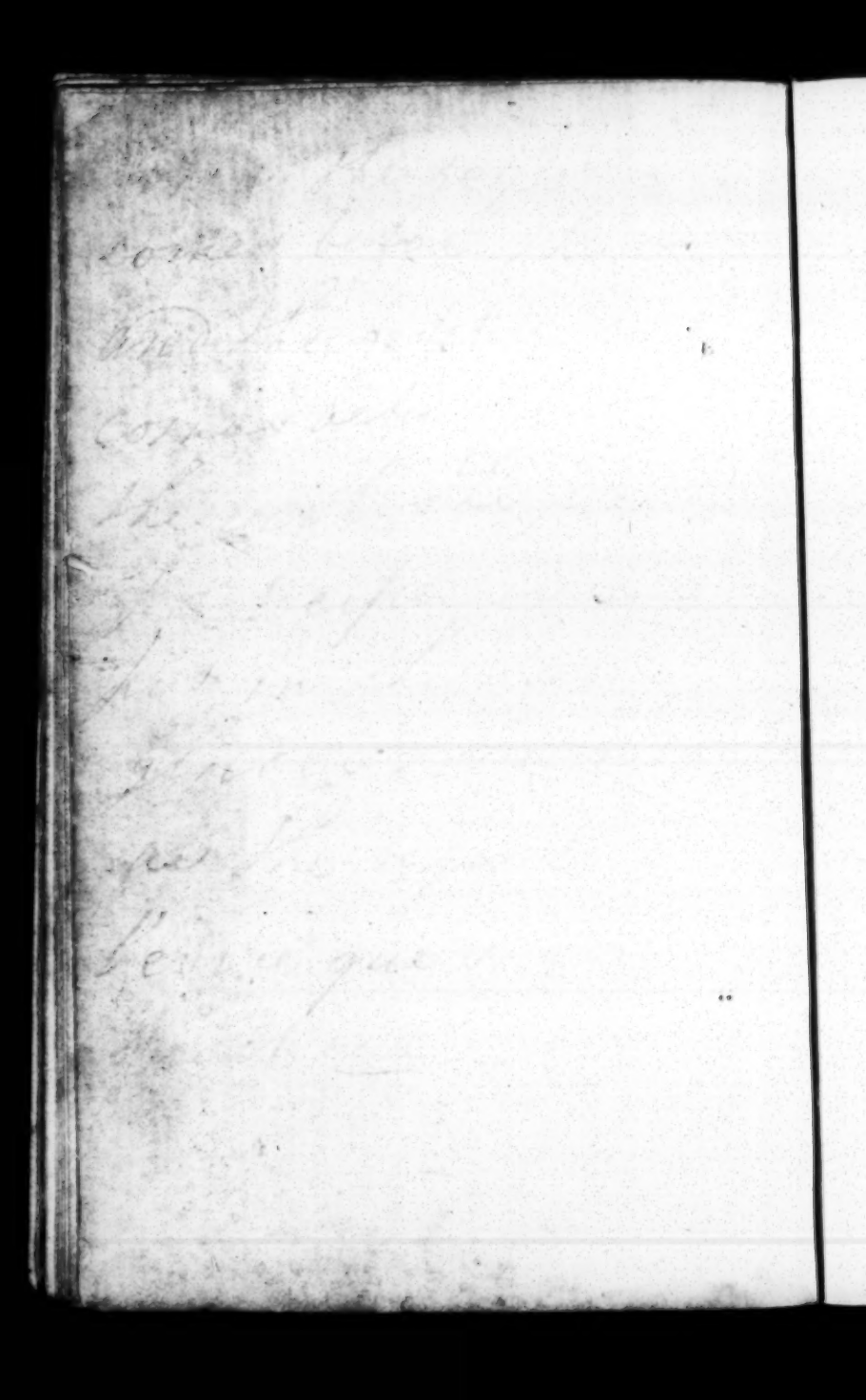
CHAP. VII. *Histoire de Don Pompeyo de Castro.* 274

CHAP. VIII. *Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.* 285

CHAP. IX. *Quelle personne il alla servir après la mort de Don Mathias de Silva.* 292

CHAP. X. *Qui n'est pas plus long que le précédent.* 297

CHAP. XI. *Comment les Comédiens vivoient ensemble, & de quelle maniere ils traitoient leurs Auteurs.* 303

CHAP. XII. *Gil Blas se met dans le goût du Théâtre ; Il s'abandonne aux délices de la vie comique, & s'en dégoûte peu de tems après.* 310

Fin de la Table des Chapitres.